

# MEURTRE AU HOHNECK

NÉREÏAH Éditions

...et la machine à écrire  
devient machine à rêver...

DU MÊME AUTEUR

PARANOSCOPIE (REBELYNE — 2011)

2047 LES LARMES DES ANGES (REBELYNE — 2010)

MEURTRE À HAROUÉ (REBELYNE — 2009)

NÉREÏAH (REBELYNE — 2008)

RENCONTRES DU 27<sup>E</sup> TYPE (REBELYNE — 2006 - ÉPUISÉ)

JEUX DE DAMES (REBELYNE — 2004 - ÉPUISÉ)

AVEC ELVIRE DE BORES

AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE ET DU MAUVAIS ESPRIT (REBELYNE — 2010)

RÉMY DE BORES

MEURTRE  
AU HOHNECK

ROMAN

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements serait pure coïncidence.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du code pénal.

© 2012 – NÉREÏAH Éditions

Illustrations — RdB-com

ISBN 978-2-9540030-1-6





*À Suzy, ma petite femme préférée,  
avec qui j'ai souvent arpenté ce sommet vosgien...*





*Si l'activité pédestre, érigée en sport par les adeptes de la randonnée,  
ne sauve pas le monde d'une apocalypse annoncée (...),  
elle aura eu du moins le mérite de redonner du travail aux  
cordonniers.*

Philippe Bouvard (Mille et une pensées)

*Les nations s'étaient soulevées dans leur fureur,  
mais ta colère est arrivée.  
L'heure est venue où tous les morts seront jugés  
et où tes serviteurs, les prophètes,  
tous ceux qui t'appartiennent, tous ceux qui te révèrent,  
petits et grands, seront récompensés.  
C'est aussi le moment où ceux qui détruisent la terre  
seront détruits.*

Apocalypse (11.18)

*Les vrais croyants sont ceux dont les coeurs frémissent  
quand on mentionne Allah.  
Et quand Ses versets leur sont récités, cela fait augmenter leur foi.  
Et ils placent leur confiance en leur Seigneur.  
Ceux qui accomplissent la Salât et qui dépensent  
dans les sentiers d'Allah de ce que Nous leur avons attribué.  
Ceux-là sont, en toute vérité, les croyants :  
à eux des degrés élevés auprès de leur Seigneur,  
ainsi qu'un pardon et une dotation généreuse.*

Qoran (8.2-4)



*Un grand merci*

*À toutes celles et tous ceux qui ont aimé Meurtre à Haroué  
et m'ont donné envie de faire revivre mes personnages*

*À ma directrice littéraire préférée qui voit tout et n'excuse rien*

## AVERTISSEMENT !

*Dans cet ouvrage figurent un certain nombre de marques de produits alcoolisés et des scènes où des personnages en consomment.*

*Je tiens à rappeler que la loi de 1991 (dite loi Evin) précise que « toutes les boissons de plus de 1,2 % d'alcool par volume sont considérées comme des boissons alcoolisées », d'une part, et que « l'abus d'alcool est dangereux pour la santé » d'autre part, et qu'enfin, ces marques ne sont citées ici que pour illustrer mon propos, sans aucun prosélytisme ni aucune intention publicitaire.*

*En outre, tous ces personnages étant adultes, s'ils veulent se ruiner la santé, c'est leur problème, pas le mien...*

## — 1 —

Les nuages noirs s'amoncellent derrière le Hohneck.

Malgré les menaces d'orage, les paysans et les forestiers sont venus de Gérard-Mer, de Corcieux et même de Munster sur le gazon autour de l'étang de la Lande. L'abbesse de Remiremont s'est déplacée en personne, accompagnée de sept moniales en habit de deuil, sur son char à bancs traîné par quatre mules blanches. Un représentant du bailli est là également en grande tenue d'échevin. Sa lourde chaîne d'argent pèse sur sa bedaine et menace à tout moment de le jeter à terre.

Les gens se groupent autour du bûcher : une bonne toise de pin bien sec gorgé de résine qui n'attend qu'une étincelle pour s'embraser. Un poteau épais y est fiché, pressé d'accueillir la vedette du jour.

Un héraut en tunique noire portant un blason d'or, à la bande de gueule, chargée de trois alérions d'argent, saisit sa corne et en tire deux sons souffreteux qui alertent tous les participants. Il déroule un parchemin et se racle la gorge.

« Oyez ! Oyez !

*Au nom de Sa Seigneurie Jean Premier, Duc de Lorraine,*

---

*Au nom de Sa Seigneurie Marie de Châtillon, Régente de Lorraine,*

*Au nom de Charles Mansuy, Bailli de Remiremont, Nous, Jehanne de Ventrefond, Abbessse de Remiremont, désignons à la vindicte populaire la Fille Florine Meurgotte, novice en notre couvent de son état :*

*Pour nombreux faits de sorcellerie,*

*Pour avoir fait commerce de ses charmes afin de corrompre le Sieur Baptiste Ramphale, cleric de notaire à Épinal, le Sieur Benoît Franchion, commis de banque à Corcieux et le Sieur Clément d'Autrecour, officier à Remiremont,*

*Pour avoir empoisonné l'étang de Xonrupt et y avoir conduit le troupeau confié à sa garde,*

*Pour avoir détourné trois jeunes nonnes de l'Abbaye de Remiremont et leur avoir enseigné l'Œuvre de chair,*

*Pour avoir commercé avec Satan,*

*Pour tous ces faits connus et pour tous les faits pas encore portés à notre connaissance,*

*Ordonnons que la Fille Florine Meurgotte soit brûlée en public et que ses cendres soient jetées au vent.*

*Fait à Remiremont ce treizième jour du mois de juillet de l'an de grâce mil trois cent quarante-sept.*

*Qu'on se le dise ! »*

*Nouveaux coups de corne égrots.*

Les nuages sombres couvrent maintenant la ligne de crête et débordent vers la vallée. Le ciel est encore clair au-dessus des badauds, beaucoup plus préoccupés par les préparatifs que par la météo changeante de l'été.

On vient de tirer la félonne de sa cage et deux gendarmes la traînent jusqu'au bûcher. Elle renâcle,

frappe des pieds, tente de mordre, crie, insulte, hurle. La foule applaudit, crache épais, se gausse. Deux hommes du Bailli prêtent main-forte aux militaires pour jucher la fille sur les rondins et la ligoter à son poteau.

Le bourreau a confectionné une torche avec des branches de sapin enduites de poix et de résine. Il bat le briquet et souffle sur l'amadou.

La suppliciée insulte la populace. Les enfants lui jettent des mottes de terre, des pommes de pins, des petits cailloux.

L'exécuteur approche son brandon des fagots et une flamme claire jaillit. La fille hurle, maintenant, et se débat. Mais il est trop tard. Sa robe de grosse toile jaunit et sa peau noircit dans les volutes de fumée insanes.

La chair se boursoufle puis éclate, le sang se consume. Une odeur épouvantable fait reculer les spectateurs du premier rang.

La lumière baisse, ce qui accroît la lueur du bûcher. Un premier éclair traverse le ciel derrière la crête, mais le grondement n'inquiète guère : c'est pour l'Alsace !

Les nuées couvrent maintenant tout l'horizon et quelques badauds s'éloignent vers les frondaisons. La chaleur lourde fait place à une brise glaciale venue des cimes.

La forme humaine a disparu derrière une épaisse brume rousse et brune. C'est à peine si l'on distingue les flammes.

La voûte céleste se déchire soudain en un déchaînement de lumière et de bruit. La foudre a frappé au milieu de la populace. Les mules blanches ont brisé

leurs traits et le chariot s'éloigne au galop, poursuivi par les moniales et l'Abbesse. L'échevin est tombé à genoux pour prier son créateur.

Au milieu des bourrasques et des grondements, une voix s'élève, puissante :

« Soyez maudits ! Soyez maudits, vous et vos descendants, jusqu'à la vingt-neuvième génération ! Malheur à ceux qui connaîtront mon Apocalypse ! Le jour de ma Gloire viendra et ce sera la fin des Temps ! Et sachez, juges indignes, que je serai aux côtés des juges au jour du jugement dernier pour vous confondre et faire le récit de vos crimes. »

Le ciel s'ouvre une nouvelle fois pour vomir des trombes d'eau. Le pré devient marécage, puis ruisseau, puis rivière.

L'assistance s'égayé en tous sens.

Selon la chronique, il y eut au moins douze morts ce jour-là, dont le représentant du bailli abandonné par son escorte. On se souviendra également que Jehanne de Ventrefond, abbesse de Remiremont, contracta une mauvaise toux qui tourna en phtisie.

On ne retrouva rien ni du bûcher, ni de la suppliciée. D'aucuns prétendirent que Satan lui-même était venu chercher Florine pour l'accompagner en Enfer, d'autres, plus mutins, dirent que c'était Jésus qui avait sauvé la pauvre fille, au dernier moment, de tant d'iniquité.



## — 2 —

Malthus Crombert est frileusement engoncé dans sa robe de chambre de velours cramoisi. Il a activé les bûches électriques dans sa cheminée d'apparat et songe à allumer le chauffage central.

Les premiers jours de septembre lui font toujours cet effet. Malgré la belle lumière de ce que certains inconscients nomment « l'été indien », il sait bien que l'été est fini et que la température ne franchira plus le seuil des 22 ou 23 °C à l'ombre. C'est tout à fait un temps à contracter un rhume, une bronchite ou pire encore. C'est pourquoi il a conservé sa veste, enfilé deux paires de chaussettes et glissé ses pieds dans des bottillons de feutre.

Il rentre à l'instant d'une enquête qui l'a amené aux marches du désert à la poursuite d'un faucon précieux échappé à la vigilance d'un prince arabe. Lui qui déteste les climatiseurs a dû se résoudre à les utiliser pour éviter de rôtir entre Dubaï et Al Aïn. Au-delà de 40 °C, la chaleur devient douloureuse. Néanmoins, ce seul souvenir aggrave son impression de froid.

Pour l'instant, armé d'un stylo, d'un surligneur et d'une calculette, il exécute la partie la plus difficile de sa mission : répartir harmonieusement honoraires et notes de frais entre le fisc français et celui des Émirats.

Au travers du vitrail de Gruber, un rayon de soleil baigne d'une lumière verte la chope de Mort subite placée à portée de main sur un coin du bureau à cylindre en acajou, délicatement incrusté de poirier et d'orme.

Après avoir vérifié une nouvelle fois ses calculs, il glisse son bilan et l'ensemble des justificatifs dans une enveloppe et rédige l'adresse de son comptable de sa large écriture bleu turquoise.

Nadège, sa précieuse gouvernante, a entassé son courrier sur le guéridon marocain, à gauche de la porte, pendant son absence. La pile est remarquable, mais presque raisonnable. Beaucoup de revues, quelques publicités, trois ou quatre bostols armoriés, un nombre conséquent de factures, quelques cartes postales et des missives anonymes. Malthus répartit la pile en tas de diverse importance en fonction de critères qu'il est le seul à apprécier. Il n'ouvre aucune enveloppe dans l'immédiat, ce serait gâcher le plaisir de l'attente. Il fait confiance à son instinct pour découvrir en premier la lettre la plus intéressante. Son esprit juge la taille, la texture, l'épaisseur, le poids, le parfum aussi. Il sélectionne enfin une enveloppe toute bête, blanche, format commercial standard, sans aucun signe distinctif. L'écriture est précise, en caractères majuscules, stylo-bille noir. Un détail l'intrigue : son nom est rédigé *Cromberg Malthus*, avec le *g* qui stigmatise. Peut-être une ancienne connaissance. Il y a plus de quinze ans qu'il a modifié son patronyme en *Crombert*, avec un *t*, moins marqué, moins voyant, moins sujet à moquerie. Il a conservé son prénom par pur goût d'originalité, par défi

aussi, mais s'est débarrassé des signes extérieurs de sa judéité, au moins sur sa carte d'identité.

Il flaire une dernière fois l'enveloppe et saisit son kriss, cadeau d'un potentat de Kuala Lumpur. C'est une arme redoutable à manche de nacre et à lame ondoyante que les tueurs malais dissimulent sous leur ceinture. Le papier n'y résiste pas.

Une seule feuille, recto verso, couverte d'une écriture ferme composée de caractères majuscules mais bénéficiant çà et là de ligatures, sûrement la graphie habituelle de l'auteur.

Un monsieur qui veut être sûr d'être compris. Il ne fait aucune confiance à autrui et ne prend aucun risque quant à une approximation.

Il néglige de lire le nom et l'adresse du correspondant : ce ne serait pas du jeu.

*« MON CHER AMI, DU MOINS L'ÉTIONS-NOUS,  
JE NE SAIS SI TU TE SOUVIENS DE MOI ET DE NOS  
FRASQUES DE JEUNES HOMMES. C'EST BIEN LOIN,  
AU SIÈCLE DERNIER, POUR TOUT DIRE. J'AVAIS DES  
CHEVEUX ET TOUTES MES DENTS ÉTAIENT NATURELLES.  
L'INSOUCIANCE RÉGNAIT, LES FILLES ÉTAIENT TOUTES  
JOLIES, IL Y AVAIT LA PILULE ET L'ON NE CONNAISSAIT  
PAS LE SIDA... ET DIEU ME DAMNE SI NOUS N'ÉTIONS  
PAS LES PLUS GRANDS SÉDUCTEURS DE LA PLANÈTE.  
AH, NOSTALGIE, NOSTALGIE !  
C'ÉTAIT LA BELLE ÉPOQUE OÙ PARIS ÉTAIT LA VILLE  
LUMIÈRE ET OÙ PRENDRE LE MÉTRO N'ÉTAIT PAS UNE  
AVENTURE EXTRÊME. L'ÉPOQUE OÙ LA FAC DE NANTERRE  
SENTAIT LE STUPRE ET LES GAZ LACRYMOGÈNES ET OÙ*

L'ÂME DE DANNY LE ROUGE FLOTTAIT ENCORE SUR LE CAMPUS.

L'ÉPOQUE AUSSI OÙ, DIPLÔME EN POCHE, NOUS AVONS TOUS DEUX CHOISI DE RETOURNER DANS NOTRE BONNE VIEILLE LORRAINE POUR Y FAIRE RÉGNER LA JUSTICE. HÉLAS ! JE N'AI PAS EU L'HEUR DE POURFENDRE L'INIQUITÉ DANS LES PRÉTOIRES. UN AUTRE AVENIR M'ATTENDAIT... J'AI DÛ PRENDRE LA SUCCESSION DE MON PÈRE. RIEN NI PERSONNE NE M'AVAIT PRÉPARÉ À LA DURE LOI DES AFFAIRES. JE NE CONNAISSAIS RIEN AU TEXTILE, RIEN AU TISSAGE, RIEN AUX MACHINES, MAIS LA VIE CONTINUAIT ET UNE NUÉE D'OUVRIÈRES COMPTAIT SUR MOI. UNE VALLÉE ENTIÈRE REPOSAIT SUR MES ÉPAULES ET SUR CELLES DE QUELQUES CONFRÈRES. J'AI RETROUSSÉ MES MANCHES, RANGÉ MA ROBE NOIRE ET MA CRAVATE BLANCHE ET J'AI FAIT FRONT.

LES TEMPS ONT CHANGÉ. LES CHEMINÉES NE FUMENT PLUS, LES MÉTIERS SONT PARTIS VERS DES PAYS LOINTAINS OÙ D'AUTRES OUVRIÈRES TRIMENT POUR QUELQUES ROUPIES, QUELQUES DINARS OU QUELQUES YUANS... ET MOI, JE SUIS DEvenu RICHE ET OISIF. J'AI SEULEMENT CONSERVÉ UNE PARTIE DES ENTREPÔTS POUR ME LIVRER À DE NOUVELLES PASSIONS.

ET TOI, MON FRÈRE DE BASOCHE, AS-TU ENFILÉ LA ROBE POUR SAUVER LA VEUVE ET L'ORPHELINE ? NON, JE LE SAIS ! MAIS, AU MOINS, CONSACRES-TU TA VIE À POURSUIVRE LES MÉCHANTS, ALORS QUE MOI, JE SUIS DEvenu L'UN DE CES PATRONS VOYOUS QUE JE RÊVAIS DE CONFONDRE.

J'AI TOUT RÉUSSI DANS MA VIE : UN BEAU MARIAGE, UNE SITUATION CONFORTABLE, UNE RECONVERSION

---

*BRILLANTE, UNE RETRAITE HEUREUSE... J'AI MÊME RÉUSSI MON DIVORCE. IL N'Y A QU'UNE CHOSE QUE J'AI RATÉE : L'ÉDUCATION DE MA FILLE UNIQUE. UN VÉRITABLE DÉSASTRE ! UN RATAGE À LA HAUTEUR DE MA RÉUSSITE, POURRAIT-ON DIRE. J'ÉTAIS TROP OCCUPÉ POUR LA REGARDER GRANDIR, TROP OCCUPÉ POUR L'AIMER, TROP OCCUPÉ POUR LUI ENSEIGNER LA VIE, TROP OCCUPÉ POUR LA GUIDER. ELLE NE M'A PAS ÉCHAPPÉ, NON, ELLE S'EST ENVOLÉE LOIN DE MOI, À MON INSU, ET JE N'AI RIEN FAIT POUR LA RETENIR. J'ÉTAIS TROP OCCUPÉ, TOUJOURS TROP OCCUPÉ.*

*AUJOURD'HUI, J'AI PEUR POUR ELLE. JE LA SAIS ENTRE DE MAUVAISES MAINS. DES GENS BIEN INTENTIONNÉS M'ONT LAISSÉ ENTENDRE QU'ELLE ÉTAIT MAL ENTOURÉE, PERDUE PARI DES INDIVIDUS LOUCHES.*

*J'AI TENTÉ DE LA RETROUVER. EN VAIN ! JE N'AI AUCUNE NOUVELLE, J'IGNORE OÙ ELLE HABITE, J'IGNORE TOUT DE SA VIE. IL Y A DES LUSTRES QUE JE NE REÇOIS MÊME PLUS DE CARTES POUR NOËL OU MON ANNIVERSAIRE.*

*MALTHUS, MON VIEIL AMI, AU NOM DE NOTRE JEUNESSE, JE T'EN SUPPLIE, AIDE-MOI !*

*ET SURTOUT, SURTOUT AIDE ISADORA.*

*TON VIEUX CONDISCIPLE,*

*ROGER DRABEZIAN »*

Malthus repose la lettre sur le sous-main de cuir pourpre et boit une gorgée de bière. Roger Drabezian ! Son compagnon des bons et des mauvais jours, des années Giscard. Les remous du premier choc pétrolier, l'insouciance des premiers trips beatniks, l'inflation

galopante, les petites hippies pas farouches du Quartier Latin, pieds nus et crinière au vent... Il avait presque oublié.

Le cartouche d'en-tête est imprimé en belle anglaise :

*Roger Drabedian  
Route de l' Ancienne-fabrique  
88400 Xonrupt-Longemer*

Malthus termine son verre et relit la lettre lentement en soupesant chaque mot. L'auteur semble désespéré, mais l'est-il vraiment ? N'est-il pas seulement vexé de son impuissance face une situation qu'il ne peut pas contrôler ? C'est un homme satisfait – très satisfait – de lui-même, habitué à l'obéissance et à la réussite, qui se sent obligé d'avouer une faiblesse, pas une défaite, juste une faiblesse, passagère, mais ennuyeuse.

Après tout, quand on a retrouvé un faucon au milieu de centaines d'hectares de pierres brûlées par le soleil, on doit pouvoir retrouver une jeune écervelée dans des contrées plus accueillantes. Il suffit d'enfiler des vêtements un peu plus chauds.

« Ce vieil ami et son petit problème attendront bien demain ! »

Malthus vide le reste de Mort subite dans sa chope, ouvre les autres enveloppes et empile les contenus sans les lire, puis range le kriss dans son coffret de laque sanguine. La belle lumière de midi inonde le vaste salon de leurs multicolores filtrées par la grande baie Art Nouveau. Des ajoncs, des nénuphars et des aconits se

dessinent sur les murs tendus de soie et les meubles en bois fruitier en une symphonie de verts, de roses, de bleus et d'orangés.

Malthus Crombert, le détective des stars, vide son verre gaillardement, à la hussarde, et ne peut réprimer tout à fait un petit rot.

« Oups ! Veuillez m'excuser ! »

Car la solitude n'empêche nullement la politesse.





## — 3 —

En contrebas de la route des crêtes, au milieu des myrtilliers gît un sac rose défraîchi, ou plutôt une épave de sac accrochée à flanc de coteau par une de ses bretelles. C'est un cueilleur de brimbelles tardives qui l'a trouvé. Son aspect est peu ragoûtant : lacéré, couvert de boue et d'une matière plus sombre formant une croûte. Autour les arbustes sont piétinés, saccagés. Les mêmes taches brunes sont présentes çà et là sur les petites feuilles vertes.

Le promeneur n'est pas n'importe qui. Même s'il y a longtemps qu'il n'exerce plus, il n'a pas oublié les vieux réflexes. Il tâte le sac du bout de sa canne ferrée. Il y a un mélange de choses molles et d'autres dures. Il jauge le dénivelé. L'objet a chuté sur une vingtaine de mètres depuis la route. Lancé ? Jeté ? Perdu ? Si ce n'était les traces de ce qui semble du sang séché, l'incident ne vaudrait pas tripette, mais le vieil instinct est toujours là.

Il cale soigneusement son panier de myrtilles pour qu'il ne subisse pas le sort du sac et active son portable. Il peste à cause de la chaude lumière qui voile l'écran et se recroqueville dos au soleil pour composer le numéro.

« Allô ! La gendarmerie ? Passez-moi le major... merci !

—...

— Major Martinot ? C'est le docteur Pujol !

— L'ancien légiste ?

— Ouais ! Le croque-mort, c'est ça ! Dites-moi Major... vous avez un trou dans votre emploi du temps ? J'ai une présomption de cadavre dans mon coin à brimbelles.

— Homme ? Femme ?

— Non... pas de cadavre... mais un sac à dos lacéré et un bon demi-litre de sang séché...

— Ce n'est pas suffisant pour faire un cadavre...

— ...Et des traces de lutte évidentes.

— Évidemment, si vous me prenez par les sentiments... C'est où, votre coin à brimbelles ?

— En dessous de la route des crêtes... pile poil sous le Hohneck... Je vous attendrai à l'auberge.

— Désolé ! Je suis sur une autre affaire... je vous envoie les *montagnards* de la Schlucht.

— Major... je vous croyais plus curieux...

— Mais je le suis, Docteur ! Mais je suis également très accaparé et mon patron est très pointilleux sur les affectations. Un OPJ ne s'occupe pas de sac à dos, même saignant... D'autant qu'aucune disparition suspecte n'a été signalée dans ce secteur. »

Le vieil homme est sur le point de raccrocher, mais se ravise.

« Dites-moi Major... et votre meute de loups ?

— Ce ne sont pas des loups ! Des félidés !

— Des tigres ou des chats sauvages ?

— De très gros chats ! Peut-être des lynx... un troupeau de lynx qui mangent des troupeaux de brebis...

— Alors... moi... à votre place... je viendrais regarder mon sac à dos mystérieux... Ce ne sont pas les brimbelliers qui ont lacéré l'objet...

— Vous rêvez, Docteur ! Les lynx, même en nombre, n'attaqueraient pas un humain... Trop méfiants...

— Vous avez sûrement raison ! Je suis légiste, pas zoologiste... mais quand même...

— OK ! Je vous envoie les *montagnards* et je jetterai un coup d'œil sur votre relique quand elle sera à la brigade.

— Comme il vous plaira ! »

Le docteur Pujol attaque le raidillon en s'aidant de ses pieds, de sa canne et des branches de sorbier providentielles. Le poste du Peloton de Gendarmerie de Montagne se trouve au col la Schlucht, à moins de trois kilomètres. Il ne devrait pas tarder à apercevoir leur 4x4.



## — 4 —

En sortant sur le pas de sa porte, Malthus Crombert croise ce qu'il suppose être des touristes qui, sans vergogne, mitraillent sa façade à l'aide de leur téléphone portable.

Il a acheté l'immeuble et les dépendances au début des années soixante. C'est une maison bourgeoise à un étage, à la sortie de Haroué, due au crayon de Weissenburger, arborant trois fenêtres décorées par Gruber, une porte mêlant chêne, fruitiers et verre fondu, attribuée à Majorelle, et un toit d'ardoises verdies. Dans les années quarante, un original a fait ajouter une *folie* : une tour octogonale en briques ocre, coiffée de tuiles peintes, au beau milieu de l'édifice, comme une sorte de clocher païen. Nul ne sait dire si l'ensemble est embelli ou alourdi par ce rajout, mais cette demeure devient presque aussi connue que le château des Beauvau-Craon, dû au génie de Boffrand, situé au milieu du bourg. L'intérieur est aménagé avec passion de quantité de meubles art déco et de quelques pièces plus contemporaines.

L'homme a eu un peu de mal à s'intégrer dans ce village plus tout à fait rural, mais pas encore citadin, où les maisons se transmettent habituellement par filiation ou cousinage et où un enfant né à la maternité de Nancy

fait déjà figure d'étranger. Lui, le petit juif discret, mais élégamment habillé, se sentait un peu exclu des cercles d'alliances ancestrales, mais une certaine célébrité fait souvent des merveilles.

Partagé entre le judaïsme tiède de son père et le christianisme exacerbé de sa mère, il a été élevé dans une prudente laïcité. Malthus se rend rarement à l'église, ou à la synagogue, à part pour certains événements incontournables de la vie sociale. Il est présent aux mariages parce qu'il faut bien sacrifier un peu de sa personne pour espérer se voir servir une coupe de champagne bien frappée et des petits fours de grand faiseur. Hélas, la plupart du temps, le mousseux est tiède et les mignardises à peine décongelées. Il se laisse également tenter par les enterrements afin d'estimer qui, parmi les assistants dociles de cette cérémonie triviale et hypocrite, tiendra le premier rôle lors de la prochaine représentation. Par contre, il fuit comme le choléra les baptêmes et autres bar-mitsvas qu'il considère un peu comme la version humaine du marquage des veaux.

Les touristes se sont éloignés sans même le saluer.

La matinée est belle. Un soleil tout guilleret dévore les dernières écharpes de nuages. Dans une dépendance, derrière la maison, se trouvent trois voitures. Sous un solide auvent de tuiles creuses stationne une petite Peugeot pour faire les courses, aller en ville ou filer un suspect incognito. Bien à l'abri et protégées par d'épaisses portes, se cachent deux autres autos. Dans le box de droite, une berline Chrysler pour les longs voyages ou les séjours dans de luxueux hôtels de

la côte. À gauche, la merveille, la pièce de collection : un coupé Borgward Isabella de 1957. Sa carrosserie sang et ivoire a été reconstruite plutôt que restaurée, à Neuchâtel chez un célèbre carrossier qui devait un service. Le moteur de 1 500 cc a été revu et corrigé à Beckingen chez un préparateur, lui aussi redevable. Il n'y a que la sellerie en cuir d'autruche créée à Milan que le détective a payée de sa poche. Cette voiture sert à la fois de vitrine et d'écran de fumée lorsque le rusé compère souhaite détourner l'attention. Le côté suranné de l'objet rassure, la débauche de chrome interpelle, le bon état surprend, l'ensemble intrigue. C'est plus que suffisant parfois pour arracher quelque secret.

Quelle auto est à même d'intimider un riche industriel ? Certes pas la Française ! L'Américaine, peut-être, pour son genre cossu et imposant. Cinq mètres de cuir et d'acier copieusement surligné de chrome, ça ne laisse pas indifférent. Chaque jante coûte un SMIC, et un train de pneus, huit jours à Megève en pension complète.

Il est vrai que le côté rétro et décalé de l'Allemande impressionne aussi. Cela confère à son propriétaire une aura d'aventurier original, voire hédoniste. Et puis quelques accélérations jouissives sur les routes sinueuses des Vosges sont toujours tentantes.

Le sol est bien sec, le ciel bien pur. Malthus enfile ses gants de chevreau :

« Va pour la Borgward ! Il sera toujours temps de sortir la grosse cavalerie en d'autres occasions. »





— 5 —

La route de l’Ancienne-fabrique fait suite à celle du Bouxrand au milieu des sapins. Malthus se félicite d’avoir choisi le petit coupé, mais regrette un peu la grosse berline, ses grandes roues et sa suspension moelleuse, qui aurait mieux convenu aux ornières qui défigurent cette voie étroite et sinueuse où ne doivent passer, d’ordinaire, que les tracteurs de débardage ou les motos de trial.

Le long bâtiment hérissé de toits acérés surgit après un dernier virage. On distingue encore le nom de l’entreprise écrite de cette même calligraphie que l’en-tête de la lettre :

*Ets. Drabel & fils – Luge de maison*

Une pancarte récente indique :

« *Accueil des visiteurs – Parking* »

Malthus suit l’allée de gravillons en retenant le rugissement de l’Isabella. Une seule voiture est stationnée, une longue Jaguar XJ12 vert bouteille, scintillante dans le soleil matinal.

À gauche de la porte, dans un grand rectangle de crépi neuf, une ménagère des années cinquante, visage arrondi, cheveux serrés dans un foulard, chemisier

empesé, jupe au-dessous du genou, petit tablier blanc, mollets fins et ballerines, dresse un couvert de fête sur une nappe d'indienne en s'exclamant :

*« Avec Drabel, ma maison est plus belle »*

Le détective pousse la porte dépourvue de sonnette et pénètre dans un vaste hall où les hauts murs sont décorés de plaques d'émail à la gloire de la bière et de l'automobile. Toutes les marques anciennes et récentes de ces deux piliers essentiels de la vie masculine semblent présentes ici. Malthus Crombert, grand amateur de produits maltés et de moteurs rugissants, ne sait où donner de la tête dans ce paradis publicitaire. Des dizaines, des centaines, sans doute des milliers de petites trouvailles se bousculent, se chevauchent parfois, renvoyant la lumière de spots judicieusement placés. Les ors glorieux, les rouges pétants, les jaunes soleil, les bleus horizon, les verts acides jouent des coudes pour mettre en valeur les prestigieuses signatures. Un immense coq écarlate surmontant une chope de bière, vissée entre un moustachu en haut-de-forme aiguisant son couteau et un ourson polaire, attire particulièrement l'attention.

« La si fameuse bière de Saint-Nicolas-de-Port ! »

Malthus continue à regarder la plaque et répond sans se retourner.

« Tu sais qu'ils en fabriquent encore deux ou trois fois par an... Quelle splendeur ! »

On ne sait si l'amateur fait référence à l'enseigne ou à la boisson. Il se retourne enfin pour faire face

à un homme petit, légèrement voûté, à la bedaine raisonnable, visage à peine marqué, au milieu d'une barbe taillée courte, dégarni devant, mais crinière poivre et sel sur les épaules.

« Ce vieux Rogérian !

— Ce vieux Gambrinus ! »

Les deux hommes se congratulent longuement.

« Tu aurais dû m'annoncer ta visite !

— J'aime bien surprendre... »

Malthus continue son exploration et tombe en arrêt devant une série de pin-up blondes, brunes ou rousses.

« Ah ! Les patineuses de Veedol ! Toute une époque !

— Ouais ! On savait vivre en ce temps-là ! »

Roger Drabedian pousse une porte dissimulée derrière une enseigne à la gloire de Messieurs Panhard et Levassor.



## — 6 —

De nombreux véhicules officiels ont envahi le parking de l'auberge, au pied du Hohneck, fort heureusement désert en ce jeudi de septembre.

En contrebas de la route de Crêtes, les halliers et les bois fourmillent de gendarmes en bleu, en kaki et en blanc. Les techniciens, courbés parmi les ronces et les résineux, examinent le sol alentour. On a recouvert le cadavre d'une bâche pudique, mais pas le sang dans lequel il baigne.

Le vieux docteur Pujol, pourtant habitué à pire, n'a pu retenir un haut-le-cœur, pendant que deux *montagnards* s'éloignaient prudemment pour tenter d'oublier leur petit-déjeuner. Le corps gît au milieu d'un fourré épais, sorte de grotte végétale au sein de sapins ruinés par les pluies acides et la tempête de 1999. Seuls ses pieds nus dépassent de l'amoncellement de branchages et de fougères. Le chien qui a fait la découverte jappe fiévreusement et son maître a bien du mal à le tenir coi.

Le major Pascal Martinot en tenue de campagne, combinaison bleue, ceinturon à brêlages, casquette américaine et rangers, descend prudemment en s'accrochant à la corde installée par les *montagnards*. Il est suivi de près par un civil à l'allure officielle : costume de bon faiseur, rosette discrète.

« Bonjour, Toubib !

— Alors, Major, vous avez eu des remords ?

— C'est plus un sac à dos, là ! Alors, je me déplace. »

Le civil achève sa descente scabreuse et s'approche, la main tendue.

« Substitut Valère. J'ai beaucoup entendu parler de vous, Docteur. Où se trouve la victime ?

— Un peu plus bas, sous la bâche. Mais je ne vous conseille pas...

— C'est à moi d'en décider ! »

Le ton est ferme, comme il se doit de l'être pour un représentant de l'État dans l'exercice de ses fonctions.

Le magistrat se dirige à grands pas vers ce que les journalistes appelleront sûrement « le buisson fatal ». L'allure se fait moins assurée à mesure que la distance se réduit. À dix mètres de l'objet de sa convoitise, l'homme s'arrête, tousse dans son poing, fait encore un pas puis s'éloigne en hâte vers un lieu propice à quelque quiétude.

Martinot se penche à l'oreille du médecin sans quitter le substitut des yeux.

« C'est si moche que ça ?

— Pire que ça ! Quelque chose lui a lacéré les mains et les avant-bras -elle a tenté de se défendre- lui a dévoré les entrailles, bouffé un bras, entamé l'autre, déchiré une cuisse et emporté une jambe.

— Quelque chose ? »

Le vieux légiste se gratte le menton.

« Un laboratoire m'a invité à un safari en Afrique, il y a quelques années. J'y ai vu des carcasses de gnous,

après un repas de lions... Ça ressemblait un peu à ça.

— Vous pensez à mes lynx ? »

Le docteur se gratte à nouveau.

« Un lynx, c'est juste un gros chat, non ?

— De quinze à trente-cinq kilos, un petit berger allemand haut sur pattes, quand même.

— Peut-être ! Mais j'ai du mal à imaginer un matou, même avec un plumet sur les oreilles, en train de s'en prendre à un humain. »

Le gendarme ôte sa casquette et se gratte, lui aussi, la tête.

« Vous pensez qu'un homme pourrait avoir fait ça ?

— Un homme enragé et particulièrement féroce ! Non ! Ça semble impossible...

— Un truc plus gros qu'un lynx, alors ?

— Personne n'aurait perdu un tigre ou un lion, ces temps-ci ?

— Pas que je sache. »

Le substitut Valère a renoncé. Il remonte en se tenant l'estomac.

« Martinot ! Vous avez besoin de renfort ?

— Je n'en sais encore rien. Je vous tiens au courant. »

Le magistrat salue rapidement et empoigne la main courante pour se hisser vers la route.





## — 7 —

Le hangar est immense, éclairé par de hautes verrières badigeonnées de bleu et soutenues par des piliers d'acier, donnant à l'ensemble un air de Grand Palais, version industrielle. L'endroit est immense, certes, mais encombré.

Malthus s'arrête devant une sorte de coffre à jouets pour enfant géant agrémenté de fenêtres et de volets.

« Une des plus anciennes caravanes de ma collection : une Eccles Deluxe de 1925. »

L'ancien tisserand est aux anges : montrer ses merveilles lui procure une joie sans mélange.

En bois, en plastique, en métal, il y en a partout, en épi le long des murs ou soigneusement présentées dans autant de dioramas champêtres, marins ou exotiques.

Quelques-unes de ses acquisitions ne passent pas inaperçues. Dans un décor de roche rouge, de sable ocre et de cactus s'étale une fusée d'aluminium percée de larges hublots, montée sur trois essieux.

« Ton *home* pour cette nuit, si tu me fais l'honneur de rester. Entre ! Tu es chez toi ! »

Le détective franchit le seuil étroit et pénètre dans un univers de science-fiction cossue, façon seventies : à gauche, un divan de cuir rouge, chaises assorties, table

de métal et d'Altuglas, à droite, une cuisine ultramoderne, une salle de bain, certes minuscule, mais superbement équipée et enfin, tout au fond, une chambre somptueuse avec lit *king size*, penderie, coiffeuse et fauteuil relax.

Malthus siffle d'admiration entre ses dents.

« C'est un appartement grand luxe !

— Je ne te le fais pas dire ! Ça, faut reconnaître que lorsque les Américains s'occupent de camping, ils ne font pas dans la demi-mesure. C'est une Airstream Excella 34 pieds de 1976. »

Malthus teste le matelas et le trouve à son goût.

« Tu sais ! Lorsque les astronautes sont revenus de la Lune, on les a enfermés pendant quelques jours dans une caravane presque identique.

— Ça devait les changer de leur capsule... »

Les deux hommes sortent pour découvrir d'autres trouvailles. Un petit ruisseau, où se prélassent des truites mouchetées et des carpes coy rouge vif, serpente entre les différents univers. Un chariot bâché, fleurant bon le Far West, côtoie une semi-remorque des années cinquante, peinte en bleu sombre et constellée d'étoiles. Les ailes arrondies sont festonnées de rouge et de blanc.

« La caravane directoriale de l'American Circus ! Un tracteur Bedford et une remorque Assomption. On n'a jamais fait mieux ! Et il roule ! »

Malthus admire les chromes qui foisonnent partout sur la carrosserie. C'est un peu sa Chrysler, mais en cinq fois plus gros.

« Ce hangar, c'est ma maison ! Quand j'étais marié, j'habitais un château de vingt pièces, quatre salles

de bain, deux cuisines, douze cheminées... J'ai tout bazardé après mon divorce et j'ai décidé de vivre au cœur de mes merveilles. Je me suis créé un univers pour moi tout seul. Je peux choisir de camper au bord de la mer, dans la campagne ou même au Colorado... Je peux aussi changer de domicile d'heure en heure, si ça me chante. Je projette de faire construire un autre hall pour y mettre en scène toutes les caravanes qui sont stockées le long des murs et, quand tout sera terminé, je ferai visiter.

— Ah ! Mon ami Rogérian ! Je te retrouve bien là ! Toujours à pérorer, à convaincre, à plaider ta cause ! Tu n'as pas changé !

— Assieds-toi, mets-toi à l'aise ! Je vais nous servir un petit quelque chose. Vin, whisky, cognac, café ? J'ai même de la mirabelle artisanale...

— Tes plaques dans l'autre salle, c'est juste pour le décor ?

— J'ai compris ! Bière ! J'ai aussi ! »

Roger Drabezian ouvre une glacière et en extrait un tonnelet nanti d'une tireuse.

« Loroyse ! C'est une petite bière artisanale... »

— Ne te fatigue pas ! Je suis un des meilleurs clients des Brasseurs de Lorraine. »

L'industriel détaille le détective.

« Oui ! Ça se voit. »

Malthus Crombert, grand amateur de bière, de jolies femmes, avec une préférence pour les jeunes Orientales, de bonne chère, de *pils*, de *lager*, de *stout* ou de champagne, flatte son ventre en tonnelet, siège de ses péchés.

« Ami Rogérian, sache que la gourmandise et la luxure sont les deux piliers sur lesquels repose ma vie.

— Et que Dieu nous garde ainsi, ami Gambrinus ! »

Les deux hommes remplissent leur verre et hument la fraîcheur amère qu'exhale chaque bulle s'échappant de la mousse.

« Quelle merveille ! »

Malthus boit une longue gorgée.

« Maintenant, parle-moi de ta fille. »

Un silence plane, troublé par le saut d'une truite quelque part entre le Colorado et la Touraine.

« Elle s'appelle Isadora. Ça paraît étrange comme nom, mais lorsqu'elle est née, elle semblait si fine, si aérienne, qu'elle faisait penser à une danseuse. Je me suis souvenu d'Isadora Duncan virevoltant au milieu de ses voiles dans un vieux film des années vingt... J'ai imaginé ma fille plus tard, avec cette même grâce, et je lui ai donné ce prénom.

— C'est très touchant, mais...

— Oui ! Tu as raison, revenons-en aux faits. Lorsque j'ai divorcé, elle s'est installée avec sa mère. Je la voyais un week-end sur deux... enfin... quand j'étais là...

— Oui, ton boulot...

— Ouais... le boulot ! Le boulot... l'argent... la reconnaissance... la gloire... ou la gloriole ! Tout ce qui fait qu'un homme est un homme. »

Les chopes vides se remplissent. Le soleil tape sur les verrières. Malthus Crombert déboutonne son manteau en poil de chameau.

« Lorsque je me suis enfin rendu compte que j'étais

presque un étranger pour elle, j'ai voulu me racheter. J'ai négocié pour la voir un peu plus souvent. Je lui ai montré ce que je faisais, j'ai tenté de lui faire partager non seulement ma vie, mais mes aspirations, mes joies, mes centres d'intérêt... Elle a semblé, un instant, prendre goût à mes affaires. Elle a accepté de me suivre dans mes voyages en Inde et en Extrême-Orient. J'ai même cru qu'elle ferait une excellente associée... »

Il s'arrête un temps, boit une gorgée.

« Ouais ! Je l'ai cru. Mais c'était dans ma tête. En fait, elle se fichait éperdument du textile, du lin, du coton, de la soie et de toutes mes manigances orientales. Alors, je l'ai de nouveau délaissée. Elle est retournée un moment chez sa mère, puis elle a pris son envol. Dans une lettre, elle m'a expliqué qu'elle devait découvrir le monde autrement qu'au travers de mes yeux ou de ceux de sa mère, qu'elle avait une autre façon de voir les choses et aussi que mon univers mercantile lui donnait envie de vomir et surtout, que j'étais loin d'être le père idéal. Elle avait, quand même, joint un RIB à sa lettre. J'ai donc fait la seule chose que je fais bien : je lui ai alloué une pension confortable et je l'ai oubliée.

— Je vois que tu es *très famille*...

— Tu as des gosses, Malthus ?

— Non ! Et je ne le regrette pas.

— Tu as sans doute raison. Je me souviens de cette petite poupée de porcelaine diaphane, toute en longueur, qui courait... non... qui volait dans les couloirs, sa robe de mousseline lui faisant comme un halo, une aura... Elle a grandi sans moi... Je l'ai perdue... Je suis un vieil égoïste qui s'accroche à une

vision idyllique... Je ne suis même plus sûr de l'avoir vu courir ainsi. »

Ce qui pourrait s'apparenter à une larme perle un instant puis disparaît.

« Tu disais avoir des nouvelles...

— Oui ! Enfin, des rumeurs ! L'amie d'un ami l'aurait vue à Metz avec des *Camps Volants*, dixit la dame...

— Plutôt Manouches ou plutôt hippies ?

— Tu sais ce que c'est par chez nous... des cheveux mal peignés, une chemise voyante ou une robe au ras du sol et te voilà catalogué « voleur de poules ».

— Si elle habite dans une caravane, ça vous fait au moins un point commun.

— Ne plaisante pas, Malthus ! Je suis vraiment inquiet.

— Bon ! À part les *Camps Volants* de la dame... Qu'est-ce que tu as d'autre ? »

Roger se concentre un instant.

« Le plus inquiétant, c'est que ses deux dernières pensions mensuelles sont revenues avec la mention « *compte clos* ». »

Malthus croise ses doigts sous son menton et grimace.

« Aïe ! Ce n'est pas banal, en effet. Si elle était aux mains d'une secte, ils auraient, au contraire, exigé plus d'argent. Les gens avec qui elle vit ne sont donc pas vénaux... c'est déjà ça ! Quoique... en y réfléchissant...

— Quoi ?

— Nous avons peut-être des idéalistes en face de nous. Ce ne sont pas toujours les plus faciles à

raisonner. »

Malthus remplit de nouveau son verre. Les 8 ° d'alcool commencent à faire effet. Il se sent calme, serein, l'esprit limpide. Il a même presque chaud. Pour un peu, il ôterait son manteau.

« Le compte fermé et les Manouches de Metz... c'est tout ce que tu as...

— Je sais bien que c'est maigre, mais...

— Nous allons faire avec ! Il me faudra tout ce que tu peux me donner : extrait de naissance, photos récentes, le fameux RIB, une liste des goûts et des aversions de la demoiselle, son parfum, ses études, ses diplômes, son chanteur préféré, ses lectures... Tout quoi ! Absolument tout ! Je dois pouvoir reconnaître Isadora où qu'elle se trouve. »

Drabezian soupire.

« Je dois avoir tout ça dans mon bureau... Bon, pour les photos... les plus récentes doivent dater d'une dizaine d'années. Comme tu disais, on n'est pas trop *famille* et l'appareil photo n'est pas un de nos outils favoris.

— Ce n'est pas grave ! Il existe des logiciels fort judicieux pour vieillir un visage. »

Le détective réfléchit.

« Ce qui m'aiderait, c'est que tu demandes une recherche dans l'intérêt des familles dès demain, à la gendarmerie.

— Tu crois que c'est vraiment utile ?

— Non ! Mais, au moins, un dossier sera ouvert. Si on parvient, par la suite, à semer le doute, ça deviendra une disparition inquiétante et la police enquêtera. »

Malthus se lève gaillardement. Il se sent en pleine forme. Il y a de l'action en perspective.

« Bon ! J'accepte ton hospitalité. Tu connais une gargote sympa dans le coin ?

— Beaucoup mieux que ça ! Le Pavillon Petrus... Ils ont une carte gastronomique... et des Romanée Conti... Hum !

— Si tu me prends par les sentiments...

— En attendant l'heure de l'apéro, je vais te présenter en détail le reste de ma collection ! »



## — 8 —

La grande bâtisse a été, dans les années soixante, un havre de joie et de paix pour des centaines de gosses d'ouvriers du textile. Le manque d'entretien, les pluies d'automne, les frimas d'hiver et les rayons du soleil ont eu raison de son revêtement de mélèze et, çà et là, on peut apercevoir la pierre nue. S'il y a encore quelques enfants, ils se font discrets : le Maître lit.

Le Maître lit, étudie, dissèque le Livre depuis des années pour en tirer toute la substantifique moelle. Ce n'est pas n'importe quel livre de n'importe quel auteur parlant de n'importe quel sujet. C'est le Livre. Le Livre que son arrière-grand-père, Jules-Auguste d'Arméllys, a publié, à compte d'auteur, en 1853 et qui raconte l'histoire de Florine Meurgotte, vierge et martyre, mise au bûcher le treize juillet de l'an mil trois cent quarante-sept, au nom de la morale. Le Livre relate en détail la descendance de la présumée sorcière et comment, trois jours après sa mort, elle est réapparue saine et sauve à trois jeunes bergers pour leur livrer la Prophétie. Le Livre, bien qu'un peu confus et perclus de détails inutiles, explique pourquoi et comment la Terre va s'arrêter de tourner sur son axe et tuer tout ce qui vit dessus, dessous et à l'intérieur. La seule chose que le Livre ne dit pas avec précision, c'est quand cet événement se produira.

C'est pour cela que Constantin d'Armély, grand, large d'épaules, visage carré, brun de poils et de peau et sourire enjôleur, étudie *Le Livre* depuis des années et qu'il partage ses lectures avec ses disciples.

Ils sont une cinquantaine à vivre dans ce palais des courants d'air, étouffant en été, glacial en hiver, à garder les brebis, à récolter les maigres profits d'une terre pauvre, à mitonner les fromages qui attirent plus les mouches que les touristes, à souffrir en toutes saisons et par tous les temps sur le sentier qui les raccorde à la civilisation. À se partager les douze dortoirs, aussi, dans une délicate promiscuité et à éduquer les enfants dans le respect du Maître et la crainte de la Justice Divine.

Car la Fin est proche si l'on en croit Constantin d'Armély, si proche même que chacun doit se mettre en paix avec sa conscience et avec Dieu sans plus attendre.

« Au treizième jour du septième mois de la douzième année après la chute des deux doigts d'argent, Dieu et Satan descendront ensemble sur la Terre et tiendront inventaire de tout ce qui respire ou a respiré. »

C'est ce que tonne le Prophète lors de chacune des prières.

« Et notre très sainte et très pure ancêtre, Florine Meurgotte, sera à leurs côtés pour confondre ceux qui l'ont injustement condamnée. Et nous serons là aussi, nous les *Justes du Nouvel Éden*, pour désigner au Malin les iniques et les pervers, les profiteurs et les jouisseurs, les pingres et les pollueurs, les délateurs et les malveillants. Et toutes nos souffrances seront comptées pour le rachat de nos turpitudes. Notre gloire sera complète et Dieu fera retentir les sept Trompettes de

l'Apocalypse pour nous donner quitus et nous confier la tâche, ô combien gratifiante, de reconstruire le monde en ouvrant à nouveau les portes de l'Éden. »

Constantin a eu un peu de mal à résoudre l'énigme concernant les deux doigts d'argent. Mais Dieu lui a ouvert les yeux, il y a quelques années, et depuis, il n'a plus aucun doute. La fin de ce monde et le début du suivant auront lieu pour le *Funeste Anniversaire*. Et c'est pourquoi il prépare ses ouailles avec tant de ferveur pour ce jour si glorieux.

Il va enfin voir couronner l'abnégation de trois générations, les travaux de Jules-Auguste, mort dans l'indigence, de Claude-Hadrien, décédé de dysenterie à Cayenne à la suite d'une injuste condamnation et de Donatien, qui vit s'évanouir tous ses rêves le jour où son épouse vénérée se sauva avec son comptable et toutes ses liquidités. Son rôle auprès des Suprêmes Juges sera la revanche pour ces destins brisés.

« Vous les *Justes du Nouvel Éden* ! Mes frères et mes sœurs, vous les bras armés de Dieu, vous mes disciples aimés, vous les âmes immortelles ! C'est à vous et à vous seuls que reviendra l'honneur de reconstruire un monde dédié tout entier à la gloire de Dieu, pour les siècles à venir.

— Amen ! »



Le sac à dos rose a parlé. Outre un K-way en lambeau, une boîte contenant les restes d'un sandwich au poulet et un thermos à demi rempli de thé noir, on y a découvert une pochette étanche avec carte d'identité, carte d'assuré social, de donneur de sang et de bibliothèque. Le tout appartient à une demoiselle Maureen Vermaux, vingt-quatre ans, domiciliée à Marvejols en Lozère.

Ceci a inspiré à *Vosges Matin* un titre sur trois colonnes à la une :

« *UNE HABITANTE DU GÉVAUDAN, ATTAQUÉE PAR LA BÊTE DES VOSGES* ».

L'article, agrémenté d'un cliché flou montrant un brancard recouvert d'une bâche chargé dans un fourgon du SAMU, ne manque pas de préciser qu'entre 1764 et 1767, un loup géant a dévoré une centaine de personnes non loin de Marvejols, patrie de la malheureuse randonneuse. Il rappelle également que depuis quelques années des animaux sauvages et insaisissables dévorent agneaux et brebis dans nos pâturages. Les détails les plus scabreux ont fort heureusement été épargnés aux lecteurs, mais on sent bien, au ton du papier, que le journaliste n'est pas dupe de la prudence des enquêteurs.

On y apprend quand même que la victime a été retrouvée non loin de la route, mais en dehors des sentiers balisés du Club Vosgien et dans un endroit particulièrement isolé. Le texte ne s'avance pas quant à la nature exacte de l'animal incriminé ni sur les blessures infligées, mais emboîte le pas des éleveurs sur la dangerosité des prédateurs réintroduits par des écologistes irresponsables et qui coûtent, chaque année, des millions d'euros en indemnités, en chiens de garde, en enclos et surtout en salaires pour multiplier les bergers. On n'oublie pas d'ajouter un petit commentaire de professionnels en colère qui ont vu le loup rôder la nuit et pleurent leurs pauvres brebis chéries tombées au champ d'honneur pour satisfaire l'égo de quelques bobos parisiens, fascinés par la faune sauvage.

Les différents documents figurant dans le sac ont été transmis à la gendarmerie de Mende afin qu'ils trouvent et avertissent les parents de la disparue, avant que les médias nationaux ne s'emparent de l'affaire.

Hélas, l'adresse est ancienne. La jeune femme n'y a passé que quelques mois, cinq ans auparavant et on ne lui connaît aucune attache dans la région. La Direction des Affaires Sociales, après quelques recherches, déclare que la dénommée Vermaux, Maureen, Élixa n'exerce aucune activité depuis plus de deux ans et n'a réclamé aucune indemnité depuis lors. Même réponse de l'Assedic. Maureen Vermaux a disparu des écrans radar de l'administration française depuis près de cinq ans.

La photo, entachée du sceau préfectoral, d'une jeune fille pâle, aux yeux foncés et aux cheveux flous, est

diffusée dans les commissariats, les bureaux de poste, puis dans les journaux, à la télévision, aux heures de grande écoute. Le major Pascal Martinot attend les réponses et lance ses troupes à l'assaut des hôtels, campings et chambres d'hôtes de la région.

« Il y a bien quelqu'un qui l'a aperçue, cette fille ! Elle est allée à la boulangerie, au supermarché, elle a dormi, elle fumait peut-être, elle a pu acheter des cigarettes, elle a sans doute eu soif, elle a bu un café, mangé un croissant... C'est incroyable ! Une jeune femme ne se déplace pas dans une région touristique sans qu'on la remarque ! »

Il lit pour la énième fois le fax laconique de ses collègues de Mende.

« Elle avait bien des amis, des relations. Ce n'est pas très peuplé, la Lozère, mais quand même Marvejols, ce n'est pas une mégalopole. Cinq mille habitants ! Tout le monde doit connaître tout le monde, au moins de vue. Et dans son imprimerie, elle devait bien fréquenter des collègues... une gamine de dix-neuf ans... Elle a dû boire un coup, aller danser, flirter... »

Martinot bout d'impatience, maudit ses homologues qui n'ont pas posé les bonnes questions aux bonnes personnes. Certes, elle a présenté sa démission, sans raison apparente, elle a demandé à être dispensée de préavis et puis elle est partie. Elle a fait entreposer ses quelques meubles dans une remise à Montrodat. Elle a pris congé de sa propriétaire, lui a dit qu'elle lui écrirait pour lui donner sa nouvelle adresse. Et puis, elle a disparu, s'est volatilisée. Personne n'a pu affirmer si elle était partie en train, en voiture ou à dos de

cheval. Elle n'a jamais envoyé de lettre, les meubles se sont couverts de poussière et personne ne s'est vraiment inquiété, parce que les jeunes sont fantasques, insouciantes... ils sont comme ça ! C'est la jeunesse d'aujourd'hui !

« Une jeune fille de dix-neuf ans peut s'évaporer sans que personne ne pose une question. Elle est majeure, vaccinée... elle a le droit de disparaître. »

Martinot frappe son bureau de son poing, sa lampe vacille, tombe sur une pile de dossiers, rebondit et échoue dans la corbeille.

Un visage s'insinue entre la porte et le chambranle.

« Qu'est-ce qui se passe, Chef ?

— Rien ! Je viens de réussir un panier à trois points.

— Beau geste ! »

La porte se referme doucement. Le major récupère sa lampe et coince le pied fermement entre deux chemises cartonnées bien dodues. L'ampoule n'a pas résisté au saut périlleux. Il va devoir remplir un bon de fourniture en cinq exemplaires s'il veut espérer voir clair cette semaine. À moins qu'il n'aille, comme d'habitude, au supermarché du coin pour l'acheter sur ses propres deniers.



— 10 —

Malthus Crombert a très mal dormi. Malgré les trois couvertures et le chauffage électrique, en dépit de ses deux paires de chaussettes, son pyjama en acrylique, ses deux T-shirts et son pull de laine polaire, il a eu froid. C'est sûr, il ne passera pas une nuit de plus dans cette caravane insalubre où il n'est pas possible de maintenir 20 °C. Il est persuadé que déjà les virus de la grippe, de la pleurésie et, qui sait, de la tuberculose, se sont emparés de ses poumons. Sa gorge le picote un peu et son nez ne tardera pas à couler.

Fort heureusement, l'odeur du café et des croissants chauds lui fait oublier ses malheurs nocturnes. Roger Drabedian est installé devant sa remorque de cirque et savoure un moka bien corsé et ses doigts sont luisants du beurre des viennoiseries.

« Quelle formidable intention ! J'ai une faim de loup !

— Sers-toi ! S'il n'y en a pas assez, un simple coup de fil à ma boulangère et hop...

— Toi aussi tu as une boulangère...

— Particulièrement bavarde ! Si tu savais... »

Malthus a une pensée émue pour Amandine, pour ses pains croustillants et pour ses yeux de jade. Et aussi pour ses potins.

« Les commerçants sont d'excellentes sources de nouvelles en tous genres. Plutôt que de faire des kilomètres pour interroger d'hypothétiques témoins, il suffit parfois de s'attarder à l'épicerie ou au café.

— Tu es un grand philosophe, Malthus ! »

La corbeille de croissants est vide et le café a laissé place au jus de fruit vitaminé. Roger déplie *Vosges Matin* et reste interdit devant la deuxième page, les yeux fixes, la face blanche.

« Que se passe-t-il ? »

Roger tend le journal sans un mot.

« ...*Maureen Vermaux, habitante de Marvejols... retrouvée, gisant dans son sang... au pied du Hohneck... animaux sauvages... Le substitut François Valère a confié l'enquête à la gendarmerie... bla bla bla... Aucun commentaire... bla bla... »*

Malthus repose le quotidien sur la table.

« C'est terrible, en effet, mais... »

— La meilleure amie d'Isadora au collège s'appelait Maureen !

— Certes ! Ce n'est pas un prénom courant, mais toutefois pas exceptionnel. Et puis, le collège... c'est bien loin.

— Et si c'était elle, Malthus !

— Qui ? La copine de ta fille ?

— Non ! Isadora ! Si c'était Isadora...

— Apparemment, elle a été formellement identifiée.

Il n'y a aucune raison...

— Malthus ! J'ai un mauvais pressentiment ! »

Le détective réfléchit.

« Quelle brigade s'occupe du coin ? »

— Je n'en sais rien du tout. »

Malthus se lève, secoue les miettes qui maculent son plastron et enfile son manteau.

« Bon ! Je vais aux renseignements. Je t'appellerai en fin d'après-midi pour te tenir au courant de ce que j'aurai appris. D'ici là, va au tribunal pour signaler la disparition de ta fille. Je pense qu'avec cette affaire, ils te prendront au sérieux.

— D'accord. Je vais le faire. J'ai rassemblé tous les documents que tu m'avais demandés. »

Il tend un dossier bleu marine, de quelques centimètres d'épaisseur.

« C'est tout ce que je possède sur ma fille... Ce n'est pas grand-chose ! Tu te rends compte qu'il n'y a que sept photos d'elle, adolescente et adulte. Sept petits moments de sa vie. J'ai copié la meilleure pour la plainte. »

Malthus lui serre les mains avec gravité.

« Je vais faire tout ce qui est possible pour la retrouver.

— Ne regarde pas à la dépense. Toute ma fortune est à ta disposition.

— Ne t'inquiète pas pour ça ! Quand une vie est en jeu, l'argent n'a jamais l'importance qu'on lui accorde habituellement. »

Roger raccompagne son hôte sur le parking. La petite Borgward rugit au premier coup de clef.

« Bel objet !

— Merci, j'en suis assez fier. »

Malthus passe la première et s'éloigne dans la brume au milieu des sapins, la tête déjà pleine d'hypothèses.



— 11 —

Le major Pascal Martinot fait le maximum avec le peu de moyens dont il dispose. Il n'a pas réussi à convaincre le substitut de son utilité en Lozère à la recherche de Maureen Vermaux. Ses homologues ont, d'ailleurs, mollement apprécié de recevoir les conseils, même percutants, du bouillant sous-officier. Alors, Martinot déprime et lorsqu'il déprime, c'est le gendarme Denis Maurois, son acolyte de toujours, qui supporte le gros de l'orage.

« Mais qu'est-ce qu'ils font ? Mais pourquoi ne font-ils pas une enquête de voisinage ? Mais pourquoi ne font-ils pas le tour des bars, des bals, des dancings ?

— Peut-être qu'ils font tout ça...

— Mais non ! Ils vont classer l'affaire, je le sens bien ! À quoi bon se casser la nénette pour trouver la trace d'une morte ? »

Martinot brasse, classe, décline, étale les clichés de l'identité judiciaire.

« Et où sont-elles, mes bestioles ? On a des nouvelles du zoologiste ?

— Non, pas encore. Le sub' ne veut pas signer la réquisition pour une recherche ADN sur les poils. Il dit que c'est trop cher et que ça ne sert à rien.

— Qu'est qu'il en sait ?

— Il en sait que ça coûte trois cents euros pièce et qu'il y a quatre sortes de poils différents... et que, de toute façon, tout le monde sait qu'il y a des lynx et des loups dans les Vosges.

— Évidemment ! Si c'est une raison économique... Rideau... Circulez, Major, y a rien à voir ! »

Maurois saisit une photo, au hasard dans la pile. On y voit un magma de chair brunâtre qui pourrait ressembler à une cuisse orpheline de sa jambe.

« J'ai peut-être une combine. Le beau-frère d'un ami d'enfance est chercheur dans un labo au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris. Ils sont très bien équipés, paraît-il. On pourrait peut-être envoyer un ou deux scellés, histoire de nous avancer. »

Martinot réfléchit.

« Le beau Valère va pas aimer !

— Bof ! Le beau Valère... du moment qu'on ne lui demande pas de sous... Qu'est-ce qu'on risque ?

— Une mutation à Hazebrouck... comme d'habitude...

— À force... il va y avoir trop de monde, là-bas... Qui sait ! On finira peut-être à Marvejols !

— Mon rêve, en ce moment ! »

Les deux militaires éclatent de rire.

Maurois feuillette toujours les photos qu'il a étalées en éventail devant lui. Il en saisit une et l'approche de ses yeux.

« Vous n'avez pas une loupe, Chef ? »

Martinot fouille son tiroir et en tire un vénérable objet à monture de cuivre et manche d'ivoire.

« Bon sang ! Vous l'avez piquée à Sherlock Holmes ?

— C'était un cadeau de mon père quand je suis entré à l'école de Chaumont. »

Le gendarme se saisit de la relique et scrute la photo, longuement. Puis il tend le tout à son supérieur.

« Regardez, Chef ! À gauche, près de la carotide... c'est un reflet ? »

Le major examine attentivement à son tour le cliché, rapproche son œil de la loupe.

« Vous pensez à un truc en or ?

— Ben oui ! Un bout de médaillon, un morceau de boucle d'oreille... »

Martinot regarde à nouveau.

« Le légiste l'aurait vu, quand même !

— Vous savez... entre le sang séché, les tuméfactions et les chairs déchirées...

— Il faut en avoir le cœur net ! »

Le major décroche le téléphone et appuie sur la touche 6.

« Allô ! Je voudrais parler au docteur Pierre... Merci, j'attends... »

Il pianote sur le bureau une charge toute napoléonienne. C'est l'excitation des grands jours, le goût un peu acide de l'action passe sur sa langue.

« Docteur ? Oui, c'est Martinot... En examinant les photos, on a cru apercevoir un bout de métal doré en dessous de la carotide... pardon ? Oui, vous avez raison de ce qui reste de la carotide... à gauche... »

Martinot enfonce la touche du haut-parleur.

« ...J'ai rien vu, Major... »

— Et... vous n'auriez pas cinq minutes...

— Pas trop, non... J'ai deux Charlots qui ont joué à

James Dean sur la voie rapide... et ils ont gagné tous les deux... alors...

— Toubib... ce n'est pas à la seconde, mais...

— OK ! Je termine mes deux zouaves et je jette un œil sur votre demoiselle.

— Merci, Toubib ! Dieu vous le rendra !

— Laissez Dieu où il est ! Je trouverai bien un petit moment pour vous faire payer une bonne bière...

— Sans problème ! J'attends votre coup de fil ! »

L'officier raccroche et se frappe les mains.

« Je suis sûr qu'on tient quelque chose ! »



## — 12 —

La grotte Dagobert se situe, à flanc de côte, sur le sentier qui mène de Frankenthal à Shaefferthal. Certains randonneurs s’y risquent parfois, non point pour rendre hommage à ce roi étourdi, mais, le plus souvent, pour y satisfaire quelque besoin pressant.

Cet endroit, pourtant repoussant, est un des hauts lieux du culte des *Justes du Nouvel Éden*, un bastion de leur foi, une sorte d’équivalent du mont Arafat, des rives du Gange ou du rocher de Messabiél. C’est au fond que se situe l’inscription qui permit à Jules-Auguste d’Arméllys d’établir le mythe de Florine Meurgothe, sorcière pour les uns, sainte pour les autres.

Les mots gravés, en latin de cuisine, dans le tendre grès rose des Vosges sont sans équivoque :

« *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera* », que l’on peut traduire par « La fleur martyrisée au jour du jugement sera aux côtés des juges ».

La fleur martyrisée ne peut être que Florine, iniquement condamnée au bûcher. Le jour du jugement, c’est de toute évidence celui où Dieu reviendra sur Terre pour peser les âmes. Ajoutez à cela une chronique approximative de la Lorraine au XIVE siècle et vous obtenez la potion à la fois magique, historique et mystique permettant à un savant hystérique de lever des troupes

pour vaincre Satan, ses pompes et ses œuvres.

Pour l'heure, cette armée, hommes, femmes, enfants, s'occupe surtout du quotidien, laissant au Maître le rôle de les guider vers la lumière.

Constantin d'Armély est ennuyé, fâché, dépité. Il lui manque une femme. L'un des oreillers de la couche conjugale, qui couvre la totalité de la chambre, est vide, inoccupé. Bertila, sa deuxième épouse, a disparu et, Audevère, la première femme, tarde à trouver une remplaçante. Car c'est ainsi que se gère le harem : Audevère choisit Bertila, qui désigne Chlothilde, laquelle opte pour Brunehaut qui elle-même nomme Morgiane. Ces prénoms, un peu inusités, sont ceux de grandes reines des temps anciens. Cela évite au Maître de retenir l'identité de toutes celles qui partagent ses nuits. Il lui suffit de savoir qu'Audevère s'habille en mauve, Bertila en bleu, Chlothilde en jaune, Brunehaut en vert et Morgiane en orange. Lui-même a hésité entre le blanc de la pureté, le rouge de la vengeance ou le noir de la pénitence. Il a finalement opté pour le rouge, beaucoup plus seyant.

Bien entendu, ce sont les femmes qui se choisissent, mais, par n'importe comment. Le Maître a des goûts à la fois vastes et bien spécifiques. Il n'est, par exemple, pas possible de coopter un laideron, une parfaite idiote ou une qui se révélerait trop intelligente. Pour ce qui est des caractéristiques physiques, il est assez éclectique : brune, blonde, rousse, grande ou petite, maigre ou ronde... Pour peu qu'elle soit jolie à regarder et agréable à vivre, il ne demande rien de plus, ou fort peu.

Cette version très démocratique de la polygamie semble satisfaire tout le monde et il y a fort peu de frictions dans la chambre conjugale ou ailleurs. Constantin a même promis aux autres Justes mâles de leur offrir l'équivalent dès que le nombre de femmes sera suffisant au sein de la communauté. Le Maître pense surtout à l'avenir : après le Jugement Denier, c'est à lui et à ses acolytes que reviendra la terrible charge de repeupler la Terre, un peu comme Noé le fit en son temps. C'est pour ça qu'il ne faut pas se tromper. Il y a lieu de sélectionner dès à présent des hommes solides et gaillards et des femmes belles et fertiles. La tâche est ardue, le recrutement difficile et les âmes limpides fort rares. Car, ne l'oublions pas, le principal critère est la pureté et l'innocence des impétrants.

Dans cette quête, Constantin d'Arméllys n'a pu réunir que cinquante-quatre candidates et candidats, en comptant les enfants, et encore n'a-t-il pas voulu être trop sévère dans ses choix. Lorsque le froid se fait pressant, on fait feu de tout bois.



— 13 —

Le calme faubourg résonne des rugissements du petit cabriolet qui se gare en souplesse sur le parking visiteur.

Alerté par ce bruit inhabituel et pourtant si familier, le major Martinot s'approche de la fenêtre.

« Qu'est-ce qu'il fiche ici, celui-là ? »

Le gendarme Maurois se joint à lui.

« Mais c'est notre vieil ami le détective craonnais ! »

Malthus Crombert sort de son véhicule et se tourne vers le hall, sûr d'avoir réussi son arrivée. Une géante brune serrée dans son uniforme a quitté son comptoir pour identifier l'individu qui brise la quiétude de cet après-midi d'automne. Malthus savoure cet instant. Il raffole d'être la cible de toutes les attentions. Il prend son temps pour faire les dix pas qui le séparent de la marquise bleue marquant l'entrée.

« Bonjour Madame ! Je désirerais m'entretenir avec le major Pascal Martinot »

La géante se penche vers lui. Elle le dépasse de deux bonnes têtes et d'au moins quarante livres. Ses larges mains sont posées de part et d'autre de son ceinturon et son visage carré est loin d'être avenant.

« C'est à quel sujet ? »

— C'est personnel.

— Mais encore ? »

Martinot fait irruption dans le hall.

« Laissez, Marjorie ! Je vais m'occuper de cet individu. »

La préposée se rassied dans un gémissement de fauteuil. Les deux hommes se serrent la main.

« Spectaculaire, cette arrivée ! Laissez donc vos clefs à notre charmante hôtesse d'accueil. »

Malthus sourit, car il a cru entendre « charmante *ogresse* d'accueil ».

« Marjorie, vous demanderez à une équipe de venir avec un sonomètre et une sonde d'échappement... juste pour voir...

— Mon cher Major, soupçonneriez-vous...

— Mais non, vous me connaissez ! J'aime juste vérifier tous les paramètres. Et puis, je suis sûr que vous serez ravi de savoir si quelque chose cloche dans votre bolide, n'est-ce pas ?

— Bien entendu ! »

Le major pousse la porte et indique l'escalier de fer qui conduit à l'étage.

« Je vous en prie ! »

Le local est exigu et encombré de dossiers, formulaires et paperasse en tous genres qui occupent les meubles, les chaises et même une partie du plancher.

Les deux hommes s'asseyent de part et d'autre d'un bureau métallique qui a dû connaître son heure de gloire dans les années soixante-dix.

« Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une grande inquiétude et un petit cadavre.

— Vaste sujet ! »

Martinot tire un bloc et un stylo de son tiroir.

« Je vous écoute. »

Malthus Crombert rassemble ses doigts comme pour une prière et cale son dos contre le dossier de sa chaise.

« Un vieil ami à moi cherche sa fille qu'il n'a pas revue depuis quelques années...

— Qu'il demande une RIF...

— Je lui ai conseillé la recherche dans l'intérêt des familles, bien entendu... mais vous savez le temps que ça prend et le peu d'ardeur consacré à...

— Ne commencez pas, Crombert ! »

Le détective lève les mains en signe de dénégation.

« Mais je n'accuse personne de quoi que ce soit. Je dis simplement que les effectifs sont insuffisants pour...

— Évitez également la pommade.

— Bien ! J'irai droit au but. »

Dehors, des hurlements de mécanique martyrisée troublent le calme vespéral. Malthus grimace.

« La disparue s'appelle Isadora Drabel. Elle a environ vingt-cinq ans, cheveux châtain, yeux gris-vert, corpulence moyenne, un mètre soixante-cinq, environ...

— Il y a beaucoup d'environs dans votre description.

— Mon ami n'a pas beaucoup connu sa fille. Malheureux concours de circonstances... divorce, séparation...

— OK ! Vous voudriez que je retrouve cette... Isadora, c'est ça ? »

Malthus se penche sur le bureau. Il est temps de rentrer dans le vif du sujet.

« La retrouver ! Oui, bien sûr ! Mais je voudrais surtout que vous me parliez de votre petit cadavre.

— Je ne vois pas le rapport !

— Juste une intuition. La demoiselle Isadora semble embringuée avec des individus pas très recommandables.

— Par exemple ?

— Juste des rumeurs, des ouï-dire...

— J'adore les rumeurs... »

Le détective reprend une position plus confortable.

« Elle aurait été vue en compagnie de gens douteux devant la cathédrale de Metz.

— Mais encore...

— Peut-être des gens du voyage ou des bateleurs...

— Ouais ! Rien de bien inquiétant, de nos jours. Des bateleurs... vous employez de ces mots, parfois ! De nos jours, on les appelle « artistes de rue », et ils n'ont rien de douteux... la plupart du temps.

— Oui, certes ! Mais vous n'êtes pas son père.

— Je vous l'accorde ! En quoi mon cadavre intervient-il là-dedans ? »

Malthus croise les jambes, défroisse le pli de son pantalon.

« La meilleure amie d'Isadora, au collège, s'appelait Maureen. »

Le gendarme repose bloc et stylo.

« C'est tout ?

— Pour l'instant.



— Vous m'étonnerez toujours, Crombert. »

Il se lève et tend la main.

« J'ai du boulot ! Je vous renvoie à vos chimères. Je ferai une note pour la RIF.

— Attendez ! On ne va se quitter comme ça !

— Mais si ! Justement ! Je n'ai pas le temps de vous écouter divaguer. La justice, ce n'est pas une affaire d'amateurs. Ici, on travaille sur des faits, sur des indices, sur des preuves. Jamais sur des intuitions fumeuses ou des oui-dire ! »

Malthus Crombert reste assis, nullement impressionné par la colère de son interlocuteur.

« Moi, je peux vous aider !

— M'aider à quoi ?

— À résoudre votre petit meurtre.

— Quel meurtre ? Il n'y a pas de meurtre ! Juste une touriste qui a malheureusement rencontré un ou plusieurs animaux sauvages, a pris peur et est tombée dans le ravin. »

Crombert produit un bruit de gorge qui pourrait passer pour un toussotement ou un ricanement de mépris.

« Et c'est à ce moment-là que le loup a bouffé la grande mère...

— Allez-y, Crombert, déballez votre théorie.

— Il n'y a pas de théorie ! Il y a juste une randonneuse qui se fait attaquer par des fauves en pleine journée...

— On ignore si c'était en pleine journée ou en pleine nuit...

— Elle avait une lampe de poche ? »

Martinot se rassied et fixe son vis-à-vis.

« Vous irez enquêter en Lozère ?

— Ah, les mystères du Gévaudan ! Vous en rêvez, non ?

— Ouais, j'en rêve ! Mais ma hiérarchie ne veut pas que j'aille me promener là-bas. Je suis sûr que je trouverais quelque chose que ces...

— Vous alliez dire « bouseux », c'est ça ? »

Un bref geste de colère bouleverse l'amas de papiers sur le bureau.

« D'accord ! Je m'occupe de la RIF de votre Isadora et vous reconstituez la vie mystérieuse de ma Maureen.

— Tope-la ! Racontez-moi tout ! »

Le vacarme motorisé a cessé depuis quelques minutes. Le téléphone ronronne, le major décroche.

« Oui ! Alors, verdict ? OK... OK... Donc, elle est conforme... Merci ! »

Malthus sourit de toutes ses dents.

« Vous voyez, Major, vous aviez tort d'être suspicieux.

— J'aurais été peiné de vous voir sanctionné par une autre brigade. Mieux vaut prévenir que guérir ! »

Sans transition, le militaire ouvre un mince dossier rouge dont il tire une photo macabre.

« La victime s'appelait Maureen Vermaux... »

— 14 —

Jusqu'à présent, le voyage de Malthus Crombert à Marvejols ne lui a rien apporté de très concluant. Nul ne semble se souvenir de Maureen Vermaux. Ni de ses yeux, ni de la couleur de ses cheveux. Était-elle belle, moche ? Elle était seulement un peu enrobée ou franchement ronde, terne, insignifiante, discrète, quelconque, absente.

Elle était comptable et disparaissait dans son bureau au fond de l'atelier le matin à huit heures, se retranchait derrière son ordinateur et ses dossiers, pour en ressortir à dix-huit heures. Aux environs de midi, elle déballait son sandwich ou sa salade et son thermos. Elle ne fréquentait ni la machine à café, ni les pots d'anniversaires, ni les petites fêtes organisées par le patron.

On ne lui connaissait aucun ami, aucune relation, aucun vice, aucune passion. Elle traversait la vie de ses concitoyens dans une totale transparence.

Madame Saveillac, sa logeuse, cinquante années de sacerdoce dans le garni et la pension de famille, le poil blanc et le fanon dissimulé derrière un tour de cou de dentelle, se souvient tout juste de la jeune fille. Elle était ponctuelle, discrète, anodine, réglant son terme rubis sur l'ongle le premier de chaque mois, partageant

les servitudes collectives, ne rechignant ni sur la corvée d'escalier, ni sur l'étendage des draps le samedi matin. Les quatre autres résidents n'ont rien à ajouter. Tout au plus se rappellent-ils une gentille *gamine*, ni belle, ni laide, ni grande, ni petite, peut-être un peu ronde, ni blonde, ni brune, ni bavarde, ni muette, ni liante, ni sauvage. Une sorte d'ectoplasme à visage humain qui n'aurait laissé aucune trace, aucun souvenir, pas même l'ombre d'une anecdote.

À Montrodât, le propriétaire de grange a expliqué qu'il avait fini par vendre les meubles de la jeune fille à un brocanteur pour trois sous, tient-il à préciser, parce qu'il avait besoin de place. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose : un vieux fauteuil Voltaire poussiéreux, une horloge franc-comtoise défraîchie, un service en Limoges, dont la soupière avait perdu son couvercle, quelques draps brodés, un ensemble à thé marocain et une vieille croûte sans importance à la signature indécise... Rien que des bricoles sans intérêts.

Le détective, habitué des salles de ventes, fait un rapide calcul et conclut que les trois sous évoqués par le paysan doivent se présenter sous la forme de plusieurs beaux billets de cent euros.

Comme toujours, lorsqu'il enquête dans un bourg, Malthus se dirige vers le centre-ville pour y rencontrer la mine d'or, la source vive, la clef de toutes les existences d'une cité : la secrétaire de mairie.

Elles sont trois : deux qui compulsent d'épais dossiers et une qui siège au premier plan, encadrée par un téléphone et un écran plat. Elle arbore la petite trentaine épanouie, cheveux blonds moussants, yeux limpides,

sourire framboise et parfum fleuri.

« Bonjour, Belle dame ! Je me présente : Jean Durand... eh oui, ça fait toujours sourire, mais, que voulez-vous, mes parents n'avaient aucune imagination...

La *Belle dame* observe rapidement l'individu : regard vif, lunettes sans montures, ventre de sénateur, calvitie monacale, habits parfaitement ajustés, mains délicates. Elle le classe immédiatement dans la catégorie des vieux dragueurs inoffensifs et lui sourit.

« Bonjour, Monsieur Durand ! Que puis-je pour vous ?

— J'enquête pour le compte d'un notaire parisien. C'est au sujet d'un legs conséquent concernant une de vos anciennes administrées : une demoiselle Vermaux, Maureen Vermaux. »

La jeune femme se gratte la tête, dubitative.

« C'est curieux, ce nom me dit quelque chose ! »

Malthus Crombert se tient sur ses gardes. La dame serait-elle friande de faits-divers ?

« Bof ! C'est un nom assez courant ! »

La crinière blonde frémit.

« Vous avez sûrement raison ! Vermaux, dites-vous... »

Elle interroge son ordinateur, joue de la souris et du clavier.

« Effectivement, nous avons eu une Maureen, Élisabeth Vermaux, mais elle a quitté la commune, il y a cinq ans... en juin.

— C'est ce que m'a appris sa logeuse, mais j'espérais que...

— Je suis désolé, Monsieur Durand, je peux difficilement...

— Oui, je le sais bien ! Mais ce départ brusque, brutal, dirais-je même, a inquiété ses collègues, ses amis... »

La secrétaire est désormais captive. Le détective poursuit rapidement.

« Vous souvenez-vous d'un incident, d'un accident, de quelque chose d'inhabituel, survenu à cette période ?

— Vraiment ! Je suis désolée, je ne vois pas... »

La jeune femme se fige et ses yeux bleus s'illuminent.

« Mon journal des événements ! Bien sûr ! »

Elle retourne à son écran, tout excitée.

« Vous savez, je suis passionnée d'histoire. Pas seulement celle qu'on apprend à l'école, mais aussi celle qui se trouve dans les chroniques, les journaux, les correspondances. Madame de Sévigné nous en apprend plus sur son époque que n'importe quel manuel... »

Elle semble enfin avoir trouvé le bon fichier.

« Je note, au jour le jour, l'état civil, les naissances, les décès, les mariages... mais ça, c'est normal... »

Elle laisse échapper un petit rire cristallin, tout à fait charmant.

« Je note également, les querelles de voisinage, les bals, les grandes réunions de famille, les petites vicissitudes quotidiennes, les concerts aussi...

— Et qu'avez-vous noté à cette période, Belle dame ?

— Pas grand-chose, je le crains... Dans ce mois de juin, nous avons eu deux enterrements, cinq mariages...

c'est la période... une seule naissance... Les scouts ont organisé la grande fête paroissiale... les anciens ont fait leur barbecue annuel... Et, bien entendu, la fête foraine d'été et... et puis, c'est tout. »

Malthus est un peu déçu. Il attendait un déclic dans son cerveau, mais rien n'est venu. À moins que l'un des cinq mariages n'ait eu un retentissement dans la vie si discrète de la si discrète Maureen.

« Bien ! Il me reste à vous remercier, Belle dame, de m'avoir consacré un peu de votre temps et d'autant de votre sourire... »

La secrétaire s'apprête à quitter son ordinateur, mais se ravise.

« Ah ! Et puis, on a eu un cirque !

— Un cirque ?

— Oui ! Le Grand Cirque Zavato.

— Vous voulez dire... ?

— Non ! C'est bien Zavato, avec un seul T et un O à la fin ! Il est revenu cette année, en mai, d'ailleurs. J'ai oublié de noter quand il s'est installé cette année-là, mais il est parti le lundi 3 juillet. Il a dû arriver juste après le démontage de la fête foraine, le 23 ou 24 juin. »

Malthus réfléchit longuement. Le voici donc, le déclic qu'il attendait.

« Un cirque ! Pourquoi pas ! Il reste toujours aussi longtemps ?

— Parfois, oui ! Lorsqu'ils n'ont pas d'engagement, on les autorise à occuper la place. Ils en profitent pour gagner quelques sous, en faisant visiter leur ménagerie.

— Vous avez une adresse ?

— Une adresse ? Pour un cirque ?

— Je suppose que vous lui avez loué l'emplacement. »

Le sourire framboise s'élargit.

« Mais oui ! La facture ! Vous avez raison ! »

Elle retourne à son clavier. Crombert tire de sa poche son carnet de moleskine et son Montblanc.

« Domaine de la Buissonnerie sur la commune de Narcy dans la Nièvre, aux bons soins de Monsieur Charles-Émile des Feuillardes. »

Malthus écrit le renseignement pendant que retentissent dans sa tête les premières notes du duo guitare-banjo de *Délivrance*, l'inoubliable film de John Boorman.

Ça lui fait toujours ça lorsqu'on lui parle de la Nièvre ou de la Haute-Saône.



— 15 —

Le major Pascal Martinot a confié le soin de faire la tournée des administrations au gendarme Denis Maurois. La quête est maigre. La demoiselle Isadora Drabel n'a travaillé que deux fois seulement dans sa courte vie : six mois comme directrice chargée des relations internationales à la Drabezian Inc., une société dont le siège se trouve sur l'île de Man ; quatre mois comme serveuse dans un fast-food à Bourges, qu'elle a quitté abruptement sans même réclamer son dernier salaire. Depuis cinq ans, la Sécurité Sociale n'a rien enregistré. Les services fiscaux ne la connaissent plus. Elle n'a jamais sollicité d'allocation-chômage ou d'aide d'aucune sorte. Elle ne possède pas d'adresse, pas de téléphone et plus de compte bancaire.

En lisant le court rapport de son adjoint, Martinot ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec Maureen Vermaux : même âge, même disparition soudaine, même absence de vie publique.

À Bourges, Isadora partageait un petit studio avec Marie Sentier, une jeune infirmière qui assurait le service de nuit à l'hôpital. Il leur arrivait parfois de se croiser, de boire un café ou d'échanger quelques mots, mais leurs horaires et leurs modes de vie interdisaient en grande partie toute forme d'intimité.

Les fichiers STIC et JUDEX n'apportent guère plus d'informations. On y retrouve seulement la trace d'une interpellation lors d'une manifestation étudiante et d'un PV pour conduite en état d'ivresse, datant de plusieurs années.

Martinot déplie ses jambes, se masse les yeux. La brume monte des arbres sur les rives de la Moselle. Le soleil encore vaillant éclaire les sommets et joue avec les petits nuages blancs venus des plaines.

« Denis ! »

La haute silhouette se dresse de l'autre côté de la cloison translucide.

« Tu as noté le téléphone de la colloc... Sentier... Marie ?

— Ouais, j'ai ça ! »

Le gendarme pose un feuillet griffonné à l'encre noire devant son chef.

« C'est son adresse ? Je la croyais à Bourges !

— Oui ! Il y a quatre ans ! Mais depuis, elle s'est installée... avec un Vosgien...

— ...Et elle habite Jeuxey...

— C'est ça ! »

Martinot regarde sa montre – 17 h 35 – et enfile sa veste d'uniforme.

« Tu viens ? Je t'offre un repas.

— Il y a un resto à Jeuxey ?

— Aucune idée... mais il y a la cafet' du centre commercial.

— J'aurais dû m'en douter. »

Les deux militaires coiffent leur casquette et resserrent leur ceinturon.

## — 16 —

Malthus Crombert a passé une merveilleuse nuit dans la chambre d'hôte d'un vigneron de Sancerre, en partie grâce au délicieux vin blanc local et au non moins succulent crottin de Chavignol. Il en a profité pour faire provision de spécialités avant de dévaler la colline pour franchir la Loire.

Le fleuve charrie ses eaux sombres sous le double pont qui mène à La Charité-sur-Loire. Les ruelles de la vieille cité clunisienne, aux murailles écroulées, ne sont pas propices au passage de longue berline et maintes fois il a failli accrocher les bornes qui marquent chaque coin des maisons de pierre. Un grand nombre de librairies rappellent la vocation de la ville au livre et à l'écriture, depuis l'an 2000, et le détective regrette de ne pas avoir le temps de chiner.

Malthus quitte la ville et se fie au GPS de la Chrysler pour enfileur une route étroite qui serpente à travers la campagne. Chaque croisement avec autre véhicule lui tire quelques perles de sueur, mais il atteint enfin Narcy. La mairie convoitée se trouve en contrebas sur la gauche.

Le vieux bâtiment couvert de lierre abrite également la bibliothèque. Quelques rosiers achèvent de perdre feuilles et pétales dans le courant d'air qui balaye le

perron moussu. Malthus pousse la porte et pénètre dans un bureau étroit, chichement éclairé par un néon qui clignote. À gauche du comptoir, dans une poussette qui a connu des jours meilleurs, un enfant roux mâchonne furieusement sa tétine, fasciné par le vol erratique d'une mouche qui se cogne sans relâche contre la vitre. Quelque part derrière le mur, un bruit de chasse d'eau retentit. Un homme hors d'âge, charentaises éculées et béret enfoncé sur le front, entre en se reboutonnant.

« Bonjour, Monsieur !

— 'Jour, 'sieur !

— Pouvez-vous m'indiquer où se trouve la Buissonnerie, s'il vous plaît ? »

Le vieux se racle bruyamment la gorge, ravale et s'accroupit près du bébé dans d'horribles craquements d'articulations. Il tire une bouteille de vin fortement entamée du panier situé sous la poussette et entonne le goulot, longuement avec force bruits de glotte. Puis il se redresse et se dirige vers le comptoir de son pas traînant.

« Z'en voulez un coup ? C'du bon !

— Non, je vous remercie, sans façon !

— Z'avez tort ! C'du bon ! »

Le détective s'impatiente un peu.

« Et pour la Buissonnerie..? »

— Y a rien, là-bas ! C'est pas à vendre !

— Je ne veux pas acheter, juste voir le propriétaire.

— L'propio, l'est jamais là ! Y a juste l'Guste...

— Auguste ?

— Ouais, l'Guste ! »

---

Le vieux se racle de nouveau la gorge. Ça fait un son à la fois creux, caverneux et spongieux.

« À c't'heure, doit être au garage !

— Quel garage ?

— Ben l'garage, quoi ! Y en a pas trente-six ! »

L'ancêtre retourne vers le gamin, ou la gamine, Malthus a du mal à se faire une idée. Cette fois, il tire une boîte de boudoirs, arrache la tétine du gosse et lui enfourne un gâteau à la place. L'enfant tète ce nouvel accessoire avec la même ferveur, sans se détourner un instant de la mouche qui le fascine. Le dialogue est clos, semble-t-il. Malthus soulève sa casquette et sort sans un mot.

Un peu plus loin, se dresse un bâtiment bas, blanc rayé de jaune, décoré de plaques d'émail qui feraient le bonheur de l'ami Drabezian. Quelques épaves achèvent de rouiller sur le trottoir d'en face. À droite, une porte vitrée est sommée d'une enseigne plus récente à la gloire de Kronenbourg.

Malthus Crombert entre dans un univers qui n'a jamais entendu parler de la loi Évin. Une épaisse odeur de cigarettes s'ajoute à celle du pinard de mauvaise qualité. Fort heureusement, une tireuse à bière rutilante sauve l'endroit. Un panonceau 1664 orne l'un des robinets.

« Un demi de super, s'il vous plaît ! »

Les conversations ont cessé, une douzaine de paires d'yeux sont tournées vers le nouvel arrivant.

« N'a plus ! Juste d'la Kro !

— Bon... un demi d'ordinaire, alors. »

Le bistrot s'exécute prestement et torche le faux col

---

avec le sous-boc. Les conversations reprennent peu à peu. Les joueurs de belote se remettent en route et la fumée s'élève à nouveau.

La bière est fraîche, le comptoir d'étain semble propre. Une odeur de lapin chasseur filtre de l'arrière-cuisine.

« Vous faites restaurant ?

— Ah non ! Désolé ! C'est juste pour le patron !

— Dommage ! Ça sent bien bon !

— Ah ça ! La patronne, elle en connaît un rayon. »

Malthus fait le tour de la salle du regard.

« Je cherche Auguste. »

Le patron polit un de ses verres du bout de son torchon et fait passer son mégot de gauche à droite d'un habile coup de langue.

« Lequel ?

— De la Buissonnerie.

— Ah, l'Guste. »

Il hèle les joueurs de cartes.

« Eh, Guste, y a un m'sieur pour toi ! »

L'homme qui se tourne vers le bar est intégralement habillé par la société John Deere, ou, plus exactement, a été habillé par cette entreprise, il y a fort longtemps.

« C't'à quel sujet ?

— Le cirque.

— Une tite seconde ! J'mets capot les deux là et j'suis à vous. »

L'homme retourne au labeur, abat ses cartes et rafle celles des autres.

«... Et dix de der ! Z'êtes capot ! Marcel... C'est pour eux ! »

Le bistrot opine et pose un long ticket de caisse sur une soucoupe, qu'il pousse vers les beloteurs.

L'homme en vert enfonce sa casquette et se lève.

« Z'êtes en voiture ? »

— Oui, elle est garée devant. »

L'Guste siffle entre ses dents.

« C'est vot'paquebot ? »

— C'est exact !

— J'ai mon tracteur. Vous me suivez ?

— Allons-y ! »

Malthus Crombert espère un John Deere parmi les épaves, mais l'Guste grimpe aux commandes d'un vieux Renault D22 qui doit dater des années cinquante. L'engin fume, renâcle puis, dans un bond, s'élance sur la route dans un jaillissement de boue noirâtre.

Le détective cherche un point de repère pour le retour. Une plaque d'émail indique « *Rue de l'enfer* » et, un peu plus bas, sur un panneau de bois, on peut lire « *Décharge municipale* ».

Tout un programme !





— 17 —

La maison est neuve. Le crépi n'est pas encore posé, le jardinet ressemble à un champ de bataille avec son herbe pelée, ses tessons de parpaings et ses palettes empilées derrière la boîte à lettres rouge vif. Une carte de visite glissée sous la sonnette précise : Marie Sentier & Ludovic Chemin.

Le gendarme Maurois sourit :

« Eh ben ! Ça ne la change pas beaucoup...

— Quoi ?

— Ben, Sentier... Chemin...

— Ah oui ! »

Autant pour la blague. Le major Martinot appuie sur le bouton. Un petit chien aboie frénétiquement. On aperçoit son ombre qui saute derrière la vitre dépolie pendant que des hauts talons résonnent sur le carrelage.

« Tais-toi, Brutus ! »

L'appel de son nom semble, au contraire, exciter un peu plus l'animal.

« Oui ? ! »

La demoiselle est aussi large que haute, enchâssée dans une minirobe noire au décolleté de légende et perchée sur des escarpins dorés.

« Bonsoir ! Mademoiselle Marie Sentier ?

— Oui, c'est moi !

— Gendarmerie nationale ! Pouvons-nous entrer ?

— Euh... oui ! C'est à quel sujet ?

La jeune femme s'écarte en repoussant du pied un minuscule yorkshire, toujours aussi exubérant.

« Va sur ton canapé, Brutus ! Allez, dégage ! »

L'animal ignore somptueusement les injonctions de sa maîtresse, trop intrigué par les nouveaux arrivants. Maurois se penche pour le caresser et c'est le signal de la débandade. Le braillard se sauve, ses ongles dérapant sur le carrelage, il court se réfugier sous un bahut.

Les gendarmes suivent leur hôtesse jusqu'à un salon curieusement meublé d'un canapé en cuir vert pomme, d'un rocking-chair en rotin, d'une table basse assortie, d'une vénérable bibliothèque où les livres sont plus rares que les bibelots et de trois chaises aux pieds raccourcis. La demoiselle s'écroule dans le canapé, libérant quinze centimètres supplémentaires de cuisses dodues et laisse ses visiteurs s'installer à leur convenance.

« J'allais sortir ! Mon fiancé est parti pour la semaine, alors vous comprenez... »

Les gendarmes comprennent fort bien.

« Nous ne vous retiendrons que quelques minutes, rassurez-vous. »

Le major tire un carnet et un stylo de sa sacoche.

« Vous souvenez-vous d'Isadora Drabel ?

— Ouais, ma colloc de Bourges ! Comme je l'ai dit à votre collègue, ça remonte à loin, vous savez...

— Elle était comment ?

— Sympa, un peu fofolle... Mais je ne la voyais

presque jamais... Je travaillais de nuit, alors...

— Mais peut-être que des souvenirs peuvent vous revenir. »

La jeune femme tire vainement sur sa robe qui frise, à présent, l'indécence.

« Ce que je peux vous dire, c'est qu'elle était désordre ! Elle devait avoir une bonne chez elle ! Elle laissait traîner ses affaires partout, elle lavait jamais sa vaisselle, elle faisait jamais la poussière. J'étais obligée de tout me taper.

— Vous vous êtes disputées ?

— Même pas ! Moi, pauvre pomme, je faisais le ménage et je rangeais ses fringues. Mais j'ai été bien contente quand elle s'est barrée.

— Elle est partie brutalement ?

— Un peu, ouais ! Ça lui a pris d'un coup, comme ça. On s'est croisé dans les escaliers et elle m'a dit : « Je me casse ! Je t'ai fait un chèque pour le loyer du mois. » Son coin était vide. Je me souviens : elle m'avait juste laissé un string sale dans le lavabo. Je l'ai jamais revue. »

Les deux gendarmes croisent le regard.

« Comme ça, du jour au lendemain !

— Absolument ! Mais je vous ai dit qu'elle était fofolle. Sa marotte, c'était les spectacles de rue, les jongleurs, les mimes... Elle s'est peut-être tirée avec un cracheur de feu...

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Parce qu'au moment du Printemps de Bourges, on en rencontre à tous les coins de rue...

— C'est fin avril, n'est-ce pas ? !

— Ouais, la dernière semaine... mais ça se prolonge ! Et c'est un sacré bazar en ville. Et je ne vous parle pas des urgences à l'hosto !

— Et elle est partie à ce moment-là ?

— Pile poil ! Juste après le 1<sup>er</sup> mai ! Le 3 ou le 4, dans ces eaux-là. Avant le 7, c'est sûr, puisque je pars toujours deux semaines chez mes parents pour l'anniversaire de ma mère. »

Martinot remballa son carnet et se lève, imité par son adjoint.

« Il me reste à vous remercier, Mademoiselle, pour toutes ces précisions. »

La jeune femme se lève, rajuste ses vêtements et tend la main avec un ravissant sourire.

« Mais ce fut un plaisir, Messieurs... Si jamais...

— Nous n'y manquerons pas, bien entendu ! »

Le chien les raccompagne en jappant encore plus fort.

« Tais-toi, Brutus ! »

Denis Maurois ne peut s'empêcher de rire.

« Ben ouais ! Son père s'appelait César, comme le chien de la pub, alors lui, c'est Brutus... Normal, non... »

Les deux gendarmes attendent que la porte se referme pour exploser.

## — 18 —

Le domaine de la Buissonnerie est un manoir faussement XVIIe. Le corps de bâtiment, très court, est flanqué de deux tours rondes aux toits d'ardoise pointus. Une pièce d'eau envahie d'herbe, où nagent deux cygnes, précède le péristyle.

Malthus Crombert savoure le bruit de ses pneus crissant sur le gravier en se rangeant devant le perron de cinq marches qui conduit à une vaste porte-fenêtre à la française. C'est un petit Chambord qui se donnerait des allures de Versailles.

L'Guste a garé son tracteur sur le gazon. Il rallume son mégot et s'accoude à la calandre de la Chrysler. Il indique du bras un portique à droite de la maison.

« V'là leurs amusements. L'trapèze, l'fil de fer et tout le tremblement. Et tout leur fourbi est derrière la baraque. »

Il contourne, d'un pas ferme, la tour gauche et entraîne Malthus derrière lui. Deux remorques à la peinture jaune et rouge écaillée sont rangées en quinconce au milieu du parc, cernées par les buis et les statues d'inspiration grecque. D'autres agrès occupent une partie de la pelouse, solidement haubanés. Un petit chapiteau se dresse non loin, mais seul le chant des oiseaux trouble la vesprée automnale.

« On dirait qu'il va y avoir une représentation.

— Pensez-vous ! Ils ne sont pas près de revenir. Pas au moins avant la mi-novembre. Sauf s'il fait trop froid.

— Ils sont de quel côté, en ce moment ?

— Alors ça ! J'pourrais pas vous dire. »

Le détective se hisse sur la pointe des pieds pour voir ce que renferment les fourgons, mais les vitres sont trop poussiéreuses.

« Et Monsieur des Feuillardes ?

— Oh ! M'sieur l'Baron, ça l'amuse ! Vous savez qu'il adore les clowns ? Et puis aussi les jeunes en tutu sur les chevaux...

— Les écuyères ?

— Ouais, si vous voulez ! Pour sûr, *les cuillères*, il aime ça ! Mais faut dire qu'il aime aussi pas mal les jongleuses, les dompteuses, les trapézistes et même les contorsionnistes...

— Et vous ?

— Ben moi aussi, j'aime bien les contorsionnistes... Dites ! Quand même ! Ça doit être queq'chose de faire ça avec une qui s'tortille dans tous les sens... Tu dois plus savoir si c'est qu'tu lui embrasses la bouche ou ben aut'chose... »

Cette seule évocation le laisse songeur.

« Pour sûr ! Ça doit être queq'chose... Bon, c'est pas tout ça, qu'est-ce qui vous amène ?

— Je m'appelle Jean Durand. J'enquête pour le compte d'un notaire parisien au sujet d'un héritage. Je suis à la recherche d'une jeune femme...

— Une contorsionniste ?

— Je n'en sais rien ! Mais, d'après ce que je sais, ce serait plutôt la petite amie d'un artiste du cirque.

— Ah ! Une *groukie* !

— Oui, c'est ça. »

L'Guste ôte sa casquette pour se gratter la tonsure.

« Alors, y a pas à tortiller du cul, c'est soit l'dompteur, soit l'cavaleur... enfin, celui qui s'occupe des chevaux. »

Il recoiffe sa casquette, remet la longue visièrre bien dans l'axe et allume une nouvelle cigarette avec un briquet qui pue la station-service.

« Vous avez une photo d'la dame ?

— Oui, bien sûr ! Mais c'est une photo ancienne. »

Malthus extrait une épreuve de sa poche.

« C'est une gamine !

— Sur la photo, oui. Mais elle doit avoir au moins dix ans de plus, maintenant.

— C'est qu'c'est pas facile. Tu m'donnes une pucelle et tu voudrais que j'trouve une grognasse... Sauf, vot'respect, M'sieur !

— Essayez de l'imaginer un peu plus vieille...

— Ça m'dit pas grand-chose ! Elle aurait quoi ? Vingt, par là ?

— Oui, entre vingt et vingt-cinq. »

L'intendant scrute la photo, gratte sa barbe de trois jours, rallume sa Gitane maïs.

« Vingt, c'est leur chiffre aux deux-là. Alors, pour tout vous dire... Elle m'dit rien et elle m'dit queq'chose, la p'tite. »

Soudain, il semble frappé par la foudre.

« Bon dieu ! Que j'suis con ! Y a l'album de M'sieur l'Baron. V'nez à l'intérieur. »

Malthus suit son hôte au travers d'une cuisine bien équipée, mais encombrée par de gigantesques tables et une multitude de chaises.

Un long couloir les conduit vers le salon, puis la bibliothèque. Guste désigne une douzaine de reliures vertes sur une étagère au milieu d'ouvrages anciens.

« C'est les albums de M'sieur l'Baron. Y a toutes les troupes depuis sept ans, là-dedans. C'est classé par année. Essayez de trouver vot'bonheur. Moi j'ai du boulot dans le p'tit bois derrière. Quand vous avez fini, vous m'cornez et j'rapplique.

— Merci. Je vais étudier tout ça. »

Guste tourne les talons et ses pas décroissent dans le couloir. Malthus allume une lampe de cuivre et s'installe confortablement dans un vénérable fauteuil avec l'album le plus récent sur les genoux.

Au loin, une tronçonneuse déchire le silence.



— 19 —

La presse régionale de la Franche-Comté jusqu'aux Ardennes et des Vosges à la Marne en fait ses gros titres :

« *UNE VACHE DÉVORÉE PAR DES ANIMAUX SAUVAGES PRÈS DE LANTENOT.* »

Les différents articles précisent, avec force détails, l'état du bovin et les pièces de boucheries manquantes. Bien entendu, on y rappelle également *l'accident* dont a été victime une promeneuse, quelques jours auparavant.

Le corollaire repose sur le sous-main du major Martinot sous la forme d'une lettre portant le sceau du Ministère de la Justice et la large écriture du substitut Valère. Le gendarme Maurois la fait pivoter du bout des doigts :

« Nous voilà chômeurs ! »

L'officier éventre l'enveloppe avec l'ongle du pouce et lit les quelques lignes dactylographiées.

« Je le crains, en effet ! Tant qu'il n'était question que de quelques brebis et de quelques agneaux, ça ne portait pas à conséquence. Que la bête ait effrayé et dévoré en partie une touriste, c'était un malheureux accident... »

Il fait une courte pause.

« Tant que ça ne dépassait pas le département, on faisait l'affaire... Mais là, ça devient régional et ils ont compris le lien entre les moutons et la randonneuse. Demain, ça va monter à la presse nationale, on va même voir débarquer la télé... »

Il boit une gorgée de café tiède.

« Le petit Gregory dans la Moselotte... Les premiers jours, c'était juste un fait-divers local qu'on confie aux gendarmes locaux... mais quand il y a cinquante journalistes, il faut le cran au-dessus. Valère sent poindre les ennuis, alors, nous devons *partager* les éléments en notre possession avec la Brigade de Recherches Régionale de Nancy. Partager ! Il emploie d'étranges formules, notre sub', pour nous renvoyer à la niche. Mais ça ne va pas nous empêcher de faire notre boulot. »

Martinot pose la missive sur la pile de gauche à côté de son bureau. Une autre enveloppe, demi-format, en papier kraft, est appuyée contre le pied de la lampe. C'est la façon habituelle de Marjorie, la géante de l'accueil, pour signaler un pli important. Aucun signe distinctif, si ce n'est un caducée barré des lettres IML.

« Des nouvelles de notre ami le légiste ! »

Le major ouvre la lettre et il en tombe un bout de chaîne dorée ou, plus exactement, deux minuscules tronçons réunis par un fermoir. Le tout mesure à peine un centimètre. Une note accompagne l'envoi.

« Vous aviez raison. Ceci se trouvait dans une des nombreuses plaies du cou, au niveau de la carotide gauche. »

Denis Maurois se frotte les mains.

« On n'a plus qu'à retrouver le reste, maintenant !

— Sûr ! Mais où ? Les techniciens ont ratissé le terrain. S'il y avait eu une chaîne en or, ils l'auraient trouvée.

— Ils n'ont fouillé qu'à proximité du corps... et seulement à la recherche des traces d'agresseurs. En plus, c'était boueux...

— Et la chaîne est fine... On n'a pas une poêle à frire, dans notre barda ? »

Il décroche le téléphone et enfonce une touche.

« Allô ! Le matériel ? C'est Martinot ! Oui, bonjour ! Dites-moi, est-ce qu'on a un détecteur de métaux, chez nous ?

— ...

— Oui, une poêle à frire ! Regardez dans l'équipement antiterroriste.

— ...

— Parfait, vous me la mettez de côté...

— ...

— Non... Pas d'affectation ! Un truc perso... ma femme a perdu une bague dans le jardin... Non... pas ici... chez mes beaux-parents... »

Il raccroche doucement, en souriant jusqu'aux oreilles.

« Qu'est-ce qu'il ne faut pas raconter pour faire son boulot ! Comme disait mon père : on n'est pas cher payés... mais qu'est-ce qu'on rigole !

— Il va falloir la jouer fine, quand même.

— Si on a des résultats...

— Ouais... Si... »



— 20 —

Malthus Crombert est rentré à Haroué en faisant un détour par Saulieu où l'âme de Bernard Loiseau plane encore. La limousine a rejoint le petit coupé dans la grange et les vitraux de Gruber brillent à nouveau.

Enroulé dans sa robe de chambre de laine doublée d'astrakan et assis confortablement dans son fauteuil Knoll, le détective savoure une bière artisanale au délicat parfum de tourbe, de coriandre et de miel en contemplant la provende de son périple morvandiau étalée sur la marqueterie de la table basse. Il a allumé toutes les lampes de la maison pour combattre la triste lumière de ce début d'automne humide.

Les clichés dérobés – mais il s'est juré de les restituer après l'enquête – dans les albums du baron Charles-Emile des Feuillades, sont peu nombreux, mais d'une importance cruciale. Deux sont des photos officielles, en format 18x24, dues à un professionnel.

La première représente un dompteur : tête droite, regard sombre, cheveux longs et bouclés noués par une lanière ; une musculature râblée prise dans un justaucorps de cuir noir, pantalon assorti et bottes de chasse fauves. Un fouet enroulé est suspendu à sa ceinture. Il pose une main conquérante sur l'épaule d'une jeune femme solidement charpentée : cheveux auburn retenus par un foulard de soie violine, visage plein, yeux clairs

et bouche mince violemment maquillés ; même justaucorps que son compagnon, mettant en valeur un profond décolleté, jupette évasée et même bottes. Ils sont au milieu d'une cage dorée et un tigre bâille sur son tabouret chromé sous l'œil atone d'un lion mélancolique. En lettres gothiques, on peut lire : « *Oskar Zuta et Miss Audie* ».

La deuxième photo réunit un homme, une femme et un étalon noir cabré. Lui porte des cheveux blonds et ras, visage carré, dents éclatantes ; il est vêtu d'un frac cramoisi et d'un pantalon noir. Il tient un chapeau claqué dans sa main gauche et une cravache courte dans la droite. De l'autre côté du cheval, une écuyère sourit : bouille ronde, longue natte brune, petits yeux sombres trop rapprochés, nez fort, menton épais, maquillage chatoyant. Son bustier carmin moule une poitrine opulente et s'épanouit sur de larges hanches. Elle compense ses jambes courtaudes par des cuissardes pailletées aux talons démesurés. Au deuxième plan, Monsieur Loyal est en discussion avec deux garçons de piste. La légende précise : « *Charley Reidir et Mademoiselle Bertille* ».

Les trois autres clichés sont le fait d'amateur. Petit format, cadrés à la hâte, tous pris devant ou aux abords du chapiteau du cirque Zavato. L'une montre le couple de dompteurs enamorés, la seconde, les deux cavaliers côte à côte dans une position figée. La dernière comporte les quatre personnages réunis, une coupe de champagne à la main. Un jéroboam, apparemment vide, gît à leur pied, ce qui explique sans doute leur bonne humeur. Mais, curieusement, l'écuyère semble avoir jeté

son dévolu sur le dresseur et le cavalier serre de très près la dompteuse. Au dos, une large écriture renseigne : « *Oskar et Éliisa, Charley et Isa – oct. 08* ».

En comparant ces photos avec celles qui figurent au dossier, Malthus n'a aucun doute. Malgré le maquillage, il a reconnu Isadora Drabel sous les oripeaux de Miss Audie et Maureen Vermaux avec son déguisement de Mademoiselle Bertille. Que cette dernière préfère utiliser son deuxième prénom d'Éliisa et qu'Isadora ait raccourci le sien n'a rien de surprenant, en soi. Il est très courant, chez les artistes de prendre un pseudonyme.

Ce qui l'intrigue, c'est que Maureen, la petite comptable effacée, et Isadora, l'héritière fantasque, soient passées du statut de groupies à celui de partenaires en si peu de temps. Les lois du hasard et de l'amour sont parfois déroutantes et le métier de détective ne pousse pas à faire la différence entre coïncidences et destinée.

Malthus se laisse aller contre le dossier moelleux du fauteuil et vide son verre de bière en savourant chacune des minuscules bulles qui chatouillent divinement son palais.

Il consulte sa montre. Il est encore temps d'appeler un de ses amis au Syndicat des Artistes de Cirque pour en savoir un peu plus long sur les sieurs Zuta et Reidir, si tant est que ce soit leurs vrais noms, ce dont il doute.

Il voit à peine plus clair dans cette affaire, mais peut tirer le premier fil qui conduira au cœur de l'écheveau. Il enrôle lentement l'âme de sa pelote en espérant secrètement ne pas rencontrer trop de nœuds sur son chemin.





— 21 —

Un petit groupe de touristes en doudounes ou gilets matelassés observe les gendarmes qui explorent les myrtilliers en contrebas de la route.

Martinot regrette de ne pas avoir suivi les conseils de son subordonné. Sans uniforme, ils seraient certainement moins voyants. Mais il a voulu faire ça dans les règles. Il ne manquerait plus qu'un correspondant local de *Vosges Matin* passe par là avec son appareil photo !

Ils ont délimité un grand quadrilatère autour de la zone où fut retrouvé le sac à dos déchiqueté. Le major a chaussé le casque du détecteur de métaux et le gendarme creuse le sol avec sa pelle réglementaire chaque fois que l'engin grince. Un sac plastique se remplit peu à peu de leurs trouvailles. Même s'ils ne découvrent pas les preuves recherchées, ils auront au moins débarrassé ce coin de prairie de toutes les cochonneries abandonnées par les randonneurs. Outre des capsules de bière et de soda d'à peu près tous les pays d'Europe, ils ont collecté un peu plus de vingt euros en petite monnaie, deux bagues dorées, une boucle d'oreille solitaire, des anneaux de rideau (!), deux canifs, un certain nombre de pièces mécaniques et même une dent en or.

Il reste encore une longue plage de terrain à explorer et le temps s'écoule. Les curieux s'agglutinent, se penchent, échangent des interrogations, s'enhardissent parfois plus près des militaires, puis disparaissent pour être remplacés par d'autres badauds. Inexorablement, le détecteur de métaux balaye en éventail, revient à son point de départ et avance de quelques dizaines de centimètres. Quand la stridulation passe de la basse profonde à l'aigu intense, Martinot lève la main et Maurois se courbe, plante sa pelle, remue l'humus, pêche sa provende du bout des doigts et la jette dans le sac. Puis le mouvement recommence.

L'officier ressent les premiers signes du mal de reins qui va le tenir éveillé la nuit prochaine. Il pose son engin et se masse les lombaires.

« On peut échanger ? ! »

Martinot se tourne vers son adjoint.

« Non ! Je crois que mes genoux ne résisteraient pas au debout-accroupi-debout. Je préfère encore mon job. »

Il décroche sa gourde et en tire une grande lampée. Il consulte le chronomètre qui pend à son cou.

« Il est bientôt midi ! On va voir si on peut trouver un quignon de pain et une couenne de lard pour frotter dessus.

— Une belle omelette baveuse pleine de lardons et des pommes de terre rôties, plutôt !

— C'est ça, les sous-fifres ! Toujours dans la démesure ! Alors que nous autres...

— Tu sais ce qu'il te dit, le sous-fifre ? »

Les deux hommes remontent la pente avec armes et

---

bagages, courbés en deux. Les curieux s'éloignent : fin du spectacle !

Ils sont à mi-pente, dans l'ornière tracée par une multitude de bottes quelques jours plus tôt. Ici, les brimbelles ne pousseront plus avant des lustres. Des piquets teintés de rose fuchsia délimitent la zone d'opération. L'un d'eux a été à demi arraché dans la précipitation, sans doute. Une motte de terre noire a roulé au milieu des myrtilliers. Au sein de cette motte, quelque chose brille.

« C'était bien la peine de sortir l'artillerie lourde ! »

Le gendarme Maurois a lâché son sac-poubelle et rejoint son chef.

L'adjutant Martinot se redresse en tenant à bout de bras une chaînette nouée autour d'un médaillon.

« Maudite presbytie ! Mes lunettes sont dans l'auto. »

Maurois arrache presque l'objet et fait miroiter le cercle doré.

« C'est du latin, je crois : *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera.*

— La fleur martyre... le jour du jugement... à côté... Mon latin est un peu rouillé !

— Le brigadier était prof de français, avant... Peut-être que...

— On ne risque rien à demander. Sinon, j'ai un ami historien qui donne dans le médiéval... »

Le major empoche le trophée.

« Bon ! Ça m'a donné faim... Finalement, je crois que je vais me laisser tenter par l'omelette baveuse... »

— Alors là... pas question, Chef... la grosse bouffe, c'est seulement pour les sous-fifres ! »

Deux touristes en polaire rouge se retournent. Ce n'est pas courant, des gendarmes qui rigolent !

Juché sur sa chaise haute, François Gerder domine le monde. Malgré ses zéro mètre quatre-vingt-dix-huit, il s'est toujours considéré comme un homme à part entière et sans doute plus, parfois. Il déteste le terme « lilliputien » et lui préfère celui de « nain harmonieux ». Et gare à celui qui le qualifierait de personne de petite taille !

Il occupe un minuscule appartement à Mirecourt, dans l'une des vieilles maisons qui surplombent le Madon, qu'il est ravi de faire visiter chaque fois que le hasard ou la curiosité lui offre un hôte. Ses quarante-huit années passées à haranguer les foules lui ont forgé une voix de baryton qui surprend ceux qui ne le connaissent pas.

Il a accueilli chaudement Malthus Crombert en tant qu'ami du Secrétaire Général du Syndicat, mais également pour sa qualité de détective. Et surtout pour avoir une oreille attentive. Il adore raconter sa vie et celle de tous ceux qu'il a croisés au cours de sa longue errance. Le cirque a toujours été son seul gagne-pain, sa seule passion, son seul horizon. Et sa mémoire est infinie, encyclopédique et d'une extrême précision.

Malthus a aligné les photos sur table. Le petit homme prend celle qui représente les cavaliers.

« Charley Reidir ! Laissez-moi rire ! En fait, il s'appelait Charles Bidon, Charley pour les dames... et des dames... il y en a eu des tas... des blondes, des brunes, des petites, des grandes... et il en changeait plus souvent que de chemise, l'animal...

— Et Mademoiselle Bertille ?

— Ça n'a pas duré plus de quelques semaines, avec elle... un peu trop grasse, sans doute... quoique... le Charley, il aimait bien les gros nichons... si je peux me permettre... Les gros nichons et les gros culs... Mais avec Éliisa, ça n'a pas collé... trop exubérante...

— Exubérante ! Vous êtes sûr ?

— Ça ! Ma tête à couper ! Une vraie pile... toujours à raconter des trucs, à parler d'untel, à médire d'une autre... et avec le Charley... à lui embrasser la bouche, à lui titiller les... vous me comprenez... une vraie folle du slip... à croire qu'elle n'avait jamais eu de mec avant lui...

— C'était peut-être le cas... »

François Gerder s'esclaffe tant qu'il manque d'étouffer.

« Vous êtes un marrant, vous ! C'était loin d'être une pucelle, moi, je vous le dis... N'y a pas un garçon de piste qui n'y est pas passé... et même avant Charley, elle avait fait des ravages, vous pouvez me croire. Même moi... si j'avais voulu... »

Malthus vide un peu de la bière tiédasse que lui a offerte son hôte.

« Mais je vous crois, Monsieur Gerder. C'est juste que ça ne colle pas avec la description que j'en avais.

— Les gens changent ! Surtout au cirque ! C'est un

monde à part, dans un espace à part, avec des gens à part. Les péquins ne voient de nous que nos grimaces et nos exploits. Ils ne nous regardent pas comme de vraies personnes. Nous sommes transparents, juste des acrobates qui font leur numéro, qu'ils applaudissent et qui quittent le rond pour regagner les coulisses au pas de course. Un autre artiste arrive et ils oublient le précédent. S'il n'y avait pas la parade, à la fin, ils ne se souviendraient d'aucun de nous. »

Il vide sa canette à la régolade, comme si cette longue tirade l'avait desséché.

« Surtout, M'sieur, ne croyez pas que je méprise les spectateurs. Au contraire ! J'ai le plus profond respect pour les gens qui m'ont donné à manger pendant presque cinquante ans. Sans eux j'aurais fini dans un asile pour handicapés ou dans une troupe de freaks. Vous savez, les baraques à monstres...

— Ça n'existe plus !

— Ouais, croyez ça ! Il n'y a plus d'aboyeur qui harangue la foule... c'est plus discret, plus sournois. Des maquereaux vous emmènent avec l'homme crocodile, la femme à barbe et fille tatouée chez des bourgeois qui froncent le nez et font semblant d'avoir pitié. Mais c'est quand même une attraction dont ils raffolent. Moi, je vous le dis : Dickens n'est pas mort ! Tant qu'il y aura des gens avec du pognon... Sans vouloir vous vexer. »

Malthus vide son verre. L'homoncule pousse une autre canette vers lui. Celle-ci est fraîche.

« Et Oskar ?

— Ah ! Un vrai gentleman du cirque ! Un dresseur unique ! Celui-là aussi, Éliisa l'a épongé...

— Et Isadora est passée dans le lit de Charley...

— Isadora ? C'est original... j'avais cru que c'était Isabelle... J'aime bien ! D'ailleurs, je l'aimais bien, cette fille... simple, sans chichis... toujours prête à rendre service. »

Malthus sourit.

« Décidément, vous avez raison ! Le cirque change les gens !

— Je vous l'ai dit ! Les péquins n'imaginent pas ce que nous sommes ou ce que nous pouvons être. »

Ils trinquent.

« Alors... vous disiez... un vrai gentleman...

— Absolument ! Et un dresseur... Vous avez déjà vu une capoeira ?

— La danse brésilienne !

— Oui ! En fait, ce n'est pas une danse. Dans le temps, les esclaves n'avaient pas le droit de se battre... pour des raisons économiques, sûrement... »

Il s'esclaffe à nouveau et évite une quinte de toux.

« Mais les hommes sont des hommes... même les esclaves. Et il y a tant de raison de se battre. Alors, ils ont inventé le combat où l'on peut triompher sans jamais toucher l'adversaire. De nos jours, c'est devenu une danse, mais au Brésil dans certaines favelas, ce sont de vrais combats où le perdant risque son honneur... »

Il s'arrête un instant comme s'il avait perdu le fil.

« Bref, si je vous parle de capoeira, c'est à cause d'un numéro unique, jamais revu depuis... Oskar avait un chat et un chien. Le chat, c'était un vulgaire gouttière



gris rayé de fauve, mais le chien, c'était un Jack Russel pur race. Et, c'est bien connu, ces bêtes-là haïssent les chats.

— C'est ce qui rendait le numéro d'autant plus attrayant !

— Exactement ! Il fallait les voir se foncer dessus, s'éviter, s'enrouler, se frôler. Le chef d'orchestre avait composé une musique spéciale avec une basse et des percussions. Un truc entre Afrique et Brésil, tout en rythme et en douceurs. On avait installé un ring au milieu de la piste et des micros tout autour. Le souffle des bêtes et le choc des pattes sur le tapis s'ajoutaient à la musique pour l'amplifier, la magnifier... le public se taisait, comme lorsque le voltigeur va tenter un quadruple saut périlleux arrière sans filet. À la fin, les gens étaient debout. Je crois bien que les applaudissements duraient plus longtemps que le numéro.

— Comment est-il passé aux fauves ? »

Le nain écarte les bras, hausse les épaules en un geste d'impuissance.

« Le matou est passé sous un camion pendant une manœuvre. Oskar voulait tuer le chauffeur ! Le chien ne s'en est jamais remis. Il errait partout à la recherche de son compagnon de jeu. Dans le même temps, le dompteur en titre commençait à vieillir... Oskar a repris le numéro... ça lui faisait huit gros chats au lieu d'un petit. Il a même essayé d'introduire le Jack Russell dans la cage... mais les tigres en avaient peur... »

La nostalgie le contraint un instant au silence. Malthus en profite pour reprendre son interrogatoire.

« Et les deux filles ?

— Elles sont arrivées à quelques semaines d'intervalle... Élixa en premier et Isa un peu plus tard. Au départ, c'était juste des hôtessees qui plaçaient les gens dans les gradins et puis, elles se sont mises aux arts : jonglage, équilibre... Isa était plutôt douée... Elle a même voltigé... mais elle n'était pas des nôtres, ça se sentait.

— Et Élixa..?

— Elle, c'était différent... un peu trop... charpentée... et un peu trop gourmande... mais, bizarrement, elle était mieux acceptée. Quand elle a jeté son dévolu sur Charley, il l'a entraînée. En quelques jours, elle tenait debout sur la selle au petit trot. Le directeur a dit banco. Il lui a trouvé un costume de scène et elle vogue la galère...

— Et Isadora s'est mise au dressage...

— C'est un bien grand mot... disons qu'elle faisait la poupée dans la cage : gracieuse, souriante... elle caressait les tigres, elle tirait la crinière des lions et elle jouait un peu du fouet, histoire d'amuser la galerie. Ça n'a jamais été plus loin. Mais Oskar semblait heureux de cette collaboration. »

Une nouvelle fois, tous ces souvenirs l'interrompent.

« Et puis, il y a eu cette histoire...

— Quelle histoire ?

— Oskar a reçu une lettre qui l'a anéanti...

— C'était quoi, cette lettre ?

— On n'a pas su vraiment, mais ça a chamboulé toute la vie de ce cirque. Du jour au lendemain, Oskar s'est mis à parler de fin du monde, de cataclysmes...

Une vraie obsession... Tout le monde était nerveux... Un des lions est mort, un dromadaire aussi... la funambule est tombée et ne s'est pas relevée. Alors, Oskar, Charley et quelques autres ont crié à la malédiction, à l'Apocalypse. Chaque incident, même minime, donnait lieu à des interprétations outrancières.

— Et ça a duré longtemps ?

— Quelques mois... Tout le monde était nerveux, je vous dis. Un certain nombre d'artistes ont quitté la troupe. Le directeur a demandé à Oskar et Charley de débarrasser le plancher avec leurs pouffes... C'est le mot qu'il a employé. »

Une nouvelle fois, il s'arrête. Malthus est suspendu à ses lèvres.

« Avec la fameuse lettre, il y avait un bouquin qu'Oskar lisait sans arrêt. C'est tout juste s'il ne le consultait pas dans la cage, pendant le numéro. En tout cas, le livre n'était jamais loin de lui. Il lui arrivait d'en citer des passages à haute voix, comme ça, au milieu des conversations... comme s'il lisait la Bible et les Évangiles...

— Et il est parti ?

— Ouais ! Ils sont partis tous les quatre... Ils ont même donné une fête : champagne, petits fours, musique...

— C'était en octobre 2008 ?

— En effet ! C'était juste avant que je m'en aille, moi aussi... avant l'hivernage. D'un côté, tout le monde était content de les voir disparaître, mais d'un autre côté, le Grand Cirque Zavato se résumait à sept numéros seulement... C'est peu pour tenir une heure trente de

spectacle. Alors, on improvisait des sketches avec les clowns, on ramenait les éléphants avec les chevaux, on montrait même l'un des lions traîné en laisse par la trapéziste... On bricolait, quoi...

« Et vous savez ce que sont devenus les quatre ?

— Il paraît qu'ils sont installés dans le coin. Oskar est retourné chez lui, quelque temps...

— Chez lui ?

— En Croatie, en Bosnie ou en Albanie, je ne sais plus... dans ce coin-là, c'est sûr... Et puis, il est revenu, regonflé à bloc. Avec ses amis, ils se sont même payé le culot de rappliquer l'année suivante, histoire de voir s'il n'y avait pas une place pour eux. Le directeur les a virés... Alors, ils ont acheté des billets et ils ont assisté au spectacle, dans une loge d'avant-scène, au ras de la piste...

— Et ça a dégénéré...

— Même pas ! Ils ont copieusement applaudi chaque numéro... et puis, ils ont disparu juste avant la parade...

— Plus de nouvelles ?

— De temps en temps, ils font, paraît-il, les saltimbanques dans la rue, pour les festivals off. Je les ai croisés une fois quand je faisais le compère pour un géant.

— Vous dites qu'ils sont installés dans le coin ?

— C'est un bruit qui court... Ils vivraient dans une communauté, genre hippies... Mais ce sont juste des rumeurs. »

Malthus Crombert termine sa canette, s'extrait de son fauteuil et ramasse ses photos. Le nain harmonieux

saute de sa chaise et tend sa main minuscule.

« Je vous remercie, Monsieur Gerder, pour tous ces renseignements. Ils me seront fort utiles.

— Mais de rien ! Ce fut un plaisir ! J'adore raconter mes souvenirs... Il faudra revenir... je vous montrerai des photos de mon numéro avec Mademoiselle Mimi... un petit canon de 105... centimètres... avec tout ce qu'il faut, là où il faut... C'est la seule fois que j'ai failli porter des talonnettes... »

Il rit en raccompagnant le détective et rit encore en refermant la porte...



— 23 —

La belle voix de baryton basse de Marjorie répond à une petite voix flûtée. L'échange enfle, se propage dans les couloirs, résonne à l'étage.

Le major Martinot lève un œil, tend l'oreille, essaye de comprendre l'origine du tumulte. Habituellement, un conflit avec la géante de l'accueil ne dure pas assez longtemps pour dégénérer. Il lui suffit de hausser le ton pour ramener le calme. Mais, pour une fois, son adversaire verbal semble posséder des arguments. Denis Maurois s'est approché du palier pour mieux entendre.

« Va se faire jeter, l'avorton ! »

Mais non ! Le téléphone résonne. Martinot décroche.

« Oui, Marjorie !

— ...

— Un professeur qui a des révélations à faire ?  
Diable ! Faites-le monter. »

Un pas léger fait résonner les marches de fer. Le gendarme Maurois réceptionne le perturbateur et l'escorte jusqu'au bureau de l'officier.

C'est une sorte de compromis entre un Tournesol adolescent sans redingote et un Indiana Jones sans chapeau ni fouet qui franchit le seuil. Jeans usés aux genoux, sweat-shirt aux armes de l'UCLA, blouson d'explorateur bardé de poches toutes trop pleines, grosses

lunettes, début de calvitie, visage tanné par le grand air et mains en perpétuelle agitation.

« Charles Darrouin, Professeur agrégé au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, détaché auprès du CNRS pour l'étude des grands fauves, auteur de plusieurs monographies sur l'évolution des félidés depuis leur origine jusqu'à nos jours et notamment sur leur capacité d'adaptation en milieu hostile... »

Il reprend haleine avant de poursuivre :

« C'est ce que j'expliquais à la réceptionniste, vous comprenez mon émoi et ma précipitation. Nous sommes sur le point de faire un bond énorme... bien plus qu'un bond... ce sera, j'en suis sûr, la plus grande avancée depuis les travaux de mon illustre devancier Georges Cuvier... Nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère... »

Maurois pousse le savant vers une chaise et pèse sur son épaule pour le contraindre à s'asseoir. Martinot profite de cette brève accalmie pour tenter d'éclaircir ce flot de données embrouillées.

« Major Pascal Martinot ! Si vous repreniez calmement votre explication... en commençant par le début. Qu'est-ce qui vous amène si loin de votre base ?

— Vous, bien sûr ! Vous !

— J'avoue ne pas...

— Vous avez envoyé des poils...

— Effectivement ! Je comprends ! Vous êtes le chercheur auquel... »

L'homme lève les bras au ciel, puis fouille dans ses nombreuses poches.

« Pas du tout ! Vous avez envoyé ces précieux échantillons à un imbécile qui... »



Il semble avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait frénétiquement et brandit comme talisman une liasse de papier à l'en-tête de l'Université Paris VI.

« Rendez-vous compte ! Cet ignare prétentieux avait conclu *Neofelis nebulosa*, une panthère asiatique... pourquoi pas *Panthera leo*, tant qu'il y était... L'imbécile... Les chercheurs sont parfois décevants... »

Il semble soudain abattu, vieilli.

« Heureusement ! Le hasard, qui est toujours l'allié du vrai scientifique, m'a mis en présence de ces, ô combien, précieux indices. Vous comprenez, Messieurs... Vous comprenez, à présent, mon emportement avec cette pauvre jeune femme, tout à l'heure... »

Martinot pense surtout à ce que ce pauvre garçon a risqué tout à l'heure en s'emportant contre cette *pauvre jeune femme*.

« Un peu mieux, mais, ce n'est pas encore totalement clair.

— Oui, je sais ! On me reproche parfois de sauter trop vite aux conclusions sans expliciter mes hypothèses. »

Il sort une nouvelle liasse de papiers également estampillés Paris VI d'une autre poche et la pose à côté de la première.

« Il y a des mois que je soupçonne cet incapable de truquer ses résultats pour obtenir des nouveaux crédits pour son labo. C'est pour cela que j'ai recommencé le séquençage. Et j'ai eu raison ! »

Il tapote les deux liasses.

« Voyez vous-même, c'est évident ! Ce ne sont pas des poils de *Neofelis nebulosa*, ni de *Panthera uncia*,

comme il l'a également prétendu. Il faut absolument que je voie ces bêtes. Vous devez me conduire immédiatement sur les lieux. Cette découverte va bouleverser toute l'écologie mondiale ! »

Maurois se penche et feint de s'intéresser aux documents.

« Tout ça pour quatre poils ?

— Mais c'est beaucoup plus que ça ! Vous avez découvert une nouvelle race de félins. Rendez-vous compte ! Il ne s'agit pas d'un vulgaire croisement ou d'une mutation génétique accidentelle. Non ! Il s'agit d'une toute nouvelle race... et ils sont deux ! »

Martinot croit plaisanter.

« Les Adam et Ève vosgiens...

— Vous avez raison ! *Neofelis vogica...* ou peut-être... *Neofelis darrouina...* »

Il lève les bras et les yeux vers le ciel, pourtant gris, avec un sourire extatique :

« *Neofelis darrouina...* La consécration ! Messieurs, allons-y ! La science n'attend pas. »

Il est déjà debout dans le couloir.

« Allons, Messieurs, en route !

— Rasseyez-vous et parlons calmement, s'il vous plaît ! »

Martinot désigne la chaise. Le savant semble dépité. Il s'approche néanmoins et se laisse tomber sur le siège.

« Je ne comprends pas ! Pourquoi ne voulez-vous pas..? »

— Parce que la Gendarmerie nationale n'est pas une officine au service des lubies de chacun. Notre mission est de protéger la population et faire respecter le droit,

pas de nous lancer à la poursuite des chimères. »

Il fait une pause pour bien capter l'attention du savant.

« Si vous avez raison... j'ai bien dit : si vous avez raison...

— Vous pouvez me croire, je...

— Je suis tenté de vous croire, mais cela ne m'autorise pas à enfilez ma tenue de combat et lancer mes troupes à la recherche d'un hypothétique chat sauvage, inconnu de la science.

— Un gros chat, quand même !

— Je n'en doute pas ! J'ai vu les dégâts sur une promeneuse et sur une vache... »

Le professeur se frappe violemment le front.

« Bon sang ! J'aurais dû m'en douter ! Les monstres dont parlent les journaux... la soi-disant meute de loups ! Les ânes ! Confondre des canidés et des félidés... Ah ! Ces journalistes ! »

Il semble soudain plus calme et presque attentif.

« Qu'allons nous faire ? Excusez-moi... En quoi mes compétences peuvent-elles vous être utiles ?

— Professeur Darrouin, expliquez-moi en détail les us et coutumes des panthères, léopards et autres gros chats sauvages.

— Il me faudrait un tableau pour vous tracer les grandes lignes du sous-ordre des *feliformia* et l'influence des époques et des territoires sur...

— Stop ! Faites-nous la version courte. On n'a pas le temps de réviser nos cours de sciences-nat... Et puis, leurs histoires de familles... Ce qui m'intéresse, ce sont leurs comportements. »

Le savant lève ses paumes, doigts en éventail, en  
signe d'apaisement.

« OK ! Je vais essayer... »

L'été tarde à mourir et déborde sur l'automne. Malgré des nuits froides, on peine à croire que dans quelques semaines, la neige gommara ce paysage et que les skis remplaceront les petites chaussures colorées aux pieds des randonneurs qui dégustent leur bière à la terrasse du restaurant d'altitude du Hohneck.

Sur l'épaule, un peu plus bas, les tables et les chaises sont de sortie pour la fête. Les *Justes du Nouvel Éden* ont revêtu leur tenue de cérémonie, aube blanche pour les femmes, pantalon de coutil grège et veste assortie pour les hommes. Tous portent le tablier de cuir des *Ouvriers du Seigneur* et leurs pieds sont nus en signe d'humilité.

Seules les épouses de Constantin d'Armélys sont habillées de vives couleurs : mauve pour Audevère, jaune pour Chlothilde, vert pour Brunehaut, orange pour Morgiane. La nouvelle Bertila arbore une magnifique robe d'azur qui souligne sa belle silhouette longiligne aux courbes juvéniles, sa chevelure d'or pâle et sa peau laiteuse rehaussée de quelques touches d'incarnat.

Jusqu'à cet instant, elle s'appelait Ingrid. Il est possible que quelques gouttes de sang viking coulent dans ses délicates veines bleues, mais elle est alsacienne, native

de Colmar, tout comme son père, sa mère et ses grands-parents. C'est dans la capitale du Haut-Rhin qu'Audevère l'a rencontrée, sur les bords du canal, dans un bistrot de la Petite Venise. Elle semblait égarée, son visage triangulaire barbouillé de rimmel, les doigts serrés sur son verre de vin blanc, des miettes de bretzel accrochées à son pull. Il faut dire qu'elle avait bien du chagrin : ses parents disparus dans un accident de voiture l'été dernier, et son petit ami enfui avec sa meilleure copine. La brune Audevère avait recueilli les peines de la blonde Ingrid, l'avait consolée en la pressant contre sa généreuse poitrine, puis lui avait parlé de la Quête, de la Mission, de la Révélation. Ingrid n'avait pas vraiment compris l'histoire de Florine Meurgotte, de son châtiment, de sa résurrection, de sa soif de vengeance. Elle n'avait pas saisi, non plus, l'obligation de cinq épouses pour Constantin. Mais elle avait bu, avec avidité et délice, le gewurztraminer que lui offrait sa nouvelle amie au nom si curieux.

Les deux jeunes femmes avaient bu toute la nuit dans d'autres établissements. Elles avaient également usé et abusé de cigarettes au goût étrange et envoûtant. Et puis, vers six heures, la blonde avait accepté de monter dans un gigantesque 4x4 aux côtés d'autres jeunes femmes dans un joyeux charivari de parfums et de couleurs.

Debout au milieu de la prairie, enivrée par l'air pur et bercée par les cloches qui tintinnabulent au cou de vaches blanches éclaboussées de noir, elle tente de chasser les miasmes qui encombrant son esprit. Mais c'est peine perdue. La dernière cigarette qu'elle a fumée et le dernier verre qu'elle a bu ont eu raison de

sa volonté. Sa nouvelle amie lui a confectionné une magnifique robe bleue. Elle se sent gênée parce qu'elle est nue dessous, mais elle ne sait plus vraiment si c'est par pudeur ou par crainte du vent frais qui remonte le long de ses jambes. Les filles en mauve, jaune, vert ou orange l'entourent, la cajolent, lui offrent du vin, des gâteaux au miel et d'autres douceurs encore. Devant une table richement décorée, un homme en tunique rouge la fascine. Il est beau, musclé, racé, altier avec ses cheveux noirs et bouclés retenus par un ruban sang et or. Il lui semble comme un de ces princes des mille et une nuits dont parlent les contes. Elle voudrait le rencontrer, s'exprimer, lui confier sa peine. Mais elle n'ose pas. Elle n'ose pas quitter ses toutes nouvelles amies qui lui sourient, qui la soutiennent, qui l'ont si joliment coiffée, si joliment habillée et qui l'ont si gentiment invitée à cette fête. Et puis, il y a cette nudité qui la gêne. Il ne faudrait pas que cet homme si raffiné s' imagine qu'elle est une catin. À cet instant, elle tuerait père et mère pour une culotte, des collants et un soutien-gorge et des chaussures, car ses pieds, aussi, sont nus, couverts de poussière et d'autres choses dont elle ne veut pas s'inquiéter. D'ailleurs, ses amies également ont les pieds nus. Serait-ce une coutume locale ?

Les autres assistants sont encore plus angoissants : solennels, guindés, empreints d'une dignité qui l'effraye un peu. Elle a l'impression de se trouver dans une église, une église sans murs, ni voûte, ni vitraux, mais néanmoins emplie de ferveur. Elle attend avec anxiété le moment où tous vont se mettre à chanter et où elle

passera pour une idiote, parce qu'elle ne connaît pas les paroles.

Elle boit encore un verre et sa tête commence à tourner. Elle a soudain une envie irréprouvable de rire ou de pleurer, ou de s'enfuir, ou de réclamer un autre verre, une autre cigarette, un autre gâteau au goût étrange et sirupeux. Mais le visage grave de l'homme en rouge la dissuade de tout cela. Ses nouvelles amies l'entraînent jusqu'à lui. Elle est toute proche. En avançant la main, elle pourrait le toucher. Elle se demande s'il a deviné sa nudité. Elle a la sensation pénible de ses mamelons qui se dressent et percent le fragile tissu. La honte monte à ses joues. Elle a envie de faire pipi, mais elle ne sait pas où sont les toilettes. Sans doute quelque part dans les bâtiments derrière elle. Elle voudrait se retourner, demander à Audevère de la guider, de lui indiquer l'endroit, mais il est trop tard, l'homme en rouge lève ses bras :

« Vous les *Justes du Nouvel Éden* ! Mes frères et mes sœurs, vous les *Ouvriers de Dieu*, vous mes disciples aimés, vous les âmes immortelles ! Nous sommes réunis ce jour parce que Mère Audevère a trouvé une nouvelle Bertila...

— Gloire à Mère Audevère !

— C'est une grande chance pour notre communauté, une grande chance pour nous tous et pour nos descendants et tous nos successeurs dans le Paradis Retrouvé.

— Gloire à notre Père Constantin !

— Que cette nouvelle Mère soit pour vous l'Unique et la Multiple, la Source parmi les Sources et qu'elle



vous donne autant de descendants que le Seigneur lui accordera la grâce d'enfanter. À genoux, Fille des hommes ! »

Ingrid n'a rien entendu de ce discours, elle a trop envie de faire pipi et puis elle a trop mal à la tête et puis son estomac rumine de mauvais présages.

Ses compagnes appuient sur ses épaules pour l'agenouiller devant le bel homme rouge. Elle n'avait nul besoin d'être contrainte, elle l'aurait fait de bonnes grâces, s'il le lui avait demandé. Cet homme à la fois fascinant et inquiétant lui plaît. Si seulement il lui laissait le temps de soulager sa vessie douloureuse.

« Mère Bertila, Nous t'offrons le paradis, l'Éden des écritures. Tu es maintenant l'une des nôtres. Tu es l'une des *Justes du Nouvel Éden*. Tu es femme parmi les femmes, épouse parmi les épouses, mère parmi les mères. Tu enfanteras la seconde lignée de Justes et tu nous aideras à peupler le Nouvel Éden dédié tout entier à la gloire de Dieu, pour les siècles et les siècles.

— Amen !

— Debout Mère des Justes ! Lève-toi, à présent pour recevoir le baiser d'alliance. »

Elle pose ses mains sur le sol et pousse sur les cuisses. Le mouvement, trop brutal, est néfaste pour sa dignité : elle sent un liquide chaud couler contre ses jambes, inonder sa jolie robe bleue et mouiller ses pieds déjà sales. Elle ne sait plus que faire, c'est tellement humiliant. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, son estomac se rebelle.

La belle tunique rouge de Constantin fait les frais de cet écart de la nature. Il veut reculer, bouscule la table et tous les mets succulents qu'elle recèle, puis tombe au milieu des pâtés, jambons, fromages, crèmes, gâteaux et sucreries.

« Bénie soit Mère Bertila ! Béni soit son époux ! »

Constantin reprend, tant bien que mal, une position à peu près verticale.

Ingrid-Bertila, vaincue par l'alcool, la fumée et l'émotion, ronfle, étendue de tout son long sur l'herbe souillée de la prairie aux pieds de son nouvel époux.

— 25 —

L'antre du Professeur Valdenaire est conforme à ce que l'on pense d'habitude du bureau d'un historien. Ça sent le vieux papier et le tabac froid. De vénérables bouquins envahissent les étagères, les meubles et même le parquet. Une antique lampe de cuivre à abat-jour en pâte de verre éclaire un coin de table où s'empilent courriers et manuscrits.

L'érudit examine le médaillon doré à l'aide d'une loupe sur pied. Le major Martinot retient son souffle, sûr que le savant a percé la vérité.

« *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera...* C'est du latin de cuisine... Enfin du latin abâtardi...

— Et ça signifie..?

— On pourrait le traduire par : *la fleur martyre au jour du jugement sera aux côtés des juges.*

— Eh bien, nous voilà bien avancés ! »

Le savant se gratte la barbe et bourre sa pipe d'écume d'un mélange odorant.

« C'est du tabac turc. Vous me pardonnerez s'il contient quelques substances...

— Allons, Professeur ! Ne me faites pas croire que...

— Rien de bien méchant, je pense, mais sait-on

jamais ! Que peut-on espérer d'autre des descendants des *Hashishins* ? »

Martinot savoure une gorgée de son armagnac hors d'âge à la robe mordorée.

« L'alcool tue ! Le tabac tue ! Je vous accorde l'absolution. L'homme qui offre un tel armagnac ne peut pas être un grand délinquant. »

Valdenaire utilise une longue allumette pour incendier son brasero. L'officier reconnaît effectivement un parfum suspect que l'on respire d'habitude dans les caves d'immeubles.

« Vous êtes un vieux hippie, finalement !

— Ah ! Vous m'auriez connu... dans les années soixante... Autres temps, autres mœurs ! L'Odéon, la Sorbonne... le Larzac... Oh oui ! Le Larzac... on ne plantait pas que du maïs...

— Et mon médaillon ! »

L'historien rassemble ses doigts devant sa bouche. La pipe émet des volutes bleues qui s'effilochent en touchant le plafond jauni.

« J'ai fait quelques recherches cet après-midi... Il y a une légende locale qui parle d'une Fleur ou Fleurette ou Florine, injustement condamnée, mal brûlée et qui aurait promis vengeance... »

Il fouille dans le magma de feuilles un long moment en bougonnant.

« Il faudra bien qu'un jour, je range ces maudits papiers... Ah ! Te voilà, toi ! »

Il tire un volume respectable relié de cuir craquelé. Les pages sont cornées, la toile effilochée. Il tourne les feuillets en humectant son doigt, lit rapidement en

remuant les lèvres. La pipe danse au coin de sa bouche sans cesser d'émettre de petits nuages ténus.

« Nous y voilà ! »

Il tourne la jaquette vers le gendarme.

« C'est la chronique des Vosges de 1340 à 1399. Ce n'est pas l'original, bien sûr, mais une excellente compilation réalisée par Auguste de Balveurche en 1872, l'un des plus grands spécialistes du XIVe siècle en Lorraine. C'est plein de racontars, évidemment, mais c'est aussi une mine d'or pour ceux qui, comme moi, traquent les petits incidents et les grandes évolutions de notre société. »

Il lisse la page et l'approche de la loupe.

« *La fille Meurgotte Florine fut condamnée à être brûlée en place publique pour avoir eu commerce avec Satan...* »

Il lève les yeux et risque un clin d'œil malicieux au major.

« Ce qui signifie qu'elle avait fâché quelqu'un de puissant, sans doute... »

Il se replonge dans sa lecture.

« *Or, un violent orage vint interrompre la cérémonie. Le phénomène fit nombreuses victimes et servit à la fille Meurgotte pour s'échapper. Elle s'enfuit en Germanie où elle avait des complices et, quelques mois plus tard, promit de se venger sur ceux qui l'avaient injustement condamnée. On raconte qu'elle jura être aux côtés des juges au jour du dernier jugement pour y confondre ses assassins.* »

Le professeur rallume sa pipe et en tire un nuage intense qui masque un instant son visage.

« J'ai traité cette anecdote, il n'y a pas longtemps, dans *Les Cahiers Vosgiens*. Et j'ai reçu une lettre d'un illuminé qui se prétendait descendant de la fille Meurgotte. Et quand je dis illuminé...

— Vous avez cette lettre ?

— Oui... je l'ai sûrement gardée... Je garde tout... c'est une manie liée à mon métier, je crois... Elle doit être quelque part dans ce fatras. J'essaierai de la retrouver.

— Ce serait bien.

— Vous pensez que ça pourrait avoir un rapport avec votre affaire ?

— C'est possible... sans plus... Je fais un peu le même métier que vous, finalement : je collecte des éléments, je les trie et j'en tire une histoire qui est peut-être une partie de la vérité... »

Le vieux savant claque son livre et le pose en déséquilibre au sommet de la pile.

« Ah, la vérité ! Qu'est que la vérité ? Elle varie d'un instant à l'autre, d'un individu à l'autre... En matière d'histoire, la vérité n'existe pas !

— Je crains bien qu'en matière de police, non plus !

— Encore une larme d'armagnac, Major ?

— Ce ne serait pas raisonnable !

— Pourquoi seriez-vous raisonnable ? Parce que vous représentez la loi ? Sachez qu'au travers des siècles, ce sont justement ceux qui défendaient la loi qui l'ont le plus violée.

— Je ne tiens pas forcément à perpétuer cette vilaine habitude ! Après tout, je suis venu à pied et je

suis l'hôte d'un consommateur de cannabis... »

Le professeur saisit la vénérable bouteille, sert une généreuse rasade à l'officier, puis bourre sa pipe.

« Au diable les conventions et vive la Révolution ! »

Martinot lève son verre :

« À la mort de Javert et à la gloire de Valjean !

— Valjean ! Quelle horreur ! Un gueux qui s'était voulu bourgeois ! À Ravachol, nom de Dieu !

— C'était un indicateur de police, votre anarchiste, Professeur...

— C'est possible... Mais il a été courageux devant l'échafaud... Et ça... Ça a quand même plus de gueule que finir jardinier dans un couvent. »

Il lève son verre bien haut :

« Si tu veux être heureux, nom de Dieu ! Pends ton propriétaire, coupe les curés en deux, nom de Dieu et fous les églises par terre ! Vive l'anarchie ! »

Tous deux vident leur verre dans l'odeur envoûtante de l'herbe folle.





## — 26 —

La limousine noire cahote sur l'étroite route de l'Ancienne-fabrique, chaque ornière tirant une plainte du châssis et du chauffeur. Une averse a détremé la voie et des gerbes d'eau montent à l'assaut des portières.

Un petit autocar stationne aux côtés de la Jaguar, mais Malthus Crombert trouve néanmoins assez de place pour garer sa Chrysler. En entrant dans la pièce aux plaques émaillées, il entend le maître de maison pérorer au loin. Il pousse la porte et pénètre dans le vaste hall. Une vingtaine de personnes sont massées au milieu des rochers rouges du Colorado en admiration devant la caravane d'aluminium qui miroite dans son décor sauvage.

Malthus ne distingue pas les paroles, mais imagine son ami qui raconte aux visiteurs ébahis que ce modèle est le même qui accueillit, naguère, les premiers hommes à avoir foulé le sol lunaire, sans leur préciser qu'il règne un froid tout aussi lunaire à l'intérieur.

La cohorte se dirige, à présent, vers le camion de cirque. Lourd présage !

Le détective s'assied dans un fauteuil d'osier au milieu d'une plage de carte postale devant une antique roulotte gitane dont les rideaux de dentelle brune dissimulent sans doute quelque diseuse de bonne aventure

ou quelque lanceur de couteau, à moins que ce ne soit un violoniste mélancolique.

La visite dure encore une grosse demi-heure. Les touristes s'extasient devant chaque pièce, les flashes éclatent, la voix de Roger Drabedian domine toutes les autres. On y sent la fougue et la passion. Enfin, la cohorte revient vers l'entrée, remonte le temps jusqu'aux prémisses du caravaning, jusqu'à ses balbutiements. Certains saluent, d'un signe de tête ou de la main, le détective engoncé dans son manteau fourré. Leur hôte ferme la marche. Son sourire disparaît instantanément en arrivant à la roulotte. Il expédie rapidement les traî-nards qui espéraient peut-être admirer une dernière fois les plaques d'émail, mais la visite est terminée.

Il verrouille la porte d'entrée et revient au pas de charge. Malthus Crombert est debout, face à lui, visage impénétrable.

« Tu l'as retrouvée ? Elle est vivante ? Elle arrive ? Elle est... ?

— Chaque chose en son temps ! Une question après l'autre...

— Tu as raison, je manque à toutes mes obligations... Je t'offre à boire ? »

Il se met en marche d'un pas alerte vers une remorque Hénon, à deux essieux, stationnée au milieu d'un jardin miniature avec balancelle, transat, barbecue à gaz et herbe trop verte. Il ouvre une glacière et en tire deux canettes.

« Ton poison habituel ! »

Le détective s'assied avec précaution sur la balancelle en veillant à ce qu'elle reste immobile. Il saisit la

---

bouteille et le verre ballon.

« Je te remercie. »

L'industriel tombe dans le transat qui gémit et verse la bière lentement sans quitter son interlocuteur des yeux.

« Alors ! »

Malthus savoure la première gorgée, les fines bulles, l'arrière-goût de biscottes et de pain d'épices.

« Alors... elle est vivante... »

— Dieu merci ! »

Le détective tire deux photos de sa poche. Ce sont des copies des clichés dérobés à Narcy.

« C'est bien elle ? »

— Oui ! Elle est plus grande que dans ma mémoire. Plus musclée, plus carrée, aussi. Et elle a changé de coiffure, mais c'est bien elle... »

— Tu peux garder les photos. »

Roger regarde la vue de groupe avec attention.

« Qui est l'autre fille ? »

— Je l'ignore. »

Il n'est pas encore l'heure de lui avouer que Mademoiselle Bertille a servi de dîner à des animaux sauvages.

« Et les hommes ? »

— Des artistes de cirque ! C'était en octobre 2008... Depuis... Aux dernières nouvelles... Elle vit dans une communauté, sans doute avec ces mêmes gens... »

— Une secte ? »

— Pas forcément ! Ce sont peut-être seulement des marginaux... »

Drabedian pose son verre au sol et caresse les photos

du bout des doigts, comme si ce geste le rapprochait de sa fille. Il se redresse.

« Où sont-ils ?

— Je ne le sais pas encore. Pas très loin d'ici, si j'en crois mes sources... Mais je ne les ai pas encore logés avec précision. Je ne te cache pas que ça risque d'être long et difficile.

— Pourquoi ? »

Crombert avale une gorgée et rassemble ses idées.

« Les rares fois où on les a vus, c'était pour des festivals de rue ou des manifestations de ce genre.

— Et alors ?

— Ben ! Les festivals de rue, c'est surtout l'été... On n'est pas dans la bonne saison. On peut espérer les voir se produire à l'occasion de Saint-Nicolas ou pour un marché de Noël. Je vais passer tous mes éléments à un ami gendarme qui peut couvrir un grand espace. Avec le signalement de la communauté, on peut espérer... »

Roger Drabezian se lève et arpente le gazon artificiel à grands pas.

« On a des noms ? Ils doivent bien habiter quelque part, faire leurs courses... Je ne sais pas... ils doivent bien payer des impôts...

— Des impôts...

— Ouais, tu as raison... ces gens-là ne payent pas d'impôts... Mais, ils doivent bien profiter du système, eux aussi... un peu de RSA, un peu de chômage...

— Non ! Ta fille n'a aucun dossier d'aucune sorte depuis près de cinq ans... Ni sécu, ni chômage... rien de ce côté-là... Pas plus que ses présumés amis... »

Drabezian se fige et se retourne d'un bloc.

« Tu as des noms ?

— Absolument !

— Alors, on peut les retrouver, il suffit de lancer un avis de recherche...

— Ce sera fait dès demain, mais n'espère pas des résultats immédiats. Pas de compte bancaire, pas d'adresse connue, pas de prestations sociales, pas d'employeur...

— Des courants d'air... des fantômes...

— Des marginaux discrets... »

Malthus vide son verre et le repose en équilibre sur le bord de la balancelle. Drabezian se rassied, la tête entre ses mains, image du désespoir.

« Toi, le Grand Détective ! Tu n'as pas un truc dans ta manche... Un coup de théâtre prêt à l'emploi ?

— Hélas rien ! Si ce n'est l'habituel travail de fourmi : trouver des témoins, des gens qui connaissent des gens qui connaissent des gens... des gens qui ont entendu des bruits, qui ont vu des silhouettes...

— Ou qui ont cru les voir...

— Oui, tu as raison ! Très souvent... trop souvent...

— Et ton ami flic ?

— Pas flic... gendarme... beaucoup plus efficace au milieu de nulle part... Les gens détestent les flics, mais ils aiment bien les gendarmes... C'est la seule vraie police de proximité... »

Drabezian tire une nouvelle canette de sa glacière magique.

« Bon, on le voit quand ton gendarme ?

— Je m'en occupe seul... Le père inquiet est sûrement la dernière personne qu'il souhaite rencontrer...

— Tu ne comptes quand même pas m'écarter de l'enquête...

— Bien sûr que si ! Tu vas rester bien sagement au milieu de tes gros jouets et laisser faire les pros... »

L'industriel se lève d'un bond, poings serrés, babines retroussées.

« J'ai parfaitement le droit...

— ... de me laisser travailler !

— Mais enfin...

— Roger ! Tu es venu me chercher pour que je retrouve ta fille... Alors, laisse-moi faire mon boulot.

— Mais je peux...

— À part compliquer la situation, tu ne peux rien du tout. »

Drabezian se rassied, vaincu.

« OK ! Fais ton boulot ! Mais je te préviens... »

Malthus Crombert quitte la fragile balancelle en douceur, sans faire vaciller son verre.

« Promis ! Je te tiendrai au courant de chaque étape de l'enquête.

— Je te revois quand ?

— Quand j'aurais retrouvé Isadora.

— Que Dieu t'entende !

— Te voilà devenu croyant ?

— Pas plus qu'avant ! Mais je veux mettre tous les atouts de mon côté. »

Malthus Crombert s'est déjà tourné vers la porte, et s'éloigne.

« Je ne crois pas en Dieu, ni au Diable, ni au hasard... et c'est pour ça que je réussis... Je ne crois qu'en moi. »

Roger Drabezian s'abîme dans les photos sans ajouter un mot. Le détective franchit la porte qui se referme dans un bruit d'entrechoquement métallique.

Dehors, le gros V8 ronfle et les graviers crissent. L'industriel n'a pas bougé. Le père inquiet serre les clichés contre sa poitrine. Il hésite entre frustration, confiance, dépit et espoir. Une larme coule sur sa joue et se perd dans sa barbe de deux jours.





## — 27 —

Bertila-Ingrid s'est éveillée dans le plus vaste lit qu'elle n'ait jamais vu. Elle est habillée d'une chaste et large chemise de lin bleue et elle a très mal à la tête.

Le soleil matinal peine à traverser les vitres sales et une odeur de sueur rance imprègne la pièce. Elle cherche en vain d'autres vêtements et se résout à quitter la couche, malgré tout.

Les placards du vestibule regorgent de robes multicolores. Elle en enfle une qui semble à sa taille. Elle fouille désespérément dans les tiroirs, ouvre toutes les portes sans voir un seul sous-vêtement. Pas même les siens.

Sa robe est courte – trop, à son goût –, un peu lâche et d'une horrible couleur vert pomme.

Un bruit de voix lui parvient de quelque part en dessous d'elle, sur sa gauche. Elle quitte le vestibule en regrettant de ne pas avoir trouvé de chaussures. Le parquet brut est rude sous ses pieds et un vent coulis virevolte autour de ses chevilles. Elle enfle un long couloir sur lequel s'ouvrent plusieurs chambres chichement meublées. Au bout, elle découvre une salle de bain. L'équipement est sommaire, mais une bonne douche devrait au moins faire disparaître sa migraine. Elle ôte sa robe et tourne les robinets. Un triste filet

d'eau tiède humecte son corps. Elle offre son visage et utilise un petit morceau de savon pour tenter de se dégraisser. Le pauvre jet fraîchit de plus en plus et elle frissonne. Elle se débarrasse de la mousse et sort rapidement. Ses cheveux sont sales, mais tant pis pour le shampoing.

Il n'y a aucune serviette. En désespoir de cause, elle utilise sa robe pour se sécher et enfle le vêtement humide qui lui colle à la peau et fouette ses jambes. Le sol lui semble encore plus froid.

La voix est proche, à présent. Un escalier raide conduit en bas. Elle l'emprunte avec précaution.

L'étage inférieur ressemble au précédent. Même disposition, mêmes chambres sombres et spartiates, même salle d'eau fruste et mêmes marches pentues. La voix se fait plus claire, plus présente.

Elle descend et se retrouve dans une entrée flanquée de deux portes. Celle de gauche ouvre sur un cellier où règne un fatras de bottes, de cirés, de manteaux et d'outils agraires où dominent les fourches et les haches. Celle de droite, mal fermée, lui laisse deviner une assemblée attentive. Elle avance sur la pointe des pieds et risque un œil.

L'homme rouge est là : longue robe vermillon, étole pourpre. Ses abondantes boucles sombres sont contenues par un large ruban cramoisi brodé d'or et il porte de fines sandales de cuir assorties. Il est debout, face à la foule habillée de blanc. Un épais livre repose, ouvert, sur un lutrin de bois. Il ne le regarde pas, il regarde ses ouailles, l'un après l'autre, tout entier imprégné de son texte.

« En ce temps-là, Florine et ses compagnons s'arrêtèrent pour la nuit dans le village des Granges sur les bords de la Vologne. On l'avait appelé ainsi parce que quatre minotiers spinaliens y avaient fait bâtir de vastes réserves à grain et embauché des ouvriers pour les garder et les entretenir.

Les édiles ayant appris l'arrivée de Florine vinrent lui rendre hommage. Comme chaque fois, elle demanda à visiter l'école et à rencontrer les enfants. Le Maître Ouvrier l'accompagna jusqu'à une mesure basse qui ne comportait qu'une seule pièce et dont le toit de chaume criait misère. On battit le briquet et on alluma deux torches de résine. Une matrone revêche se présenta comme l'institutrice et fit les honneurs de l'endroit. Cinq petits, trois garçons et deux filles, les yeux déjà ensommeillés se pressèrent contre la Mère Ressuscitée et lui récitèrent la Prière à Marie sans omettre ou écorcher un mot. Elle les félicita et leur demanda de lui soumettre un vœu. Tous se concertèrent et lui demandèrent de ramener Mariette parmi eux.

Les édiles se récrièrent et menacèrent les enfants de les battre et de les jeter au cachot noir des garnements avec le Croque-mitaine et les gendarmes. Florine demanda le calme. Après de longues tergiversations, elle obtint enfin les explications qu'elle souhaitait. Mariette, lui dit-on, souffrait d'un mal incurable et réputé fort contagieux. Le curé de Lépage avait même ajouté que seuls le Roi et le Pape avaient le pouvoir de guérir ce mal pernicieux. Florine voulut en savoir plus, mais elle ne tira plus rien de ses hôtes. Alors, elle demanda à être conduite auprès de Mariette. Elle crut un instant qu'on lui refuserait ce souhait, mais le Maître Ouvrier s'inclina et lui demanda

---

de le suivre.

*L'enfant était couchée dans un lit de bois et de paille près de la cheminée. Ses frères et sœurs étaient rassemblés autour d'elle, en un cercle chaleureux. Ils saluèrent très bas la Ressuscitée et s'écartèrent. La gorge de la fillette était dilatée par les scrofules et un cercle d'écrouelles sanguinolentes enserrait son cou maigre. L'odeur était repoussante, mais Florine déclina l'offre d'un mouchoir parfumé. Elle réclama de l'eau tiède, du vin aigre et un tissu n'ayant point connu la teinture. On lui porta ce qu'elle réclamait. Elle déchira la pièce de lin en fines lanières qu'elle trempa dans le mélange d'eau et de piquette surie et les appliqua sur la gorge de l'enfant. Puis elle demanda qu'on lui apportât le plus vieux fromage que l'on pourrait trouver. On lui tendit tout d'abord un morceau faisandé d'une belle teinte brune, puis un autre plus odorant fait de lait de chèvre et enfin un reliquat qui sentait si mauvais que l'odeur de l'enfant sembla, un instant, rosée des prés. Le fromage était vert de moisissures, mais la Sainte Femme sembla le trouver tant à son goût qu'elle en réclama d'autres de même qualité. Le village entier se mit en quête de rogatons et elle en eut bientôt une pleine jatte. Les édiles quittèrent prudemment la maison en prétextant la laisser tranquille pour pratiquer son art. Florine réclama plus d'eau tiède et racla les moisissures en une pâte immonde qu'elle appliqua sur les écrouelles. Elle entoura le cou de la fillette de bandelette et la bénit... »*

Au premier rang, quatre taches de couleur désignent Audevère, Morgiane, Brunehaut et Chlothilde.

La pauvre Ingrid-Bertila prend soudain conscience de son incorrigible légèreté : en enfilant une robe verte, elle a commis un terrible impair, une faute sans doute impardonnable. Elle recule lentement vers la porte en espérant fuir avant que l'on ne découvre sa présence, mais elle heurte une pile de fagots qui s'écroulent. Toute l'assistance se retourne et un grand murmure de réprobation monte de cinquante gorges.

L'homme en rouge frappe son lutrin du plat de la main, foudroyant chacun de son regard sombre. Audevère se lève, se prosterne devant le Maître, puis court vers Ingrid qu'elle entraîne vivement vers les étages.

« En bleu ! Bertila s'habille en bleu ! En bleu ! Pas en vert ! Brunehaut s'habille en vert ! Pas Bertila !

— Mais c'était la seule robe à ma taille ! »

La gifle est sonore. Elle résonne et roule dans le couloir désert. Ingrid a l'impression que le Maître l'a entendue, malgré la distance. Sa joue lui fait mal, les larmes coulent, mais elle ne dit rien.

« En bleu ! Tu dois t'habiller en bleu !

— Je regrette ! Pardonne-moi ! Je m'habillerai en bleu, c'est promis ! »

Elles sont parvenues dans le vestibule. Audevère arrache plus qu'elle n'enlève la robe vert pomme des épaules de sa consœur et choisit une chasuble bleue. Ingrid-Bertila l'enfile. Elle est trop courte et trop large. Audevère complète le costume d'une écharpe qu'elle lui serre autour de la taille.

« En bleu ! On rétrécira les robes plus tard, pour l'instant, il ne faut pas rater la fin de l'office. Dépêche-toi ! »

Ingrid souhaiterait avoir un miroir pour admirer sa dégainé, mais il n'y a pas cet accessoire ici. L'air frais remonte beaucoup plus haut à présent. Ses mollets et ses genoux sont glacés. Elle éternue.

« Dépêche-toi, mollassonne ! J'entends les chœurs ! »

Elles dévalent les escaliers et courent jusqu'à la salle. Les fidèles chantent et s'embrassent tous. Audevère entraîne Ingrid-Bertila à l'avant-scène.

Constantin d'Armélyls embrasse ses épouses à pleine bouche en leur souhaitant longue vie et grande progéniture. Audevère s'efface et pousse Bertila dans les bras de leur mari commun qui l'étreint avec chaleur.

La jeune fille se sent défaillir. Elle ne sait si c'est dû à l'émotion ou à ce flot d'amour qui l'entoure.

— 28 —

L'auto occupe deux places de parking et dépasse largement sur l'allée. La préposée de l'accueil regarde avec sévérité l'homme qui avance vers elle.

Malthus Crombert se réjouit de ne pas tomber sur la géante, mais sur une jolie petite demoiselle comme il les aime : parfum de Méditerranée, teint ocré, yeux noirs surlignés au khôl, bouche carmin, cheveux sombres et bouclés. Il affiche son plus beau sourire et entre.

« Bonsoir, sublime apparition ! »

Les yeux noirs le fustigent, les lèvres carmin se crispent et un souffle glacial emplit soudain le petit local. Un pas lourd résonne dans l'escalier.

« Ne le tuez pas, Jasmine ! Je m'en charge ! »

La jeune femme se détend et sa bouche esquisse un début de sourire qui la rend encore plus ravissante.

« Vous ne pouvez pas savoir les problèmes que l'on a lorsqu'on tire sur un civil, même en état de légitime défense... Faut faire des rapports en huit exemplaires... On est convoqué... On doit tout expliquer en détail... C'est fastidieux... »

Le major se tourne vers sa subordonnée.

« Excusez-le ! C'est un vieux pervers, mais il est parfois bien utile. »

La gendarmette regarde le détective avec un peu de

circonspection, mais sans acrimonie. Malthus contourne le comptoir en soulevant sa casquette.

« Excusez-moi, Mademoiselle, je n'ai pu résister à votre charme, à vos yeux, à vos... »

— Fichez-lui la paix, Crombert, ou je l'autorise à sortir son arme... »

Malthus lève les bras en signe d'apaisement.

« Force reste à la loi ! Mais je le regrette. »

Il suit l'officier jusqu'à son bureau, non sans jeter un dernier coup d'œil en arrière.

« La gendarmerie a beaucoup de chances.

— Vous aussi ! Cet ange de douceur peut être encore plus féroce que Marjorie. Votre maman ne vous a jamais mis en garde contre l'eau qui dort ?

— Si peut-être... mais c'est tellement loin ! »

Le bureau est toujours encombré de dossiers, de notes et d'objets divers.

Martinot désigne une chaise à son hôte et se laisse tomber dans son fauteuil.

« Vous avez du nouveau ?

— Je vous en prie, Major, à vous l'honneur... Vous êtes sur vos terres ! »

Le militaire extrait une mince chemise cartonnée de son fatras et l'ouvre bien à plat sur son sous-main.

« Je n'ai pas grand-chose à vous apprendre. Les fauves ont dévoré deux brebis près de Saint-Amé et un chevreau du côté de Corcieux.

— Ils n'aiment plus la viande rouge ?

— Faut le croire ! Un savant...

— Un savant !

— Ouais ! Un professeur, bardé de diplômes, qui



travaille au CNRS... Il pense que nous sommes en présence d'une nouvelle race de fauves... Des gros matous de marque inconnue... un couple...

— Intéressant !

— Bref ! Pour en revenir à nos disparues, il semblerait que votre Isadora Drabel était fascinée par les artistes... les cracheurs de feu, les clowns...

— Les dompteurs et les dresseurs équestres, aussi... »

Martinot accuse le coup.

« Je vois que vous en savez plus que moi.

— Nos chères disparues ont échoué dans le même cirque à quelques semaines d'intervalle et elles l'ont quitté ensemble en octobre 2008 en compagnie d'un dresseur de chevaux et d'un dompteur...

— ... de fauves !

— N'allons pas trop vite, mon ami... Il a quitté le cirque sans les fauves, selon mes sources, mais...

— ... mais... ?

— Mais rien n'interdit de penser qu'il ait pu s'en procurer d'autres... Ou que les deux histoires n'aient aucun point commun. »

L'officier se frotte les tempes.

« Vous avez raison ! Rien ne dit que les animaux sauvages sont liés aux disparitions... C'est vrai... mais je déteste les coïncidences.

— Et moi, je n'y crois pas... aux coïncidences...

— Vous avez des précisions sur les individus ? »

Crombert tire son carnet de moleskine, puis ôte ses lunettes pour les polir de son éternel carré de soie noire.

« Savez-vous que vous êtes agaçant ?

— Oui !

— Alors, ne me faites pas languir ! »

Malthus replie son mouchoir, chausse ses lunettes et feuillette le carnet d'un doigt léger. Sa mémoire est excellente et il n'a nul besoin de consulter ses notes, mais cela fait partie du rituel, comme le polissage des verres.

« Voilà ! Le dompteur s'appelle Omar Barat, c'est un Chypriote. Son nom de scène est Oskar Zuta. Il a quarante-cinq ans et, selon mes sources, a tout ce qu'il faut pour séduire les femmes.

— Un Prince des mille et une nuits...

— C'est, en effet, ce qu'il semble être...

— Et l'autre ?

— Le dresseur équestre se nomme Charles Bidon, Charley pour les dames. Il est français, quarante-deux ans. Connus dans le métier sous le nom de Charley Reidir.

— Bidon... on comprend pourquoi il a pris un pseudonyme.

— Je ne vous le fais pas dire. Lui aussi est un grand séducteur. C'est lui qui a embarqué la petite Maureen Vermaux, qui se faisait appeler Élixa.

— Et le dompteur a séduit votre Isadora !

— Tout juste... Ensuite, ils ont échangé leurs partenaires, juste avant de disparaître tous les quatre.

— Je suppose que vous avez une idée... »

Malthus range son carnet inutile.

« De vagues rumeurs...

— Dites toujours...

— Après avoir disparu quelques mois, Oskar Zuta alias Omar Barat est revenu en France et la bande des quatre s'est étoffée. C'est devenu une troupe. Ils se produisent en spectacle au hasard des festivals et vivraient, au conditionnel, quelque part dans les environs.

— Avec des fauves ?

— Non ! Pas de fauves, ni de chevaux... Juste des arts de rue : comédie, clowneries, acrobaties, ce genre de truc, quoi...

— Je connais ! Tous les ans, ma femme et mes enfants me traînent à Épinal pour *Rue et Cie*...

— Donc, vous voyez ce dont il s'agit.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils habiteraient dans le coin ?

— Parce qu'on les a surtout vus se produire par ici... mais rien n'est garanti. »

Le major range machinalement ses dossiers.

« Vous avez pensé à une secte ? »

C'est au tour du détective de réfléchir.

« Oui, ça m'a effleuré l'esprit, en effet. Ma source m'a raconté que peu de temps avant de disparaître, Oskar-Omar aurait reçu une lettre et un bouquin qui l'ont rendu bizarre...

— Vous avez dit bizarre ?

— Oui, étrange ! »

Cette fois, Malthus ne fait pas semblant, il rassemble ses souvenirs et les classe dans son esprit.

« D'après mon contact, après avoir reçu ce livre, Oskar s'est mis à parler de fin du monde, de cataclysmes... Il lui arrivait d'en lire publiquement des

passages et d’effrayer ses compagnons de voyage. Il n’y a, semble-t-il, pas plus superstitieux qu’un artiste. Des animaux sont morts, un funambule s’est tué... Bref... le directeur les a fichus dehors, lui, Charley et les deux filles.

— Ce livre mystérieux pourrait-il servir de base à une secte ?

— C’est possible, après tout... Tout est possible ! C’est toujours à la mode de prédire la fin du monde. »

Martinot tire un petit sachet de son tiroir et sa loupe vénérable. Il pousse le tout vers Crombert.

« Qu’est-ce que c’est ?

— C’était sans doute autour du cou de la victime. »

Le détective examine le médaillon et déchiffre la gravure :

« *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera.* »

Il réfléchit un instant

« *La fleur martyrisée... le jour du jugement... des juges sera à côté...* Le bas latin n’est pas toujours limpide. »

Le major rouvre son mince dossier et en tire une note.

« Le professeur Valdenaire, un historien local, a traduit ça : *La fleur martyre au jour du jugement sera aux côtés des juges.* Ça ressemble.

— Encore un savant !

— Eh oui ! La police doit savoir s’entourer.

— Et que pense Monsieur le Procureur de la République de tous ces savants ?

— Monsieur le Procureur de la République m'a dessaisi de l'affaire... Enfin, pas tout à fait... Il m'a demandé de partager nos éléments avec Nancy.

— Je vois ! Et je suppose que *ceci* n'a pas été partagé. »

Martinot récupère vivement le médaillon et l'enferme dans son tiroir.

« *Ceci* n'a pas été trouvé... officiellement...

— Ça sent la mutation... peut-être même la révocation, qui sait ? !

— Pas si je trouve le fin mot de l'histoire.

— Pas si *nous* trouvons le fin mot de l'histoire. Qui est au courant ?

— Denis Maurois et moi.

— Le preux chevalier et son fidèle écuyer...

— Et leur Mage... »

Un bruit de porte et de grille parvient du rez-de-chaussée.

« Votre amie Jasmine nous quitte.

— J'en suis fort triste !

— Ses deux enfants et son mari l'attendent. »

Malthus regarde s'éloigner la troublante silhouette dans la chaude lumière vespérale.

« Quel péché ! Une jolie femme devrait toujours être disponible. »

Puis il se tourne vers son hôte :

« C'est l'extinction des feux, vous pouvez peut-être vous montrer courtois, maintenant. »

Le major Martinot ouvre un frigo à demi dissimulé par un placard et en tire une 66 cl de Pelforth et deux gros verres à pied.

« Chic ! Encore une jolie brune !

— Oui ! Et celle-là, vous pouvez la déguster sans crainte ! »

Un gros soleil orange grimpe le long du flanc droit de la montagne, inondant la chambre d'une lumière ambrée. Bertila-Ingrid est lovée contre un corps tiède, enveloppé par des bras doux. Elle prolonge son rêve érotique interrompu. Elle est captive du bel homme rouge qui va s'éveiller bientôt pour lui faire l'amour. Elle tourne la tête à droite et n'aperçoit que du mauve pâle. Elle s'assied d'un bond. Cinq formes respirent, halètent, ronflotent, autour d'elle.

Elle se souvient, à présent. Elle se souvient de sa nuit de noces. Elle avait imaginé une cérémonie érotique : un bain parfumé, les femmes l'enduisant de crèmes et d'onguents odorants, l'homme rouge l'entraînant jusqu'à la couche pendant que les autres joueraient de la musique. Hélas ! La rencontre a été fort brève, fort brutale et très frustrante. Il ne l'a même pas déshabillée. Il a juste retroussé ce qui fallait pour atteindre son but. Une demi-douzaine d'allers-retours vigoureux, un petit grognement. Fin de la lune de miel !

Il s'était retourné sans voir les larmes qui coulaient des grands yeux myosotis. Audevère l'avait bercée sur sa poitrine moelleuse et avait étouffé les sanglots de ses bras ronds.

Elle n'a plus sommeil. Trop de pensées se bousculent dans sa tête blonde. Trop d'idées, trop de rêves, trop d'interrogations. Son esprit n'est plus qu'un vaste maelström qui tourne, tourne et lui donne le vertige.

La maison s'anime peu à peu. Bruits d'eau, bruits de pas, chuchotement d'adultes, petits cris d'enfants. Les Mères s'agitent au sein de la large couche. Les yeux s'ouvrent, les bras s'étirent. La fraîcheur irrite les muqueuses encore ensommeillées. Quelques toussotements discrets et même des éternuements achèvent d'éveiller le Maître et ses épouses. Chacune souhaite le bonjour au Seigneur qui leur répond collectivement. L'heure n'est toujours pas aux effusions.

Draps et couvertures volent. Les chemises multicolores s'envolent autour des jambes nues. Constantin reste seul au milieu de sa couche royale pour quelques minutes supplémentaires de sérénité. Il prépare mentalement son sermon pour l'office du matin.

Les épouses reviennent en gloussant, la peau rougie par l'eau à peine tiède. Elles enfilent rapidement une robe au-dessus de leur chemise et s'enroulent dans un châle de laine. Audevère et Chlothilde ont retouché un des habits bleus pour qu'il soit à la taille de la nouvelle Bertila. Ce n'est pas encore parfait, mais la jeune mariée se sent un peu plus à l'aise.

Il est temps pour le Juste parmi les Justes de se lever. Les cuisinières ont monté un baquet d'eau chaude dans la chambre pour ses ablutions. Ses femmes ont préparé sa tenue du matin : pantalon large, corselet ajusté et toque de velours rouge. Elles se disputent maintenant pour savoir lesquelles vont le savonner et



le frotter. Audevère, la première épouse, hérite comme chaque jour des meilleurs morceaux, les autres se contentent du reste. Bertila ne participe pas au jeu. Elle n'est pas rancunière, d'ordinaire, mais la frustration de la veille lui noue le cœur et les tripes.

L'homme est séché, parfumé et vêtu. Il précède ses épouses dans l'escalier. Quelque part dans le bâtiment, une cloche fêlée appelle les fidèles. Le soleil est au-dessus du sommet, de minuscules nuages se poursuivent dans un ciel d'azur pâle.

Le livre est prêt sur le lutrin. Constantin regarde ses ouailles recueillies. Le silence se fait.

*« En ce temps-là, Gassin le pêcheur de la Moselotte, se laissa séduire par le bailli. Contre quarante deniers d'argent, il indiqua où la Ressuscitée passerait la nuit. Honteux de sa trahison, il résolut de boire en une fois le fruit de sa forfaiture. Un bandit profita de son ivresse pour le dépouiller et le tint pour mort dans une venelle.*

*Les gardes encerclèrent la maison où dormaient Florine et ses disciples et elle fut capturée. Point n'était besoin de procès puisque l'ordonnance de 1347 était toujours pendante. Le bailli mandat un charpentier pour dresser un gibet sur la place du marché et paya sur ses propres fonds vingt pieds de chanvre à un cordier du cru. Un des soldats, ancien marin, s'offrit pour confectionner le nœud coulant et attacher la corde à l'échafaud. Le bout libre fut passé autour du bât d'une mule.*

*On amena la condamnée, accompagnée d'un vicaire qui récitait force Notre-Père en se signant à chaque fin de strophe. On enserra le cou de la suppliciée et le bailli en personne fouetta la mule. Mais on ne s'improvise pas*

---

*bourreau. Le coulisseau n'avait pas été graissé et la corde était trop sèche. Elle se coinça et rompit dans un grand fracas. L'animal apeuré, soudain libre, détala au galop en bousculant les étals. La foule n'y vit pas de maladresse, mais plutôt, la main de Dieu. Florine fut promptement débarrassée de ses entraves par des villageois. Le bailli, ulcéré, hurla à ses gens de la reprendre. Un des archers décocha un trait qui tomba mollement aux pieds de la Sainte. La populace s'agenouilla, criant au miracle, et se répandit en « Hourra ! » et en « Alléluia ! ».*

*L'homme de loi pensa un instant à faire donner la troupe, mais il jugea que ce serait à coup sûr une faute politique et peut-être un désastre militaire. Fou de rage et humilié, il fut contraint de laisser fuir sa proie en jurant de se venger. »*

Constantin se redresse, écarte les bras, tourne ses paumes vers le ciel et déclame :

« Car en vérité, je vous le dis, les Justes ne peuvent mourir dans l'indignité et l'opprobre. Dieu veille sur chacun de nous et pèse nos âmes à chaque instant. Il sait qui nous sommes et combien nous valons. En suivant le chemin tracé par le Seigneur, nous atteindrons l'Éden qu'il nous a promis et nous cultiverons ce paradis retrouvé pour exaucer ses vœux. Allez en paix, mes frères et mes sœurs ! Travaillez pour tous, vous les *Justes du Nouvel Éden* ! Ne pleurez pas votre peine ! Soyez les Ouvriers de Dieu ! Alléluia !

— Alléluia ! »

Les fidèles, souriants, se dirigent vers la resserre à outils pour une nouvelle journée de joie dans le labeur.

---

Deux Trafic, quatre Clio, deux breaks Mégane, trois camions de transport de troupes, un fourgon du Service Régional Vétérinaire, un autre de la Brigade Cynophile et la Peugeot du substitut Valère occupent tout l'espace devant la ferme-auberge des *Trois Fours*. Une trentaine d'hommes en tenue de combat ratissent les prés depuis la route des Crêtes en direction des bois de Stosswihr. Trois officiers scrutent les pentes du Hohneck à droite, du petit Hohneck en face et de l'Altenberg sur leur gauche.

Une vingtaine de vaches blanches à l'échine et à la robe saupoudrées de noir sont serrées flanc à flanc contre la barrière ouest où les barbelés menacent de céder. Les cloches ne sonnent plus ou seulement lorsqu'une des bêtes se déplace pour mieux se cacher. Le fermier tente de les calmer de la voix et du plat de la main. En vain.

L'objet de leur peur se trouve au milieu du pré. Un amas de chairs et d'os maculé d'un mélange de sang et de boue. Deux techniciens d'investigation criminelle, un vétérinaire légiste et un équarrisseur s'occupent du cadavre. Charles Darrouin, le Professeur agrégé au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, détaché auprès du CNRS pour l'étude des grands fauves, papillonne

autour d'eux, photographie des détails, prélève des bouts de peau ou de viande, recueille des échantillons de matières visqueuses et nauséabondes. Il mesure et remplit d'une pâte poisseuse des empreintes qu'il est le seul à voir et surtout, surtout, réclame à cor et à cri des poils.

Il n'a jamais été aussi près de Sa Bête, alors il ne veut pas passer sur le moindre indice. Il harcèle les techniciens et le vétérinaire, les supplie de lui laisser examiner les restes. Il tente de les persuader qu'il est le seul à pouvoir tirer la quintessence des preuves, qu'il est pour l'heure l'Alpha et l'Oméga de la recherche. Mais les autres refusent de lâcher leur morceau. Alors, il investigate alentour en bougonnant.

Au loin, les chiens aboient en cadence. Le sol détrempe ne facilite pas le relevé d'odeur, mais il semble que les trois bergers allemands et les deux braques de Gascogne soient d'accord sur une trace. Ils ont plusieurs fois tourné en rond, se sont séparés en deux groupes, puis sont tous revenus au même endroit pour prendre une piste commune. Les maîtres suivent au pas de charge sur le sentier abrupt qui descend vers la tourbière de Frankenthal. Ils évitent les lacets et coupent le plus souvent au court. La poursuite devient dangereuse pour les hommes qui raccourcissent les laisses et freinent les limiers. Les chiens grognent, écument, leurs poils se hérissent. Ils craignent leur proie, mais veulent la dénicher et la détruire. La piste est tiède, mais suffisamment claire pour les exciter au plus haut point.

Le major Martinot a dû abandonner les rênes à des gradés venus de l'autre versant. La traque a quitté les

---

Vosges pour basculer dans le Haut-Rhin. Des Alsaciens à l'accent chargé ont pris l'enquête en main. Même Valère a cédé, de fort mauvaise grâce, son dossier au substitut Hammerling, arrivé en retard de Colmar. Les deux Lorrains écartés scrutent les environs, espérant sans trop y croire apercevoir la Bête avant ceux de *l'extérieur*.

Il ne pleut plus, mais le ciel est gris et de petits nuages ténus se glissent dans la vallée détremée. Un mouvement brusque fait monter l'adrénaline de tous. Martinot regrette d'avoir laissé ses jumelles dans la Clio. Le staff officier s'affole. La tension retombe.

« Négatif ! Négatif ! Un chamois ! »

Valère, humilié, salue à la ronde et se dirige vers son auto et remontant le col de son pardessus. Martinot rejoint les Seigneurs de guerre et tente de se rendre utile. En vain ! Qu'est-ce qu'un petit sous-officier de *l'intérieur* peut leur apporter ? Le gendarme Maurois, bras ballants, géant immobile et désœuvré, rallie son chef.

On n'entend presque plus les chiens, la battue atteint la lisière des bois et oblique vers l'est. La pluie se remet à tomber, froide, insidieuse, collante. Le major montre la ferme-auberge du doigt et porte son pouce à ses lèvres. C'est le signal universel qui signifie « Et si on allait boire un coup... ? ».

Maurois acquiesce. Après tout, les Alsaciens sont assez nombreux et ne semblent pas apprécier leur présence. Il enjambe les barbelés pendant que son chef, moins téméraire et surtout moins sportif, fait le tour jusqu'au portillon. Les chiens sont à nouveau

énervés. Les rochers de la Martinswand forment caisse de résonance. Les aboiements se font aigus. Serait-ce le moment de l'hallali ? Les deux Lorrains regrettent d'avoir été débarqués à deux doigts de la solution.

« Si Valère avait eu des cou...

— ... S'il en avait, ça se saurait ! Espérons juste que notre Professeur Nimbus rapportera des éléments intéressants de sa carcasse et qu'il aura l'intelligence de nous réserver la primeur de ses découvertes.

— Vous croyez qu'on va donner le reste de la vache aux Restos du Cœur ?

— Faudrait en parler aux responsables !

— J'ai des doutes sur leur générosité. »

Ils gravissent les quatre marches du perron et entrent dans l'atmosphère feutrée de l'auberge. D'appétissants jambons sont suspendus aux solives et une douce odeur de café flotte dans l'air.

« Petit dej' ou déjeuner ? »

Maurois hésite, puis fait la moue.

« Après la carcasse sanguinolente, je ne pense pas pouvoir avaler plus qu'un café et quelques croissants avant longtemps.

— Tu as raison, l'omelette aux lardons, ce sera pour plus tard. »

Il frappe le comptoir du plat de la main, puis sonne une cloche de bronze accrochée au-dessus des cannes, des cartes postales et des bols souvenir. Une jeune femme potelée accourt.

« Voilà, voilà, Messieurs ! Excusez-moi, je regardais le spectacle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nos collègues alsaciens font des manœuvres... »

L'aubergiste les regarde en coin, réfléchit, puis éclate de rire.

« Qu'est-ce que je vous sers ?

— Vous avez de la tarte aux myrtilles ?

— Non ! Désolée ! Mais j'ai un excellent kougelhof.

— Il est dit qu'on sera poursuivi jusqu'au bout par les Alsaciens, aujourd'hui... Va pour un gros bout de kougelhof et un très grand café-crème.

Elle se tourne vers Maurois.

« Café-kougelhof... pareil... mais sans crème !

— Allez-vous asseoir, je vous apporte ça. »

Le poêle de céramique verte inonde la salle de sa douce chaleur. Les deux gendarmes ôtent leur imperméable et desserrent leur ceinturon pour faire de la place.

Le vent rabat la pluie qui s'est remise à tomber avec violence contre les vitres. On ne distingue plus le Hohneck.

« C'est pas dit qu'on ait perdu la manche. Les pauvres chiens doivent tourner en rond, dans cette tempête.

— Au moins, grâce à eux, on sait où chercher les bestioles, maintenant.

— Espérons seulement que notre ami Charles Darrouin aura retrouvé des indices sur ses *Neofelis vogica*...

— Non ! Ses *Neofelis darrouina*. »

L'accorte serveuse arrive avec un plateau somptueusement garni.





— 31 —

Malthus Crombert trempe dans un bain à 39 °C, contrôlé par un thermomètre en forme de poisson bleu. C'est l'endroit le plus stimulant pour son cerveau, tirillé entre son amour pour la chaleur et son aversion pour l'eau. Cette dualité l'encourage à rester en éveil dans un environnement à la fois douillet et hostile. Il y a tant de risque dans ce simple moment. Il suffirait d'une petite perte de conscience passagère, d'un instant d'inattention, d'un faux mouvement, tous ces menus événements qui le feraient se retrouver au fond de l'eau avec la panique qui l'empêcherait de faire quoi que ce soit pour se sauver. D'un autre côté, la franche chaleur qui entoure son corps lui procure un sentiment de confort et de satiété. C'est pour toutes ces raisons qu'il adore et redoute à la fois cet instant. En dehors de sa salle de bain, il évite tout ce qui ressemble de près ou de loin à un bassin, un ruisseau, une piscine ou le bord de mer. Il se veut avant tout un homme de la terre.

Pour l'heure, il rajoute quelques centilitres d'eau brûlante, car la température faiblit. Il a besoin de plus de temps pour réfléchir. Et c'est l'endroit le plus propice à la résolution de son problème actuel.

Son enquête tourne en rond. Chaque fois qu'il croit

---

entrevoir la fin du tunnel, il s'aperçoit que ce n'est qu'une lueur fugitive, un feu follet vite éteint. Il a l'impression qu'un marchand de jouets malicieux a conçu deux puzzles aux formes identiques, mais au dessin totalement différent et que tout a été mélangé. Les pièces s'emboîtent sans effort, mais des morceaux de prairie apparaissent dans le ciel et des bouts de nuages hantent les vallées.

Ce n'est pas seulement déroutant. C'est aussi fort agaçant. Il ne croit pas aux coïncidences, mais il est près de penser qu'il court deux lièvres qui se seraient trouvés à un certain moment sur la même piste.

Et si le décès de Maureen Vermaux n'avait rien à voir avec la disparition d'Isadora ? Et si, en fin 2008, les quatre amants du cirque s'étaient séparés définitivement ? Et si l'animal féroce qui dépèce les vaches et les brebis n'était pas celui qui a attaqué Maureen ? Et si lui s'était fourvoyé en associant Omar Barat à la mort de la pauvre Maureen ? Et si cette Maureen, décrite par les uns comme un parangon de vertu timide et réservé, n'avait rien de commun avec Élisabeth, l'écuyère extravertie et folle de son corps ? Et si... ? Après tout, rien ne ressemble plus à une jeune femme un peu ronde avec un visage quelconque, qu'une autre jeune femme un peu forte avec un visage passe-partout. Il a cru l'identifier à son nez fort, ses yeux rapprochés et son menton empâté, en comparant deux photos à plusieurs années d'intervalle.

Il en reste encore des hypothèses à étudier, à tordre, à déchiqueter, à reconstituer, à emboîter avec d'autres. Le bain refroidit. Malthus sort et frissonne, malgré le

---

thermostat poussé à fond. Il enfle rapidement un pyjama de soie sauvage, sa robe de chambre en laine doublée d'astrakan et des bottillons de feutre.

Un délicieux fumet de marcassin aux navets lui parvient de la cuisine. Le couvert est dressé et le foie gras, finement tranché, a eu le temps de venir à température. La bouteille de Château Grillon rafraîchit dans son seau et le Clos du Notaire décante dans son carafon de cristal. Il ne reste plus qu'à griller quelques tartines de pain brioché pour grignoter en attendant le plat de résistance.

Le souper est aussi un moment propice à la réflexion. Malthus récapitule tous les éléments en ajoutant une pointe de confit de figes sur son toast.

Le feu de fausses bûches jette des lueurs orangées sur les tentures. La nuit apaise le contour des maisons sur le trottoir en face. Mozart emplit l'espace des premières mesures du *Concerto pour piano n° 20 en ré mineur*, magistralement servi par Chung Myung-Whun. Le moment est parfait.

Malthus hume son verre et ferme les yeux. Une galerie de portrait s'anime devant lui en compagnie d'une liste d'événements. La clochette du chauffe-plats retentit trois fois : le marcassin est prêt. Le détective termine son vin blanc.

« Passons aux choses sérieuses et voyons si Nadège, ma précieuse gouvernante et indispensable cuisinière, s'est une fois de plus surpassée. »



## — 32 —

Un soleil guilleret brille dans le ciel pur d'un automne flamboyant. L'herbe frissonne sous la caresse d'une légère brise venue de la vallée. Malthus Crombert, juché sur le socle de la table d'orientation, contemple le paysage grandiose des montagnes encore bien vertes. Il est heureux que les autorités locales aient cru bon de construire une route carrossable qui mène jusqu'à ce sommet.

À sa droite, le lac de Schiessrothried brille comme un diamant bleu au fond d'un gouffre d'arbres sombres. À gauche, la tourbière de Frankenthal verdoie dans l'autre creux. Voici donc l'endroit où s'est évanouie la Bête des Vosges, traînant à ses troussees l'élite de la gendarmerie alsacienne. Il n'y a pourtant aucune cache évidente en ces lieux. La masse du Petit Hohneck n'est plantée que de sorbiers malingres. De part et d'autre, deux fermes aux murs garnis de tuiles grises se partagent l'épaule. Des vaches blanches et noires errent avec nonchalance sur les prés d'herbe rase. Tout semble si calme, si paisible. Comment croire qu'un fauve sévisse à cet endroit ?

De l'autre côté du ravin, Malthus aperçoit l'auberge des *Trois Fours* près de laquelle a eu lieu la dernière agression. Quel rapport cette terrible bête peut-elle avoir avec son affaire de disparition ? Son intuition lui crie qu'il y en a

un, mais son esprit cartésien lui hurle le contraire.

Un véhicule fait crisser le gravier sur le parking derrière lui. Il juge inutile de se retourner. Des bottes ferrées s'approchent rapidement.

« Bonjour, Major !

— Je vous croyais bien à l'abri à l'auberge du bas. Heureusement que j'ai vu briller les chromes de votre bolide.

— J'ai eu envie de voir les lieux dans leur ensemble, et ce n'est possible que d'ici. »

Le gendarme rejoint le détective sur son estrade de béton.

« Et que vous disent ces lieux ?

— Ces lieux me font douter, cher ami !

— Malthus Crombert serait-il faillible ? »

La douceur de la brise autorise quelques audaces. Malthus ôte sa casquette et dégrafe deux boutons de son manteau. Puis, il tire de sa poche de poitrine un carré de soie violette pour essayer ses lunettes, pourtant immaculées, avec un soin maniaque.

« Vous saurez, cher ami, que le doute est le fondement même de la certitude. Celui qui énonce une vérité sans la mettre en doute est un fat et sans doute même, un sot.

— Que nous vaut tant de sagesse ?

— Où croyez-vous qu'un fauve capable de déchiqueter une vache puisse se cacher ici ? »

Le major scrute à son tour le paysage.

« Dans une des fermes.

— Dans l'étable, avec les vaches ?

— Oui, vous avez raison. Dans une dépendance, alors.

— Non ! Les bâtiments sont trop groupés. Rien n'est suffisamment à l'écart. Et puis, les chats, ça miaule...

— Et les fauves, ça rugit... »

Les deux hommes reprennent leur inspection avec une attention redoublée, jaugeant les fermes, supputant toutes les hypothèses.

Malthus désigne la montagne d'un vaste geste du bras.

« On m'a parlé d'une grotte, dans le coin.

— Oui ! La grotte Dagobert. Elle est en contrebas, à gauche. Vous voyez le sentier qui descend ?

— Ouais ! C'est loin ?

— Loin... non ! C'est à mi-chemin de Frankenthal.

— C'est grand ?

— L'entrée est étroite, mais d'après ce que j'en sais, c'est un peu plus large à l'intérieur.

— Elle pourrait servir de cache pour votre bête ?

— Je n'en sais rien. Il paraît que pendant la guerre de Trente Ans, les moines de Munster s'y sont cachés avec leur trésor. On peut y aller, si vous voulez ! »

Crombert laisse échapper un petit rire effrayé.

« À pied ?

— Ah oui ! Le site est protégé. Il est interdit d'y circuler en voiture, même avec un petit cabriolet.

— Alors, je vous laisse le soin d'explorer cette grotte. Ça ne doit pas être fatigant. Juste une petite promenade pour un garçon entraîné, comme vous.

— Certes ! Mais ce n'est pas du bon côté de la frontière. Vous voyez ! Nous sommes juste sur la ligne. Ce qui est derrière est à moi, mais ce qui est devant appartient aux Alsaciens. Et c'est *verboten* d'aller y enquêter. Ces

messieurs ont des principes et le substitut Hammerling ne plaisante pas avec la territorialité.

— De la part de gens qui ont changé quatre fois de nationalité en à peine un siècle, on peut le comprendre. Mais ne me dites pas que vous avez peur de vous faire gronder.

— Gronder, non ! Muter, ouais !

— Vous pourriez être muté en Alsace. Qui sait ? !

— Parlez pas de malheur !

— Et si dimanche après la messe, vous ôtiez votre uniforme et que vous enfiliez un jogging et des pataugas pour une petite randonnée pépère dans le coin...

— ...avec mon ami Denis, par exemple... et vous attendriez patiemment sur votre monticule...

— que vous rapportiez des photos du coin.

— Et puis, si on trouvait quelque chose, un Lorrain anonyme pourrait toujours passer un message aux autorités haut-rhinoises. C'est bien ça ? »

Le détective sourit jusqu'aux oreilles.

« Vous avez tout compris, mon ami ! »

Le gendarme jette un coup d'œil sur son volumineux agenda.

« Pas dimanche, je suis d'astreinte... par contre, lundi, je suis en repos.

— Zut... Lundi, j'ai mon cours de danse... Tant pis, je vais le rater ! Rendez-vous à quelle heure ?

— Huit heures, ici ! Il vaut mieux arriver avant le gros des touristes. »

Ils se serrent la main et traversent le parking après un dernier coup d'œil à la vallée si paisible.



— 33 —

La balle rouge dévale les dix-huit marches de l'escalier pour la centième fois, pense-t-elle. Descendre et remonter fait partie de l'enseignement. Audevère initie Ingrid-Bertila aux arts du cirque et, en particulier au tout premier d'entre eux : le jonglage. Ce serait sûrement plus simple de se mettre dans une pièce fermée ou même au grand air, mais la perfide professeur a choisi le palier du second étage. Bertila est en nage à force de monter et descendre les marches raides. Elle est au bord des larmes et ne voit plus les balles aussi clairement qu'elle le souhaiterait.

« C'est pourtant simple ! Les enfants jouent à ça dès qu'ils savent se tenir debout !

— Je sais bien ! Mais j'ai deux mains gauches !

— On y passera le temps qu'il faut... toute la journée et toute la nuit...

— Mais je n'y arrive pas, tu vois bien !

— Tu y mets de la mauvaise volonté, c'est tout !  
Allez ! On recommence ! »

Balle jaune, balle bleue, balle rouge... balle jaune...  
balle... tap tap tap...

Bertila dévale l'escalier à la suite de sa balle et remonte en soufflant.

« Encore une fois ! »

Bertila a les larmes aux yeux, les jambes lourdes et un début de crampe dans les doigts.

Balle jaune, balle bleue, balle rouge... balle jaune... balle bleue... balle rouge... balle... tap tap tap... Escalier...

« Tu vois ! Tu progresses ! Courage ! »

Bertila reprend confiance. Une balle, deux, trois, quatre, cinq, six... tap tap tap... catastrophe ! On descend, on remonte...

« Bon, ça suffit, maintenant ! Tu t'appliques ! Sinon je me fâche. »

La petite blonde ravale ses sanglots, essuie ses yeux, se met en position : jaune, bleue, rouge, jaune, bleue, rouge, jaune... tap tap tap... Bam ! Une gifle magistrale l'envoie valser contre le mur rugueux.

« Tu l'as pas volée, celle-là ! Depuis ce matin que tu m'agaces ! Va chercher ta balle ! »

Ingrid-Bertila se relève. Sa joue est écarlate, la peau de son bras est écorchée, mais surtout, elle est humiliée, ulcérée. Elle jette ses deux balles restantes au visage de sa tortionnaire et fonce dessus, toutes griffes sorties. Audevère n'a pas le temps d'esquiver. Elle se retrouve sur le dos avec sa consœur à califourchon sur son ventre. Les poings sont menus, mais durs, et les coups nombreux. La demoiselle mauve tente de désarçonner sa cavalière bleue pour se relever, mais l'entreprise est plus difficile qu'il ne paraît. La furie vise le nez, les yeux, les pommettes, les dents. Chaque impact est plus douloureux que le précédent. Dans un dernier effort, Audevère parvient à dégager un bras et elle aussi ferme le poing et frappe, frappe...

Des bruits de pas résonnent dans l'escalier. On sépare les deux Mères piteuses et débraillées. Les jolis traits de Bertila semblent avoir fondu en une masse sanguinolente. La face ronde d'Audevère a pris une belle teinte rouge violacée. Toutes deux sont hors d'haleine. Des mains charitables tentent de colmater les plus grosses brèches. Une valise de premiers secours passe de main en main. La colère de Bertila-Ingrid ne s'est pas éteinte. Elle bout encore et crie malgré ses dents ébréchées et ses lèvres boursouflées.

« Falope ! Ve vais porter plainte ! »

Un pas lent et lourd fait trembler le palier. La foule s'écarte. Le Maître est là, figure tutélaire écarlate. Il relève la dévergondée par le col d'une main et la gifle de l'autre.

« Tu ne feras rien de tel ! Je suis la seule justice, le seul juge et le seul bourreau. En venant à moi, tu as tout abandonné. »

Le beau visage brun est à quelques centimètres de la face rouge et tuméfiée.

« Hors d'ici, tu n'existes plus ! Ta vie est ici ! Tu m'entends ! Ici et nulle part ailleurs. Tu as renoncé à être toi-même le jour où tu m'as épousé. Tu as compris ? »

Aucun mot ne franchit les lèvres fendues.

« As-tu compris ? »

Un bulle de sang accompagne le petit oui à peine susurré.

L'homme rouge lâche la jeune fille qui tombe lourdement et se recroqueville.

« La récréation est terminée ! Retournez tous à vos tâches ! Les *Ouvriers de Dieu* ne se laissent pas distraire de leur ouvrage.

Constantin se penche sur Audevère, jauge ses plaies et lui administre une gifle équitable.

« Tu t'en tires bien ! Debout ! Soigne-toi et occupe-toi de Mère Bertila. Et à l'avenir... »

La dernière phrase est lourde de sens. Audevère se lève, ravale ses larmes, essuie son visage avec un linge humide et se penche tendrement sur son adversaire.

« Viens, Petite ! On va se refaire une beauté ! »

Les deux jeunes femmes se dirigent lentement vers la salle de bain.

— 34 —

Une Jeep Willys 1944, aux couleurs de l'armée américaine, se gare sans ménagement à côté de la Borgward Isabella. Malthus Crombert s'extrait du cabriolet pour saluer les arrivants.

« Bravo pour la discrétion !

— Denis n'entre pas dans ma BMW Z3... Il y a la tête qui dépasse... alors on a pris sa Jeep...

— Et la mitrailleuse ? »

Le grand Denis Maurois flatte l'outil du plat de la main.

« Ça fait partie de l'équipement standard, comme la hache, la pelle US, le jerrican et le filet de camouflage.

— OK ! Je n'insiste pas ! »

Les gendarmes ont revêtu la tenue classique du randonneur d'hiver : pantalon large serré aux chevilles, veste molletonnée, brodequins de marche, casquette à trappons et sac à dos. Martinot s'appuie sur une vénérable canne de noyer et Maurois utilise un bâton high-tech en polymère et carbone. Malthus tire de son auto un appareil reflex équipé d'un flash annulaire. Maurois s'en empare et passe la courroie autour de son cou.

« Waouh ! C'est le même que *Les Experts* ! Vous nous gêtez !

— Zoom super grand-angle et macro... J'espère que les photos seront bonnes.

— Vous inquiétez pas, Chef ! Je suis un pro !

— J'y compte bien ! »

Ils quittent tous ensemble le parking et empruntent le sentier qui descend vers l'épaulement. Le détective abandonne les gendarmes dès que la pente se fait raide.

« Et si la bête est à l'intérieur de la grotte ? »

Le major soulève brièvement le pan de sa veste.

« Il faut espérer que non. J'aurais un peu de mal à expliquer à l'IGGN pourquoi je suis parti en rando avec mon arme de service. Enfin ! Au moins, nous sommes parés à toute éventualité.

— Ne pensez pas trop à l'administration. En cas de mauvaise rencontre...

— Je sais ! Pan ! Pan ! Ne vous inquiétez pas. Je tiens beaucoup plus à ma vie qu'à mes galons.

— Bonne chance ! »

Les deux militaires en civil saluent de la main et dévalent le sentier d'un bon pas pendant que Malthus remonte jusqu'à sa voiture où l'attendent une thermos de thé bouillant et une épaisse couverture de laine.

Martinot et Maurois atteignent le replat de Schaeferthal et passent au large de la ferme silencieuse. En bas, deux chamois traversent la tourbière à grands bonds. La pente est plus raide, les cannes deviennent fort utiles. Les orages de l'été ont gravement raviné le chemin. Les chaussures dérapent parfois sur les cailloux. Un panneau du Club Vosgien indique la direction à suivre. Des fougères sèches dissimulent à moitié les marches qui conduisent à la grotte.

L'entrée est triangulaire, basse et étroite. Les gendarmes baissent la tête et franchissent le seuil. Martinot porte sa main droite à son ceinturon et braque sa torche de la gauche. Le lieu semble désert : pas de fauve en vue. Une fois passé le goulet, le plafond et les murs s'écartent. L'odeur est fétide, mélange de pourriture, de musc, d'urine et d'excréments. Les vestiges humains se cantonnent aux deux premiers mètres avec un florilège de papiers hygiénique et de mouchoirs jetables. Au-delà, le sol porte les traces d'animaux à la recherche d'un abri sûr où d'un endroit calme pour dormir. Maurois promène son appareil photo le long des parois, mitraillant chaque détail, chaque empreinte, chaque cicatrice, chaque marque, chaque graffiti. Le flash crépite rendant le noir suivant un peu plus sombre. La grotte se termine en cul-de-sac au bout de dix ou douze mètres seulement. Fin de l'aventure. Martinot recueille des poils sur le sol et les côtés qu'il place dans de petits sachets individuels.

« Espérons que notre Professeur Tournesol trouvera son bonheur là-dedans !

— Ça va l'occuper un bon moment... »

Maurois ausculte le mur du fond où miroitent des gouttelettes d'eau. Tout en haut, une niche, plus large que haute, semble avoir été creusée par une main humaine. On y voit clairement les traces d'un burin. Il hisse son appareil à bout de bras, prend des clichés au jugé et visionne les fruits de sa provende.

« Ça alors !

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Je ne sais pas ! Peut-être ! »

Martinot rejoint son acolyte et se penche à son tour sur l'écran.

« On dirait des lettres... en ronde-bosse...

— Il y a trop de mousse dessus !

— Attends ! Je vois un F... un S... M.A.R... I.E.M... un J... un U... Encore un J... I.C.E... E.R... Bon... faute de mieux.

— On peut revenir avec une échelle et une brosse pour tout nettoyer.

— C'est une idée, pourquoi pas ! Pour l'instant, on a fini. Il n'y a plus qu'à sortir d'ici et remonter le raidillon. Il ne faudrait pas que nos collègues locaux profitent de cette accalmie pour repartir à la chasse et qu'ils nous surprennent en flagrant délit de curiosité.

— *Natürlich, mein Herr !* »

Sur leur droite, un groupe d'alpinistes en tenues bigarrées, où dominant le violet évêque, le vert acide et le jaune fluo, investissent les falaises de grès, troublant la quiétude des lieux. Au-dessus de leur tête, un troupeau erre à la recherche des rares touffes d'herbe, au son des cloches de fer et de bronze. Le sentier est raide. Les hommes soufflent et peinent. Plus haut encore, Malthus Crombert, douillettement enroulé dans son chaud plaid écossais, somnole sur son parking désert, bercé par *le Requiem Benedictus* de Mozart magnifié par Jordi Savall.

Le vent soufflant du nord-ouest pousse de gros nuages gris qui recouvrent peu à peu le velours bleu. L'été indien tire sa révérence.



## — 35 —

La bête est tassée tout au bout de sa tanière, loin de la porte, loin du châtiment, loin de la douleur. Elle redoute l'ouverture, l'apparition de l'homme, le tortionnaire, celui qui possède le bâton de souffrance, le Maître. Et pourtant, au fond de son cerveau apeuré, elle souhaite la venue de celui qui apporte la viande, la bonne viande chargée de sang, de muscles, de tendons et d'os. La viande qui lui redonne de la vigueur, de l'espoir, la viande fraîche. Bien sûr, elle préfère la chair brûlante que l'on arrache soi-même à la victime, elle aime l'instant délicat où l'animal s'effondre, le dernier cri qu'il pousse, le déchirement de la peau sous les crocs, le goût du sang chaud qui se mêle à celui de la salive. Elle aime cet abandon du corps au moment de la victoire, l'apaisement du cœur, le relâchement des muscles, le calme du souffle après la fureur de la course.

La bête a faim. Il y a combien de jours, combien de nuits que le Maître l'a laissée pour morte dans son cul de basse-fosse ? Peut-être croit-il qu'elle ne s'est pas relevée, qu'elle a succombé aux coups terribles du bâton de douleur, aux cris, aux insultes. Il lui a fallu tant d'amour, tant d'abnégation pour pardonner à son tortionnaire. La bête n'a pas de cervelle, pas

d'intelligence, mais elle a bien plus que cela, elle a des sentiments : elle aime. Elle aime et elle craint.

Un bruit familier tire la bête de ses pensées. Elle renifle l'odeur de terre et d'huile chaude, de pierres broyées et de charogne. Une odeur vulgaire, une odeur qui agace ses narines, une odeur qui noue sa gorge et ses tripes. Le Maître est là. Il descend de son véhicule. Elle espère le bruit qui va suivre, le chuintement de la porte arrière.

Voilà ! Ça y est ! Tel le chien de Pavlov, elle salive. Le parfum douceâtre d'animal fraîchement tué emplit ses sinus. Les chaînes coulissent contre le vantail qui grince. Un peu de lumière lunaire se répand dans le repaire. La bête ne sait si elle doit rester tapie ou si elle doit venir lécher les mains de l'homme. Peut-être ira-t-il jusqu'à enfouir ses doigts dans son pelage, caresser ses flancs fiévreux, distiller quelques mots apaisants.

Mais il peut aussi brandir le bâton qui brûle la chair et secoue les os. La bête grogne doucement, sans ouvrir la gueule, juste pour montrer qu'elle est toujours vivante, presque vaillante. Toujours à son service...

« *Pristup moj lijepi macka...* »

Le ton est doux. Ce sont les mots qui caressent, les mots qui l'emplissent de bonheur.

« *Dodi moj lijepi macka...* »

Elle glisse sur le sol, le dos arqué, les pattes fléchies. Elle feule de sa voix la plus feutrée. Quelques mots de bienvenue dans son langage à elle. La main fourrage dans son pelage emmêlé, s'approche du museau, gratte près de l'oreille. La bête frémit, souffle, renifle.

---

« *Polako, polako !* Doucement, mon gros chat ! »

La carcasse encore tiède est à portée de croc, mais la bête ne fait aucun geste. Elle pourrait tenir des jours, des semaines, des années sans manger, à condition que ces doigts continuent à flatter sa fourrure.

C'est déjà fini. La cérémonie du pardon est achevée. L'homme recule. La bête voudrait le suivre, suivre cette main si douce. Mais elle sait que c'est interdit. Le bâton de souffrance n'est pas loin. Elle salue son maître de son plus suave grognement. La porte se referme brutalement. La chaîne frotte contre le bois.

L'animal se jette sur l'offrande et boit le sang tiède qui jaillit de la gorge déchirée.



## — 36 —

Le major Martinot a emprunté le projecteur vidéo de la maison des jeunes, l'écran perlé des soirées diapo de son beau-père et le MacBook de sa fille aînée. Il a installé le matériel dans le salon de son appartement de fonction et expédié sa femme et ses enfants au cinéma. Il a mis de la bière au frais. Tout est prêt.

La limousine noire se gare, en travers, sur le parking visiteur en même temps que le gendarme Maurois quitte son bâtiment. Malthus Crombert ferme son véhicule et les deux hommes se saluent sur le perron de Martinot.

Le major a bien appris sa leçon : cliquer sur la petite photo en bas de l'écran ; dans la fenêtre qui s'ouvre, cliquer sur « *Photos papa* » ; enfin, cliquer sur « *Diaporama* ».

Les trois complices sont assis côte à côte sur le grand canapé devant un verre de Spaten Bräu.

« Vous êtes prêts ? »

Sans attendre l'assentiment des autres, le major lance l'opération et l'écran montre une première vue qui représente des excréments à différents stades de vieillissement partiellement dissimulés sous du papier usagé.

« Ça, c'est juste pour vous montrer où vous nous avez envoyés. »

— Vous m'en voyez désolé, chers amis.

— Et encore ! Votre appareil perfectionné ne restitue pas les odeurs.

— Hélas ! Pas encore ! »

Une deuxième photo montre une vue générale de la grotte, puis suivent des détails : gauche, droite, sol, plafond. Quelques clichés de graffitis en très gros plan où l'on apprend, entre autres, que *KW love WH* ; que *JMB aime MS* ; qu'un anonyme *fuck la police* ; que ce même inconnu ou un autre *fuck la société* ; que *MAB kif LD pour la life* et différents cœurs armoriés, légendés, entrelacés, percés ou non d'une flèche perfide. On peut également admirer différentes sortes de phallus à divers stades de développement, une représentation réaliste d'une demoiselle en tenue d'Ève, quelques insultes en différents idiomes agrémentées, pour la majorité, de fautes d'orthographe et une magnifique tête de lion en relief. Martinot interrompt la séquence. Malthus pose son verre vide.

« C'est très fréquenté, comme endroit. Et pas seulement comme latrines !

— Il y a de violents orages parfois. Il faut bien s'occuper en attendant le retour du soleil.

— OK ! Vous avez quoi d'autre ?

— Ah ! Du lourd, du consistant !

— Je me doutais bien que vous ne m'aviez pas convié nuitamment pour admirer ces chefs-d'œuvre de l'art rupestre contemporain. »

Martinot clique sur le bouton « *Diaporama* » pendant que Malthus remplit son verre avec la précision d'un vieux barman. Quelques lettres apparaissent, comme

extraites de leur gangue végétale. Le major stoppe la projection.

« C'est tout ?

— C'est comme dans une partie de pendu. Il y a quelques éléments et faut trouver le reste.

— Comme vous dites ! Quelques éléments... Quinze signes sur au moins le triple, au jugé. Il n'y a pas moyen de faire mieux ?

— C'était tout quand vous êtes rentré chez vous en remportant votre matériel et en nous laissant, fort heureusement la cartouche...

— La carte mémoire !

— Oui ! Pour faire le tri de nos trouvailles. »

Martinot se ressert un peu plus maladroitement que le détective et obtient plus de mousse que de liquide. Il pose son verre sur le bord de la table et reprend la parole.

« Nous avons jeté un coup d'œil sur les photos et puis nous avons décidé de retourner au charbon. On n'avait plus d'appareil photo sophistiqué, alors, on s'est débrouillé avec les petits moyens de l'Administration. On a emporté également une échelle, une spatule et une brosse à chiendent, vous connaissez... »

Maurois s'impatiente. Il coupe la parole à son chef.

« Et on est retourné à la grotte. Malheureusement, comme il y avait encore un peu de soleil, il y avait plein de civils sur le sentier... »

Parole que Martinot reprend.

« Et puis... il a plu et les touristes ont disparu. Alors, on a fait comme les autres zozos, on s'est mis à l'abri. Mais nous, on n'a pas gravé nos initiales dans

le grès. On a campé l'échelle et on a nettoyé la niche aux secrets. »

Il s'apprête à relancer le diaporama, mais attend un peu encore, fier de son suspense.

« Et devinez ce qui est écrit.

— J'hésite entre « *Merde à celui qui lira* » et une citation latine qui parle d'une fleur martyre qui sera aux côtés des juges au jour du jugement dernier...

— Crombert, savez-vous que vous êtes agaçant et que parfois, je vous hais ?

— Agaçant, je ne savais pas ! Pour la haine... j'avais des soupçons...

— La photo est sûrement moins belle qu'avec votre reflex, mais au moins, le texte est lisible. »

Sur fond de verdure massacrée au grattoir et à la brosse, on peut lire : « *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera.* » Malthus termine son verre et fixe le texte avec intensité.

« Il faudrait convaincre vos homologues de *l'extérieur* d'expertiser l'inscription. On doit savoir si elle date du Moyen Âge ou si c'est plus récent. »

Maurois désigne l'écran.

« Ce n'est peut-être pas la peine d'ennuyer les Alsaciens. Il n'y avait pas cinq siècles de mousse sur les lettres, au plus quelques mois. J'ai eu l'impression, au contraire, que quelqu'un venait régulièrement faire le ménage. J'ai même retrouvé une brosse métallique tout usée au fond du trou. »

« Au moins, nous savons qu'il existe un lien entre votre victime et ce coin de montagne. Je serais curieux de lire le bouquin que Oskar-Omar a reçu et qui l'a



rendu hystérique. Je suis persuadé que ça concerne la même...

— Florine ! Florine Meurgotte !

— Pas très local comme nom !

— Au contraire ! Ça signifie « musaraigne », en patois lorrain.

— Vous m'en direz tant ! Bon ! Il faut retrouver Oskar. Cinq contre un qu'il est la clef de nos deux affaires. Et il faut absolument mettre la main sur le fameux livre. »

Martinot examine lui aussi l'inscription mystérieuse.

« Vous ne pensez plus qu'il s'agit d'une communauté d'artistes ou de simples hippies.

— Il serait peut-être utile de contacter la MIVILUDES...

— Vous pensez à une secte, c'est ça ?

— Ouais, je le crains ! La MIVILUDES est chargée de répertorier, observer et analyser les dérives sectaires. Ils ont peut-être des indications sur un gourou qui sévirait dans votre coin.

— Et tout ça, sous le manteau, sans commission rogatoire et sans partager les infos avec nos collègues de Nancy, ni de Colmar.

— Bien sûr, on peut agir à découvert et risquer d'être pris pour des fumistes. Hélas, mes amis, je crains que vous ne vous soyez enfoncés dans le maquis. »

Martinot termine son verre et se rend dans la cuisine pour puiser trois canettes neuves dans le réfrigérateur.

« OK ! Je vais m'en occuper ! Par contre, Denis, tu

vas reprendre le cours normal de ton existence. »

Le gentil géant relève la tête un peu brusquement.

« Pas question, Chef ! Je ne vais pas vous laisser vous amuser tout seul pendant que j'irai faire le zouave avec des jumelles sur la RN57.

— Mais ta carrière...

— Je suis jeune, célibataire et simple gendarme. Qu'est-ce que je risque ? Une mutation ? Si on est mutés à Hazebrouck, au moins on ira tous les deux.

— D'accord, mais... motus ! Fomec et discrets... Pas de vagues... Surtout pas de vagues...

— Bien sûr ! Mais, Chef, si on résout l'affaire...

— Croisons les doigts. Et je compte sur vous, Crombert, pour me tenir au courant de votre côté. Pas d'entourloupe. »

Le détective lève son verre.

« Vous me connaissez, Major...

— Justement ! Vous avez parfois tendance à la jouer perso...

— Que nenni, mon ami ! Sur ce coup, je serai aussi transparent que du cristal dans de l'eau claire ! Promis juré ! »

Il boit une grande gorgée et porte un toast :

« À l'union des forces du bien et à son triomphe sur le mal. À l'union du privé et du public... à nous, mes amis...

— À nous !

— À nous ! »

Les verres tintent. Une série de photos d'adolescentes, en pleine pyjama-party, dans des poses émoussillantes défile sur l'écran. Le major panique et cherche

à endiguer cette avalanche suggestive.

« La petite... »

Il s'arrête avant de proférer des horreurs.

« Je comprends pourquoi elle a insisté pour que je clique uniquement sur « *Photos papa* » ! »

Malthus Crombert apprécie en connaisseur. Denis Maurois se frappe les cuisses.

« Ben dis donc ! Comment elles sont, les gamines, cette année... C'est la petite-fille du colonel avec le short mauve ? Eh ben, dis donc... Qui c'est l'autre avec le soutif qui déborde ? »

Martinot parvient à trouver le bouton qui sauve son honneur, celui de sa fille chérie et de ses copines.

« Ça ! Elle va m'entendre !

— Mais cher ami, c'était charmant et rafraîchissant.

— Il a raison, Chef ! On pourrait pas recommencer au début ? »

Le major prend le parti d'en rire.

« Vous n'êtes que deux pervers ! »

Malthus écarte les bras, mains ouvertes, pour exprimer son innocence.

« Pas du tout ! Au plus, sommes-nous des esthètes, de fervents admirateurs de la nature.

— Je vais vous coller la DRCI au cul... Non mieux... Je vais charger Jasmine... vous savez, la petite brunette de l'entrée... je vais la charger d'une enquête de moralité sur votre compte. »

Denis Maurois pose sa grande main sur l'épaule du détective.

« Alors, là, Monsieur Crombert... vous êtes fichu ! »

Malthus vide son verre, stoïque.

« Je suis au-dessus de tous soupçons. Irréprochable :  
IR.RÉ.PRO.CHA.BLE.

— Je vous accorde le bénéfice du doute, pour l'instant ! Mais attention, si vous me laissez tomber...  
Jasmine...

— Ce sera mon épée de Damoclès, cher ami ! »

## — 37 —

Le professeur Charles Darrouin classe les petits sachets envoyés par le major Martinot. Il a déjà identifié quelques-uns des hôtes de la grotte au premier coup d'œil : blaireaux, fouines, furets, chèvres, chamois, renards et différentes races de chiens. Il a mis de côté ce qui pourrait s'apparenter à des loups et surtout à des félidés, son péché mignon. Il espère de tout son cœur trouver le Graal, son Graal : des poils de son *Neofelis darrouina*.

Il a soigneusement préparé les huit échantillons prometteurs et attend impatiemment que le séquenceur se libère. Cet imbécile de Brémond lui fait perdre du temps. Pourquoi a-t-il besoin de la machine toute une matinée pour deux malheureux tubes ? Il est lent, il est inefficace, il est stupide... Mais il est riche, il a l'oreille des puissants et il est entouré d'une équipe servile. On se demande bien pourquoi !

De l'autre côté de la vitre, Anthony Brémond, Docteur en biologie appliquée, Maître de Conférence, Consultant Expert auprès des Tribunaux, imprime ses résultats, éteint l'ordinateur et débranche l'un après l'autre tous les appareils d'analyse.

Dans le couloir, Charles Darrouin, Professeur agrégé au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, détaché auprès

du CNRS pour l'étude des grands fauves, bout. L'imbécile vient de lui coûter une heure de travail. C'est le temps qu'il va devoir consacrer à étalonner le séquenceur avant de procéder à ses analyses. Les deux hommes se saluent fraîchement devant la porte. L'un sourit, l'autre bougonne. La routine, en quelque sorte.

Darrouin dépose soigneusement ses précieux tubes sur l'un des plateaux, prépare ses blancs tests et ses blancs certifiés sur le second. Il rebranche les appareils en insultant copieusement son collègue et initialise l'ordinateur qui lui souhaite la bienvenue. Il va pouvoir commencer la longue et fastidieuse opération de contrôle et de vérification qui lui aurait été épargnée si le sombre imbécile avait laissé l'engin en veille.

Mais Darrouin lui réserve un chien de sa chienne : Mōssieur le Docteur le paiera un jour, Mōssieur le Docteur tombera de son piédestal, quand Mōssieur le Docteur lira la publication dans *Nature*.

Le séquenceur émet des bips affolés. Un rectangle rouge s'affiche sur l'écran. Darrouin frappe du pied. S'il s'écoutait, il casserait tout ce qui est à sa portée.

« L'ordure ! Le fumier ! Le traître ! L'immonde imposteur ! »

Au travers des vitres, il aperçoit son ennemi qui rigole.

« L'infâme ! Il a pollué le circuit ! »

Trois heures de nettoyage, une heure d'initialisation, une heure de contrôle. L'après-midi est fichu.

Darrouin vide les réactifs dans l'évier et lance la première séquence de rinçage sous l'œil goguenard de son rival.

Elzévia Garamond est petite, ronde, charmante et toute de noir vêtue. Cela fait contraste avec ses cheveux blancs et ses yeux du même bleu que les porcelaines de Delft. Elle reçoit Malthus Crombert plus par curiosité que par intérêt véritable pour l'énigme qu'il lui a posée.

La dame fut, en son temps, libraire, éditrice, historienne, chroniqueuse. Titulaire d'un doctorat es lettres, d'une maîtrise de l'École des Chartes, Docteur *Honoris Causa* de Faculté de Philadelphie, elle préside aux destinées de la plus grande bibliothèque privée d'Europe, après celle du Vatican.

Elle est incollable sur les incunables, redoutable sur les princeps et unique pour dénicher le dernier exemplaire de n'importe quel ouvrage écrit en français, allemand, espagnol, italien, anglais ou espéranto. C'est une sorte de Google humain dans le domaine de la littérature, d'*Encyclopedia Universalis* de l'édition.

Malthus, qui s'est renseigné sur son hôtesse avant de venir, s'est muni d'une belle boîte de véritables macarons de Nancy et autres spécialités de la cité ducale. Quelques miettes blondes maculent le haut de la robe noire et un doux parfum de bergamote fleurit l'haleine de l'érudite.

« Un livre, ancien, relié de cuir... qui parlerait de l'histoire de Florine Meurgotte...

— Une sorte de bible ou d'évangile.

— Une hagiographie de cette martyre locale. »

La dame essuie ses doigts poisseux sur un petit mouchoir de baptiste tiré de sa manche, puis, avec une curiosité gourmande, puise une meringuette à la mirabelle entre le pouce et l'index qu'elle contemple un instant avant de l'engloutir.

« Plusieurs ouvrages ont été écrits sur cette légende. Légende qui n'en est pas vraiment une. La demoiselle figure bien au registre des condamnés du bailliage de Remiremont. On a seulement exagéré le côté rocambolesque de son évasion. Il est exact qu'elle se trouvait sur le bûcher, il est sans doute exact que le bourreau avait allumé le premier fagot. Il est vraisemblable qu'un violent orage a éclaté. Ce n'est pas rare en juillet sur les hauteurs. Les chroniqueurs sérieux pensent, et c'est mon cas, qu'un groupe de paysans, hostiles au bailli et fâchés par les impôts prélevés par l'abbesse de Remiremont, assistait au supplice. Il est probable que, profitant de la panique, ils aient libéré et emmené la condamnée avant qu'elle n'ait été touchée par les flammes.

— C'est aussi ce que pense le Professeur Valdenaire...

— Ce vieux brigand ! Toujours debout ?

— Il l'était encore il y a trois jours...

— Où en est-il rendu dans sa quête des paradis ?

— D'après l'odeur, il se cantonnerait au haschich.

— Je suis un peu déçue. Il était bien plus hardi dans sa jeunesse. Un véritable et authentique anarchiste



doublé d'un détestable junkie. »

Elle se fait pensive. Un sourire nostalgique passe dans ses yeux.

« Mais nous nous égarons. Je vous disais que plusieurs ouvrages relatent, avec plus ou moins de détails, la courte vie, la mort ignominieuse et l'œuvre vertueuse de cette fille, généralement dans cet ordre-là. Savez-vous qu'on lui a attribué des miracles ?

— Authentiques ?

— Ça, mon cher Monsieur... en matière de miracle, il n'y a que la foi qui sauve. On dit qu'elle guérissait les écrouelles...

— Comme Saint-Louis ?

— Parfaitement ! Comme Saint-Louis et tous les rois chrétiens de Robert le Pieux à Charles X. C'était une spécialité familiale ! »

Malthus Crombert sort une photo de son portefeuille et la tend à son hôtesse.

« *Flos martyrii diem iudicii iudices revertetur ad latera !* La fameuse phrase ! C'est joliment gravé ! Où avez-vous trouvé ça ?

— Dans une grotte au pied du Hohneck.

— Hum ! La grotte de Dagobert où notre bon roi s'est dissimulé pour échapper aux félons de son escorte et où les moines de Munster ont caché leur trésor.

— Celle-là même !

— Il y a peu de grottes glacières dans ce massif. On peut comprendre que celle-ci ait suscité autant de belles histoires. Mais revenons à nos moutons. »

Elle pioche une nouvelle friandise dans la boîte : un petit bonbon doré à la bergamote.

« Beaucoup d'ouvrages, certes, mais essentiellement des historiettes locales, ce que l'on appellerait de nos jours des faits-divers. Vous savez, beaucoup de livres publiés depuis Gutenberg n'ont rien à envier à notre presse people. On y trouve généralement le même goût du sensationnel et souvent le même besoin de choquer le lecteur plus que l'informer. C'est redevenu le cas, d'ailleurs. La mode des biographies de gens célèbres, prétendument écrites par eux-mêmes, renoue avec la tradition des chroniqueurs des siècles passés. »

La boîte est presque vide. Elle secoue le plastron de sa robe du plat de la main et saisit un cahier à spirales, aux pages couvertes d'une écriture large et aristocratique, derrière elle.

« Il y a aussi quelques bouquins tirés à compte d'auteur... »

Elle croise les doigts devant elle, à l'italienne.

« Dieu nous préserve de cette engeance ! Dans votre courrier, vous évoquiez les Évangiles. Il existe, ou plus exactement, il a existé un ouvrage qui était précisément calqué sur ce principe : des chapitres courts, contant une histoire édifiante ; des paraboles à la morale exemplaire ; des sentences grandiloquentes.

— Le matériau idéal pour amener des illuminés à se croire élus.

— Certainement. Bouddha a fait beaucoup plus avec infiniment moins !

— Des gentils illuminés prêchant l'amour et la paix, ou des illuminés dangereux...

— Prêchant la destruction de Sodome et Gomorre...

— Et de la nouvelle Babylone... »

La gourmande se décide à vider la boîte en gobant le dernier macaron et en dépliant le papier de l'ultime bergamote.

« Tout ou presque est dit dans la phrase : la fleur martyre sera aux côtés des juges au jour d'Armageddon pour confondre ses accusateurs. Vos illuminés ont soif de justice et les justiciers, malheureusement, sont rarement pacifistes. La justice, surtout la justice divine, se fait à l'épée, à la hache ou par le feu.

— Certes ! Mais le Jugement dernier, ce n'est pas pour tout de suite.

— Détrompez-vous, cher Monsieur, il y a un excellent ouvrage paru dans les années soixante qui répertorie *in extenso* la totalité des annonces de fin du monde depuis son invention. C'est un bouquin très épais. Chaque année, un mage ou un chercheur ou un historien ou un quidam trouve dans un grimoire oublié, dans une harmonie de planètes, dans un hasard numérique ou Dieu sait quoi d'autre... la date de la prochaine fin du monde.

— Il est vrai que l'imagination humaine...

— Je ne vous le fais pas dire. Mais que serions-nous sans imagination ? On dit que le rire est le propre de l'homme... j'ai connu un perroquet qui riait... Je n'ai jamais rencontré d'animal qui possédait assez d'imagination pour écrire un roman. »

Elle secoue la boîte, espérant sans doute avoir oublié quelques miettes. Hélas, il ne reste que les parfums. Elle arrache une page de son cahier et la tend au détective.

« Je vous ai noté les références d'ouvrages conformes à ce que vous m'avez décrit. Vous pouvez sûrement les consulter rue de Tolbiac, à la Bibliothèque nationale...

— Je vous en remercie...

— Hélas, comme je vous le disais tout à l'heure, le plus judicieux, qui s'intitule *Vie, mort et vie de Florine Meurgotte, Martyre et Sainte*, a été publié à compte d'auteur par Jules-Auguste d'Arméllys en 1853, chez *De universele gedachte*, un petit éditeur anversois. Le sous-titre est édifiant : « *Saint Évangile* ».

— Je suppose que l'éditeur...

— Oui, vous supposez bien. Il a sombré corps et biens au début du XXe siècle. Il ne semble pas qu'un confrère ait jugé nécessaire de reprendre son catalogue. Navrée pour vous. Vous ne perdrez rien à consulter la Bibliothèque royale de Belgique. En principe, elle ne répertorie que les ouvrages parus après 1875, mais... qui sait ? Il y a aussi la Bibliothèque de l'Université d'Anvers que vous pourriez solliciter. Et les collectionneurs privés. Mais là, je vous souhaite bien des chances.

— Vous avez des contacts ?

— Je vous ai noté ça aussi. »

Malthus se lève pour prendre congé. Il salue la dame galamment en inclinant le buste.

« Je vous ferai envoyer un assortiment dans une boîte plus conséquente.

— Vous ne devriez pas encourager mes vices, cher Monsieur. Mon médecin va encore me gronder.

— On ne vit qu'une fois, chère amie. »

La vieille gourmande le raccompagne jusqu'à la porte. Au dernier moment, elle le rattrape par la manche.

« Il y en a un que je n'ai pas noté... »

Elle s'interrompt en proie à un débat intérieur. Malthus est suspendu à ses lèvres luisantes de sucre.

« C'est un voyou... indigne d'être classé parmi les bibliophiles. Francis Shrewman, Sir Francis Shrewman, il habite dans le Yorkshire, du côté de Darlington ou Middlesbrough. »

Le détective note ces renseignements dans son carnet de moleskine.

« Son vice... c'est justement d'acheter en masse des ouvrages à tirage confidentiel, dans le but de leur faire atteindre une côte hors de propos. C'est à la fois malin et malhonnête. Le livre est fait pour être diffusé, pas confisqué. Fort heureusement, dans ce qu'il acquiert, il y a rarement des perles et certainement jamais des diamants.

— J'ai bien compris. Je vous remercie encore. »

La dame referme la porte doucement et fouille sa poche : il y reste une friandise.



Ingrid-Bertila a trop attendu. Elle a voulu trop bien faire, trop bien préparer sa fuite. L'automne vieillissant s'est transformé en hiver radical, d'un seul coup. La neige tombe depuis deux jours sans accalmie. L'univers vallonné est devenu uniforme. Alors, maintenant que tout est prêt, elle hésite. Pourtant sa colère et sa détermination n'ont pas varié. Ce serait dommage de tout remettre *sine die*. Elle a trop pris de risques pour renoncer.

Depuis quatre jours, sous prétexte de dérangement, elle a habitué la communauté et particulièrement le harem et le Seigneur à disparaître de longues minutes, des heures parfois dans la salle de bain ou à l'écart de la maison. Plus personne n'y prête attention. Le premier jour, elle a ingurgité du savon et du vinaigre pour obtenir un beau teint blafard-verdâtre ainsi que quelques vomissements très réalistes. À table, elle ne se nourrit que de bouillon maigre et de légumes à l'eau. Mais la rusée profite de ses présumés dérangements pour s'offrir de copieuses tranches de lard et des orgies de céréales au lait. Sous des apparences misérables, elle est en pleine forme.

Elle a quitté la couche royale en se tordant de douleurs, sous l'œil condescendant d'Audevère, descendu

les escaliers en prenant garde à ne faire grincer aucune marche. Elle a ouvert la porte de derrière et couru pieds nus jusqu'à l'étable. Il y règne une douce tiédeur qui la réchauffe lentement. C'est ici qu'elle a amassé son trésor de guerre, plusieurs semaines de menus larcins : trois robes, une couverture, quatre paires de chaussettes, un bonnet, une paire de bottes d'homme, une dizaine de sacs-poubelle en plastique épais, une lampe frontale, des piles de rechange, une pelote de ficelle, une minuscule boussole et un couteau à huit lames. Sur place, se trouve le reste de l'équipement : le manche d'une fourche dévorée par la rouille, qu'elle n'a eu aucun mal à arracher ; plusieurs paires de gants renforcés et la merveille, la combinaison de travail rouge de Constantin d'Armélys, celle qu'il arbore lorsqu'il pose devant son exploitation au hasard d'articles dans les journaux locaux.

Elle commence par se confectionner une chemise avec un des sacs en découpant un trou pour la tête et deux pour les bras, puis une culotte et des jambières. Elle serre le tout sur elle avec la ficelle. Elle passe les trois robes et les quatre paires de chaussettes. Elle se sent un peu engoncée, mais ne ressent plus le froid. Les bottes sont encore un peu trop grandes. Elle emplit les interstices avec du foin. Elle ressemble à une Inuit au cœur de la nuit polaire. Elle enfle la combinaison rouge par-dessus ses vêtements, se bat longuement avec les fermetures à glissière et parvient enfin à clore le tout. La voici transformée en Bibendum écarlate.

La neige ne tombe plus et un magnifique clair de lune illumine le paysage. C'est à la fois une bonne et une



mauvaise nouvelle. Bonne parce qu'elle peut sans mal s'orienter, mauvaise, parce qu'elle risque d'être parfaitement visible tant qu'elle n'aura pas franchi le sommet. Au temps de l'automne hésitant, elle avait prévu une descente par le sentier de randonnée, cap à l'est vers la plaine d'Alsace. Mais la neige a quelque peu brouillé ses plans. Elle va devoir utiliser les pistes de ski de fond, clairement jalonnées par des piquets orange, rouges ou verts. La première passe à proximité et grimpe vers le sommet du Hohneck en zigzags harmonieux. Elle connaît un peu la topographie du terrain pour avoir souvent marché par ici avec ses parents. Elle sait qu'au-delà du parking se trouve une autre piste qui descend vers la vallée. La seule évocation de ses parents lui fait monter les larmes aux yeux. Ce n'est pas le moment de faiblir ni de s'épancher.

Elle enfile son bonnet, ajuste la couverture au-dessus de sa tête et autour d'elle, ceinture son harnachement de plusieurs tours de ficelle. Maintenant, elle ressemble à une Bédouine. Une vache insomniaque mâchonne sur sa gauche. Une autre pousse un unique gémissement. Le silence retombe.

Ingrid quitte la tiédeur de l'étable et jette un ultime coup d'œil vers la maison endormie. Le thermomètre doit indiquer entre -10 et -15 °C. Tout est calme. La neige crisse sous ses semelles. Elle s'enfonce de plusieurs centimètres à chaque pas. Le sommet miroite. Les balises se découpent sur la blancheur environnante.

« Allons-y ! Droit devant ! »

La pente est raide. La poudreuse s'éboule sous ses bottes. Plusieurs fois, elle s'est retrouvée à quatre

pattes, à patauger pour recouvrer son équilibre. Les gants sont trop grands et elle a beaucoup de difficultés à serrer son bâton. Le sommet semble toujours aussi lointain. Malgré le froid, elle sue à grosses gouttes sous son harnachement de plastique.

Chaque pas est une victoire. Chaque foulée est une souffrance. Mais elle marche à la haine. Chaque fois qu'elle se sent sur le point de lâcher prise, elle repense aux humiliations, aux gifles, aux coups, au mépris dont le Maître abreuve ses petites esclaves domestiques, à sa façon de forniquer à l'économie. Elle déteste ces gens, elle déteste la servilité dont ils font preuve, elle déteste avoir été abusée par la chaleur humaine dont ils semblaient si prolixes.

Elle zigzague à la manière des skieurs, posant ses pieds un à un, avec application et plantant loin son bâton. C'est plus long, mais plus efficace. Elle n'est pas tombée depuis plusieurs minutes. Le but est proche. Elle n'a pas de montre, aucun moyen de connaître le temps écoulé. Elle ne pense pas que ses compagnes s'inquiètent avant une heure. Après ? Elle ne sait pas trop ce qui se passera. Est-ce que Audevère réveillera le Maître ? Est-ce qu'elle partira à sa recherche ? Est-ce qu'elle attendra le matin ? Autant de questions qui la taraudent et l'aident à avancer.

Le vent violent la surprend au sommet. La neige fine tourbillonne autour de ses jambes, fouette son visage, tente de lui arracher sa couverture, voile quelque peu le paysage. Ingrid traverse l'étendue plate du parking, courbée en deux. Elle s'empresse de se mettre à l'abri derrière le restaurant d'altitude déserté pour l'hiver.

---

Dans le calme relatif, elle repère la piste balisée qui oblique vers la droite. Elle entend aussi des appels lointains, des cris : la meute est lâchée. Elle n'a plus une minute à perdre. Elle resserre ses vêtements et plonge vers la vallée. Elle croit discerner le bruit d'un moteur. Mais peut-être est-ce un effet conjugué du vent et de son imagination. Quoi qu'il en soit, l'heure n'est plus aux hésitations. La descente est aussi piègeuse que la montée, mais au moins, quand elle fait un faux pas, elle glisse dans le bon sens. La neige s'infiltré dans ses bottes. Elle ne sait plus à quel moment le foin s'en est échappé. Pour l'instant, les quatre paires de chaussettes sont encore relativement sèches, mais ça ne va pas durer.

Elle fait une courte halte à la croisée de trois chemins et relève la couverture et son bonnet pour mieux entendre. Des voix résonnent derrière elle dans le cirque de Frankenthal. Difficile de se faire une idée sur leur origine ou leur direction. C'est un simple brouhaha d'où ressort parfois son nom local :

« Bertila ! Oh, oh ! Bertila ! »

Elle n'entend plus le bruit de moteur, ce qui est plutôt rassurant. Elle se rhabille et attaque le dernier raidillon qui la mènera jusqu'à la route des Crêtes. Deux cents mètres, à peine, un saut de puce, une formalité. Hélas, elle bute sur un rocher en saillie et bascule vers l'avant.

Elle est sonnée, enfoncée à mi-corps dans la neige. Elle reprend lentement ses esprits et s'assied. *A priori*, elle est entière, elle ne souffre de nulle part, mais elle a froid. De la poudreuse s'est glissée sous son col et

elle voit, avec horreur, le vent qui emporte sa couverture loin, trop loin d'elle. Elle pense un instant courir pour la rattraper, mais elle n'est déjà plus qu'un point indistinct dans le blizzard. Elle secoue le haut de sa combinaison, renforce son bonnet sur ses yeux et ses oreilles et cherche son bâton. Plus de bâton ! Il est quelque part, au-dessus d'elle, dans la neige, dissimulé, perdu.

Elle reprend sa marche avec plus de circonspection. Sa troisième jambe lui manque, alors elle doit redoubler d'attention. La prochaine chute pourrait être fatale.

Elle est arrivée en bas. Un chasse-neige a dégagé la D430. Il est temps de faire un choix : à droite, il y a La Schlucht avec la route qui mène vers Colmar et celle de Gérardmer. C'est sans doute la meilleure solution. Au col, il y a un hôtel, le sol est bien tassé, elle pourra marcher à l'aise sans crainte de tomber à chaque foulée. Si elle prend à gauche, elle rejoint l'auberge de Breitzouze qui surplombe le remonte-pente, une autre voie damée qui plonge vers la vallée.

Elle hésite. Elle n'entend plus les voix, mais un gros ronflement retentit au loin vers La Schlucht, justement. Il est possible que ce soit l'un des chasse-neige ou un camion, mais elle n'y croit pas. Elle connaît ce rugissement. Alors, elle n'hésite plus. Elle s'élançait au pas de course vers la gauche. Ses bottes résonnent contre le sol, son souffle vibre dans le silence, son cœur cogne dans sa poitrine. Elle n'a plus froid, la peur lui donne des ailes, décuple sa force. Premier virage. Elle n'ose pas s'arrêter pour écouter. Deuxième virage. Le vent glacial arrache de la poudreuse aux flancs de

la montagne pour la plaquer sur l'asphalte qui devient de moins en moins lisse. Troisième virage. Elle aperçoit l'auberge, fantôme sombre sur fond de craie luisante. Elle demande un denier effort à ses jambes et atteint le bâtiment. Pas de lumière, pas de bruit, hormis celui des bourrasques venues du Kastelberg.

Elle dépasse la ferme et distingue les pylônes du télési. Elle quitte la route et dévale le fossé sur les fesses. Un ronflement s'amplifie, roule, se réverbère sur les parois. Un phare illumine la neige à une vingtaine de mètres sous Ingrid qui se plaque au sol. Le moteur cogne au ralenti, l'échappement crachote, le monstre d'acier continue son chemin sans s'arrêter. La jeune femme se tient coite un long moment, dissimulée dans la neige molle. Le bruit décroît vers le sud, mais elle n'est pas à l'abri pour autant. Il faut se hâter !

La dameuse a dégagé deux bandes larges et plates de part et d'autre des pylônes. Elle peut avancer régulièrement. Ses bottes s'enfoncent à peine dans la croûte durcie. Elle tend l'oreille, prête à se figer en cas de retour du vieux 4x4. Elle imagine bien Constantin au volant, bouillant de rage, flanqué de Charles, son fidèle lieutenant, braquant le phare manuel et d'une ou deux épouses scrutant les bas-côtés à la recherche de la fugitive. Peut-être Audevère est-elle de la partie, à moins que le Maître ne l'ait punie pour avoir laissé s'enfuir sa cadette.

Ingrid arrive au pied du télési. Elle entrevoit, au loin, des réverbères allumés. Elle reprend espoir et souffle un peu. Elle n'est pas encore hors de danger, mais elle arrive au but. Une vaste étendue vide sans

aucune végétation se profile face à elle, comme une clairière immaculée. Les lumières sont sur la gauche, très proches. Elle décide de se méfier de cet hiatus blanc et longe la lisière de sapins. La lune est devant elle, maintenant, plus grosse, mais moins intense. Ingrid allume sa lampe frontale pour éclairer ses pas.

Le bruit revient au-dessus d'elle, présent, rageur. Elle distingue l'éclat du phare directionnel qui fouille la pente. Elle s'accroupit au milieu des arbres et attend que l'écho du moteur s'atténue pour reprendre sa marche.

Elle retrouve un nouveau télésiège qui oblique vers la droite. Ce n'est pas tout à fait ce qu'elle voulait, mais la piste ne semble pas trop l'éloigner de son objectif brillant. Elle avance à grandes enjambées, dopée par l'espoir et la crainte de revoir ses poursuivants avant d'avoir atteint les maisons. Elle contourne un petit bâtiment et doit franchir une congère pour parvenir sur une route en partie dégagée. Les réverbères tant attendus sont à une centaine de mètres à gauche. Ingrid sent son cœur près d'éclater, des sanglots de joie monter dans sa gorge. Encore quelques secondes d'angoisse.

Le rugissement et la lueur des phares la cueillent au moment où elle se croyait sauvée. Ils sont toujours loin, mais approchent à grand bruit. Elle court jusqu'à la première maison, tambourine aux volets, hurle. La cime des arbres s'illumine à moins de trois cents mètres. Elle se précipite vers la seconde maison, crie, frappe du poing et du plat de la main contre la porte. Les phares sont maintenant sur elle. Une voiture de luxe est garée

---

devant la troisième maison. Ingrid donne des coups de pied dans les roues, cogne sur les vitres, secoue la carrosserie. Un hululement déchire le silence, couvrant le son du 4x4 qui fonce vers elle. Les lumières s'allument dans les étages. Ingrid se plaque contre la porte, frappe sur les montants.

Une fenêtre s'ouvre au premier, un homme interpelle les importuns. La jeune femme crie, au bord de la crise de nerfs.

« Fauvez-moi ! Fauvez-moi ! V'ai été enlevée ! Au Fecours ! »

Le même homme s'encadre dans la porte. Sur la route, la vieille ambulance Dodge de 1945 recule à toute vitesse et disparaît au loin. La Mercedes outragée continue à clamer son indignation, réveillant tout le quartier. Ingrid, qui ne sera plus jamais Bertila, pleure dans les bras de son sauveur en pyjama bleu pâle.





— 40 —

La gendarmerie a réquisitionné un chasse-neige pour dégager l'accès jusqu'à l'ancienne colonie de vacances. Deux transports de troupes et trois véhicules légers sont garés au hasard sur l'esplanade. Des hommes, armes à la bretelle, interdisent tout mouvement des *Justes du Nouvel Éden*. Une cinquantaine de personnes hébétées s'agglutine devant la maison en une masse compacte.

Le major Martinot leur fait face.

« Où se trouve votre gourou ? »

Le terme semble choquer. Une femme en mauve, au visage tuméfié, s'avance, l'air décidé.

« Nous n'avons rien de cela, Monsieur. Notre quête est noble. C'est la voix de Dieu qui nous inspire. Constantin d'Arméllys n'est pas un gourou, il est l'envoyé du Seigneur !

— Où est-il ?

— Il est où il doit être. Il est où Dieu le guide. »

L'officier se tourne vers ses hommes.

« OK ! Fouillez les bâtiments ! Et faites rentrer les enfants. Ils doivent mourir de froid. »

La dame en mauve s'insurge.

« Vous n'avez aucun droit d'entrer. Ceci est la maison du Seigneur. Nul ne peut la profaner ! »

Les hommes hésitent. Le major réfléchit. Il a parfaitement reconnu son interlocutrice : c'est la grande brune qui figure auprès du dresseur de fauves. Il décide d'utiliser cette carte.

« Mademoiselle Isadora Drabel ! Laissez-nous faire notre travail. Nous avons une commission rogatoire et vous êtes soupçonnés d'enlèvement, séquestration...

— Isadora Drabel n'existe plus ! Isadora Drabel n'existera jamais plus ! Je suis Audevère d'Armély, première épouse de Constantin d'Armély, Juste parmi les Justes.

— Qui que vous prétendiez être, laissez-nous faire notre travail.

— Nous ne reconnaissons pas la justice des hommes ! Nous ne reconnaissons que la Justice Divine. Dieu nous ordonne de nous tenir face aux impies et de tenir tête aux forces de Satan. Retirez-vous ! Laissez-nous en paix ! »

Le major fait signe d'avancer à ses troupes. La situation est critique : douze soldats face à des hommes, des femmes et des enfants désarmés, mais sans crainte apparente. Une nouvelle fois, Audèvère-Isadora s'interpose.

« Ce lieu est sacré. Vous ne pouvez pas le profaner. Reculez avant que le bras de Dieu ne vous châtie ! »

Le gendarme Denis Maurois l'écarte sans violence et l'escouade s'introduit dans la bâtisse derrière le major Martinot, sous les imprécations de Mère Audevère. Le gendarme Maurois rejoint son supérieur à l'avant. Six hommes, dont un sous-officier, sont envoyés vers les étages, les autres ratissent le rez-de-chaussée. Les

bruits de bottes résonnent. Un chant doux et solennel les accompagne, repris par cinquante voix, une mélodie qui parle de paix, de renouveau et de justice. L'escouade se regroupe dans la grande salle commune qui sert à la fois d'église et de réfectoire.

« Rien au premier !

— Rien au second !

— Rien ici non plus ! »

Martinot se gratte la tête.

« Dans ces vieilles maisons, il y a presque toujours une cave ou un cellier. »

Chacun déambule, frappant le sol du talon. Maurois s'en prend à l'estrade de bois ciré supportant le lutrin où le prédicateur débite ses sermons.

« Ça sonne creux, ici ! »

Tous cherchent la trappe qui conduit plus bas, puis poussent tous ensemble pour faire ripper le meuble sur le sol dallé. Un escalier de pierre apparaît bientôt qui amène à une pièce sombre. Martinot, suivi de son adjoint, descend les degrés glissants en tenant sa torche bien haut. La cave est grande, voûtée, chichement éclairée par quatre candélabres de suif qui émettent plus de fumée que de lumière. Un homme en longue robe rouge est agenouillé, les bras écartés. À la vue des gendarmes, il s'élève dans l'air. Maurois ne peut retenir un cri.

« C'est quoi ce cirque ?

— De la lévitation ! »

Martinot s'approche du phénomène. Le thaumaturge ne semble pas s'en formaliser. Il est toujours abîmé dans sa prière. Seules ses lèvres bougent. Le major fait

le tour du bonhomme et, du bout de sa botte, pousse un élément invisible jusqu'alors.

« Eh oui, Denis, on fait de grands miracles avec cinq miroirs, deux leviers et beaucoup d'adresse. Surtout dans la pénombre ! Un simple tour d'illusionniste... du music-hall, c'est tout. »

Il frappe plus durement l'échafaudage secret.

« Descendez de là, vous ! »

L'homme met fin à sa méditation et prend pied sur le sol en terre battue.

« Qui vous a permis d'entrer ? Vous êtes ici dans la maison du Seigneur. Nul ne peut y troubler la paix. Sortez immédiatement.

— Si vous tenez à le savoir, c'est le juge Sébastienne Beaucourt qui m'a donné une commission rogatoire ainsi qu'un mandat d'amener à votre nom. Et, aux yeux de la loi...

— La loi ? Quelle loi ?

— Celle de la République française, cher Monsieur ! La seule en ces lieux ! »

Constantin d'Armélys se dresse devant les militaires et croise les bras.

« Je ne connais qu'une seule loi : celle de Dieu. Allez-vous-en ! Quittez sa demeure et n'y revenez plus avec des intentions belliqueuses. Je dois retourner prier. »

Martinot ne se laisse pas impressionner.

« Omar Barat, je vous signifie votre garde à vue, ce jour, à... »

Il consulte sa montre.

« ...9 h 48 ! Vous pouvez dès à présent vous faire

assister d'un avocat. Vous pouvez également demander à voir un médecin. Avez-vous compris ? »

L'homme rit de toutes ses dents.

« Je ne connais pas de... comment dites-vous... Ce n'est même pas un nom chrétien. Je suis Constantin d'Armély, fils de Donatien d'Armély, petit-fils de Claude-Hadrien d'Armély, arrière-petit-fils de Jules-Auguste... »

Denis Maurois lui saisit le bras et lui passe les menottes.

« Eh, l'artiste ! Tu ne vas pas nous réciter ton arbre généalogique jusqu'à Adam et Ève... Allez, avance ! »

L'homme en rouge renâcle, se débat, mais la poigne de fer du géant le maintient dans le droit chemin. Il grimpe le petit escalier, pendant que Martinot souffle les candélabres.

« Vous êtes des suppôts de Satan ! Des envoyés du Mal ! Des fornicateurs ! Des...

— Tais-toi ! Garde ton souffle, tu en auras besoin pour nous expliquer tes exploits.

— Aucun juge ne peut me juger ! Je suis le Juste parmi les Justes ! Votre justice terrestre est corrompue, viciée par les compromissions et les iniquités. Vous n'êtes que des vermisseaux, des créatures rampantes. Le Seigneur vous voit, il pèse votre âme à chaque instant et bientôt, très bientôt, il viendra en personne vous demander des comptes... »

L'escouade franchit les portes avec le prisonnier entravé, mais toujours aussi vindicatif. Les fidèles sont alignés de part et d'autre du chemin. Seules les Mères sont restées en travers, malgré les injonctions des

gendarmes. Leur Maître avance en traînant les pieds. Audevère-Isadora se précipite à sa rencontre et s'y accroche de toutes ses forces, imitée aussitôt par les autres épouses. C'est maintenant un groupe compact et coloré que les militaires poussent vers le fourgon cellulaire. Il faut toute l'énergie de la troupe pour remettre un semblant d'ordre et extraire le suspect de la masse hurlante et chamarrée.

— 41 —

La petite voix flûtée et la basse profonde s'affrontent une nouvelle fois dans le hall d'entrée. Mais cette fois, la lutte est de courte durée. Le téléphone sonne sur le bureau encombré du major Martinot.

« Oui, Marjorie... Dites-lui de monter. »

Le pas léger de Charles Darrouin fait résonner les marches de fer.

« Par ici, Professeur, entrez... je vous en prie. »

Le savant, la veste mal fermée malgré le froid glacial et les cheveux en bataille, se laisse tomber sur la seule chaise vide.

« Je suis un imbécile... Je suis un imbécile... »

Martinot écarte les dossiers pour mieux voir son interlocuteur.

« Un homme aussi diplômé que vous n'a aucune chance d'être un imbécile, du moins... »

— Si, si, je vous assure... un pauvre imbécile qui a pris ses désirs pour une réalité. »

Le major croit savoir.

« Adieu *Neofelis darrouina*, c'est ça ? »

— Oui ! Je suis un pauvre imbécile, doublé d'un infâme affabulateur. Quand l'histoire se saura, je n'aurai plus qu'à m'exiler au...

— Non ! Ce sera encore trop près !

— Vous avez raison ! Toute ma vie, je serai la risée de la profession. Mon avenir est fichu et Brémond a une nouvelle fois raison. »

Martinot laisse passer l'orage et les soupirs.

« Si vous me racontiez...

— Soit ! Vous vous souvenez que, sur la foi d'analyses, j'avais conclu à...

—... *Neofelis darrouina* !

— Tout à fait ! À l'aide du matériel que vous m'avez fourni dernièrement, j'ai refait mes analyses et là...

— Plus de *Neofelis darrouina*... »

Le chercheur hausse les épaules, soupire un grand coup et semble s'effondrer sur son siège.

« Hélas oui ! Mais c'est quand même intéressant ! »

Le gendarme redevient attentif.

« Je n'étais pas loin de la vérité. Je me suis juste laissé bercer par les sirènes de la gloire. Bref ! Les premiers échantillons ne permettaient d'extraire que l'ADN mitochondrial, qui est comme vous le savez...

— Non ! »

Le professeur semble surpris et presque déçu.

« Il y a deux sortes d'ADN : le mitochondrial et le nucléaire. Dans le premier cas, on n'analyse que l'enveloppe externe alors que dans le second, on a accès à l'ensemble des données génétiques. Et c'est là qu'est la différence !

— Vous m'en direz tant ! »

Darrouin néglige l'interruption.

« J'avais donc analysé l'enveloppe et trouvé des marqueurs mâles et des marqueurs femelles. De plus, le



matériel incomplet – mitochondrial – ne m’a pas permis de qualifier intégralement le génome de l’animal. D’où ma double erreur...

— Monsieur et Madame *Neofelis darrouina*. »

Le regard myope du chercheur est cette fois nettement plus amical.

« Exactement ! Et pourtant, je n’étais pas loin... »

Il devient songeur. Sans doute récapitule-t-il ses erreurs et ses espoirs déçus.

« J’ai donc, suite à votre second envoi et à mes prélèvements autour du cadavre de la vache, j’ai donc pu extraire l’ADN nucléaire, cette fois... Et là...

— Et là ?

— Et là ! »

Darrouin prend son temps, réunit ses doigts devant sa bouche, respire profondément et se lance.

« Une anomalie ! Pas celle que j’avais espérée, hélas, mais une curiosité quand même. Pensez donc, à peine une dizaine de cas recensés dans le monde. Un animal quasi mythique : un ligron !

— C’est quoi cette bête ?

— Un hybride. Le produit improbable des amours d’un lion et d’une tigresse. La nature est bien faite. Elle a mis le lion en Afrique et le tigre en Asie, bien qu’ils soient sexuellement compatibles. Mais l’homme n’a jamais su résister à une petite expérience amusante.

— Et ça ressemble à quoi ?

— La plupart du temps, à une sorte de tigre blond pâle avec quelques rayures plus foncées et une crinière courte. Mais attention, l’hybridation entraîne aussi le gigantisme. Un spécimen, qui vivait aux États-Unis au

XIXe siècle, pesait plus de quatre cent cinquante kilos, quant au plus grand recensé, Hercule, il est entré au *Guinness Book* en 2006 avec trois mètres soixante de long et quatre cent dix kilos de muscles. Mais ce sont des cas extrêmes. En moyenne, la taille est autour de trois mètres et un peu plus de trois cents kilos.

— Waouh ! Et on a ça en liberté, ici !

— Oui et cette fois, ça ne fait aucun doute. J'ai comparé plus de cinquante marqueurs. C'est certifié !

— Et il y a Adam et Ève ?

— Non ! C'est beaucoup plus curieux que ça : il ou elle est hermaphrodite : mâle *et* femelle ! Une anomalie, je vous l'ai dit !

— Et d'où sort-il ? »

Le savant réfléchit un instant.

« C'est très difficile à dire. D'un zoo privé, sans doute. Il y a des collectionneurs qui ne se contentent pas des timbres-poste. Et il y a des Docteur Frankenstein un peu partout sur la planète. Je ne serais pas surpris de savoir qu'il est né en ex-Union Soviétique ou dans les Balkans. Le communisme en tombant a libéré quelques mauvais instincts.

— Nous détenons un présumé Chypriote ou Croate dans les geôles de la République, en ce moment. C'est un ancien dresseur de fauves, très compétent, paraît-il.

— Ça pourrait cadrer. Reste à savoir où et comment il s'est procuré la bête. »

Charles Darrouin se lève pour prendre congé.

« Major, je compte sur vous pour m'avertir dès que vous aurez retrouvé le ligron.

— Je vous dois bien ça !

— Ça me permettra peut-être de remonter dans l'estime de mes confrères.

— Je vous le souhaite, Professeur. »

Martinot raccompagne le savant jusqu'au palier et revient avec une grande crainte en tête : qu'est-ce qu'un tel monstre est capable de faire, livré à lui-même ? Il comprend pourquoi Maureen Vermaux n'a eu aucune chance au milieu des myrtilliers.



Sébastienne Beaucourt, juge d'instruction, étonne et détonne dans la magistrature par ses tenues : jeans rapiécés, pull large, baskets sans lacets, longs cheveux en bataille et duffle-coat d'étudiante. Elle étonne et détonne également par ses prises de position incendiaire et sa contestation systématique de la hiérarchie. Toujours à la limite de la remontrance, parfois du blâme, elle fonce bille en tête dans la ligne qu'elle s'est tracée sans écouter les avis éclairés et modérateurs du Parquet. Ghislaine Samieux, sa greffière, la cinquantaine élégante et courtoise, s'amuse follement des frasques et des fureurs déclenchées par sa patronne.

Omar Barat, alias Constantin d'Arméllys, se tient assis la tête penchée en avant reposant sur ses mains jointes, dans une attitude de prière. Il est en grande tenue d'apparat : large pantalon de velours, chemise de soie, longue houppelande de laine, bottes de cuir et un invraisemblable chapeau de berger aussi grand qu'un parapluie, le tout dans un camaïeu de rouge, du vermeil intense au grenat profond.

Son avocate, Maître Blandine de Montague, toute de blondeur et de sobriété calculée, tente de garder son calme face à cette juge mal fagotée qui remue ses dossiers inlassablement.

« Monsieur Barat ! Vous savez sans doute pourquoi vous êtes devant moi aujourd'hui ? »

L'interpellé ne relève même pas la tête. Il poursuit inlassablement sa prière silencieuse, son immense chapeau en équilibre sur ses genoux.

« Nous protestons, Madame la Juge, Monsieur d'Armélys n'a rien à voir avec ce... Barat, figurant sur la convocation. Il s'agit d'une méprise...

— Chère Maître, quel que soit le nom sous lequel il veut se présenter, votre client est accusé d'enlèvement, de séquestration, de coups et blessures en réunion, de détention de mineurs de moins de quinze ans non scolarisés et de polygamie. On peut également y ajouter résistance aux forces de l'ordre. »

Elle relève la tête et s'adresse au prévenu.

« Monsieur Barat ! Qu'avez-vous à me dire ? Gref-fière ! Veuillez noter que Monsieur Barat se complaît dans son silence... »

L'avocate s'agite.

« Nous protestons...

— Vous l'avez déjà dit, chère Maître...

— Mon client n'a jamais enlevé qui que ce soit, ni détenu quiconque contre son gré...

— Ce n'est pas ce qu'affirme Mademoiselle Ingrid Spitzmüs, qui s'est présentée à la gendarmerie pour déposer plainte contre votre client.

— Cette demoiselle s'est, au contraire, rendue de son plein gré...

— Ivre et droguée...

— ...Ça, mon client l'ignore. Il n'a jamais forcé cette demoiselle à faire quoi que ce soit contre son gré. »

Sébastienne Beaucourt tire sur les manches de son pull et feuillette le dossier.

« Pas contrainte... cette demoiselle a quand même été battue...

— Simple querelle domestique, Madame la Juge...

— Déviation de la cloison nasale avec écrasement des cartilages, décollement de la rétine gauche, fêlure de la pommette gauche également, perte de deux incisives, je vous passe les innombrables ecchymoses et plaies diverses... Votre client a la querelle sévère, dites-moi !

— Ce n'est pas le fait de mon client ! »

La juge relit les paragraphes précédents.

« En effet, il s'agit de l'une de ses épouses... une certaine Audevère... Mais votre client n'a rien fait pour défendre Mademoiselle Ingrid Spitzmüs... Au contraire, il l'aurait même giflée, aggravant ses plaies...

— Simple réaction d'impatience de la part d'un mari excédé par une querelle entre ses épouses...

— Impatience, soit ! Justement ! Pour un homme qui supporte mal les querelles, cinq épouses, n'est-ce pas un peu trop ? Il doit avoir de nombreuses occasions de s'impatienter, cet homme. N'est-ce pas, Monsieur Barat ? »

Toujours pas de réponse. L'homme en rouge médite et prie. Il n'a que faire de ces discussions de salon à propos de faits qui ne le concernent nullement.

« Votre client nie donc l'ensemble des accusations. Ou, plus exactement, vous demande de les nier à sa place puisqu'il pense, sans doute, que la justice ordinaire n'est pas assez bonne pour lui.

— Mon client clame son innocence...

— Je ne l'ai pas encore entendu clamer grand-chose...

— Mon client a choisi de rester silencieux, ce qui est parfaitement son droit...

— Je vous l'accorde, chère Maître, mais c'est une défense qui ne favorise pas la clémence des juges. Tant qu'il se taira, votre client restera d'autant plus suspect.

— J'ai déposé un recours pour une mise en liberté immédiate, pour arrestation arbitraire. »

La juge referme le dossier et hausse les épaules.

« Arrestation mouvementée, n'est-ce pas, Monsieur Barat ? Trois gendarmes peuvent en témoigner dans leur chair. Coups de pied, coups-de-poing, morsures... Ça fait beaucoup de violence pour un présumé Saint Homme se réclamant de Dieu.

— Mon client n'a fait que se défendre face à des forces supérieures en nombre.

— On ne se défend pas face à la gendarmerie, chère Maître, on obéit ! Sinon, on tombe sous le coup de la loi et on finit dans mon bureau.

— Il est vrai que mon client...

— Comment diriez-vous... Simple réaction d'impatience de la part d'un homme excédé par l'intrusion des forces de l'ordre... c'est ça ?

— En quelque sorte, Madame la Juge.

— Et pour ces enfants non scolarisés, je suppose que Monsieur Barat est également directeur d'école...

— Absolument ! Comme la loi l'autorise, des cours élémentaires sont dispensés par une équipe éducative



selon le calendrier et les directives de l'Éducation Nationale.

— Et, bien entendu, un inspecteur de l'Académie vérifie régulièrement les progrès de ces bambins.

— Il se trouve que, jusqu'à présent... »

La juge frappe son bureau du plat de la main.

« Et pour cause ! Jusqu'à ces jours-ci, nul ne savait que des enfants se trouvaient au sein de cette secte...

— Je ne vous permets pas, Madame la Juge, il n'y a aucune dérive sectaire dans cette communauté...

— Foutaise !

— Je ne vous permets pas...

— Et moi, je vous dis que votre client, malgré ses grands airs, n'est rien d'autre qu'un petit gourou de province vivotant, comme tous ses confrères, de basses servilités et de faveurs sexuelles contraintes.

— Je ne vous permets pas...

— Ça suffit, Maître ! Le système de défense de votre client ne nous laisse pas grand choix : ou il parle, ou il attend son procès en prison. Tyranniser cinquante personnes, ça a un prix. »

Elle se tourne vers l'homme en rouge, toujours absorbé.

« Monsieur Omar Barat, je vous mets en examen pour enlèvement, séquestration, mauvais traitement à enfants et rébellion. Et je demande votre placement en détention provisoire. »

Elle hèle la maréchaussée.

« Gardien, veuillez emmener Monsieur dans ses appartements privés ! »

Maître Blandine de Montague proteste, mais suit son client en promettant de le faire libérer rapidement.

La juge attend que la porte se referme pour se tourner vers sa greffière.

« Je ne me fais aucune illusion. On ne le reverra pas. Le juge des libertés et le procureur vont le remettre dehors. Les Affaires Sociales vont faire une enquête et conclure à la bonne tenue des enfants et les autres charges vont être abandonnées. Sa petite avocate le sait, le procureur le sait et moi, je le sais aussi. Il ne restera que cette pauvre Ingrid Spitzmüs et son visage ravagé, que tous considéreront comme une victime consentante. »

Elle pose le dossier derrière elle sur une pile déjà conséquente.

« Je déteste ce type !

— Ça, je dois dire que vous n'avez pas tort, Madame la Juge, il est parfaitement odieux et pourtant...

— Vous avez raison, Ghislaine... Bon Dieu, qu'il est beau !

— La beauté du Diable, comme on dit. »

Que ce soit sous un tailleur élégant ou sous un pull informe, un cœur de femme reste un cœur de femme.

Les Langlois, Hélène et Jean-Luc, sont de vrais randonneurs, pas des promeneurs du dimanche. Ils aiment la beauté de l'effort, la montée d'adrénaline lors des passages dangereux, la douleur des muscles quand la pente se fait raide, la plénitude lorsqu'on franchit le sommet. Il leur arrive de faire partager ce plaisir à des amis, mais la plupart du temps, ne sont que deux. Parisiens exilés en Lorraine, ils ont rapidement découvert les Vosges, à un peu plus d'une heure de leur trois-pièces au centre de Nancy. Les citadins d'hier se sont transformés en montagnards. Ils ont, dans leur havresac, outre la gourde d'eau, la thermos de thé sucré, les barres de céréales, l'indispensable pull polaire et le non moins indispensable K-way, toutes les cartes du Club Vosgien. Ils ont même aménagé leur break en mini camping-car en ajoutant un matelas et des petits rideaux de cretonne aux vitres arrière.

Aujourd'hui ils sont accompagnés d'un jeune collègue de Jean-Luc, David, et de la fiancée de celui-ci, Clara. Ils ont loué des raquettes à Xonrupt et Hélène a sélectionné un circuit pas trop dur pour les novices. Ils ont laissé leur voiture au Gazon de Faîte pour rejoindre le Lac Vert.

« Nous voici à pied d'œuvre ! D'ici, on va remonter par là pour rejoindre le Lac Noir. Petite halte à l'auberge. Puis on continuera sur le Lac Blanc, pour le déjeuner. »

David entoure amoureusement les épaules de la frêle Clara.

« J'espère que ce n'est pas trop dur.

— Non, rassure-toi, on va y aller tout doucement. Le ciel est clair, la météo n'annonce pas de neige... Une promenade de santé ! »

Les jeunes gens ne semblent pas si tranquilisés que ça, mais le bel aplomb de l'aîné ranime la confiance. Hélène se croit quand même obligée de rajouter.

« Ne vous inquiétez pas, ma petite Clara, si les hommes vont trop vite, nous marcherons toutes les deux, à notre rythme. J'ai l'habitude de le voir cavalier devant et je l'ai toujours rattrapé. Les femmes sont bien plus endurantes ! »

Cette fois, tout est dit. Jean-Luc prend la tête. Les pieds bien écartés, la canne très en avant, il fait la trace sur la neige tassée par d'autres randonneurs plus matinaux. La première côte est raide, mais au-delà, le chemin n'est qu'une succession de faux plats montants ou descendants.

Devant, les hommes discutent boutique : taux de pénétration, quotas d'investissement, journées de promotion, challenges... Derrière, les dames causent chiffons et régimes en attendant de se connaître suffisamment pour parler de choses plus sérieuses.

La petite troupe avance sans peine sur le sentier bien balisé. L'air est frais, de belles rougeurs décorent les joues, les muscles sont chauds, le soleil fait scintiller

les stalactites de glace qui pendent aux branches basses. La poudreuse crisse sous leurs raquettes et les langues sont agiles. Devant, on est passé du marketing à la taille de bonnet des secrétaires du quatrième ; derrière, on a épuisé les pages people de *Elle*, pour aborder les relations de couple en attendant de partager certaines anecdotes plus intimes.

Le Lac Noir se profile en contre-bas. Jean-Luc explique aux novices comment attaquer la descente en toute sécurité et éviter de se couvrir de ridicule en dévalant la pente sur les fesses. Chacun et chacune se concentre sur son centre de gravité, la position de ses pieds et celle de son buste. Le chocolat brûlant et les tranches de Kougelhof servis dans la petite salle de l'auberge sont les bienvenus pour éponger un peu de la saine fatigue de ces premières heures.

Ce sont quatre randonneurs ragaillardis qui regagnent la piste vers le lac suivant. Comme au Lac Vert, une fois passée la première côte, le sentier se fait plat et régulier. Les conversations reprennent. Devant, on est rendu aux grands crus et aux non moins grands whiskys dégustés ou fantasmés ; derrière, on partage, sourire aux lèvres, de merveilleux secrets pleins de charme pour la réussite d'un couple.

En contrebas, deux jeunes chevreuils, près d'une grange aux bardeaux défraîchis, cherchent leur pitance, les naseaux enfoncés dans la neige. Cette scène paisible émeut les promeneurs et met fin pour un instant aux conversations. Le silence est complet. Nul souffle de vent, nul piaillage d'oiseau. Les quatre amis retiennent leur respiration et savourent ce moment unique. Les

animaux, confiants, n'ont pas jeté plus d'un coup d'œil rapide en direction des humains. Ils se sentent à l'abri, à moins que la faim ne soit plus forte que l'instinct. Jean-Luc sort doucement son portable pour immortaliser l'instant.

Un cri retentit ! Un gémissement à la fois puissant et désespéré, un sanglot d'enfant, un râle de mourant. Les chevreuils s'égayent vers la vallée en un éclair. Les hommes se regardent, les femmes se rapprochent.

« Qu'est-ce que c'était ?

— Un enfant !

— Non ! Un chien ! »

Hélène tend l'oreille.

« Ça venait de la cabane. On aurait dit...

— Un appel au secours...

— Oui, c'est ça ! »

Les hommes abandonnent toute prudence et se lancent dans le ravin en utilisant les jambes, les mains et les fesses et le dos. Les femmes sont moins téméraires, mais tout aussi curieuses. Un enfant qui crie ! Aucun cœur féminin ne peut y rester insensible.

Les voici réunis devant la grange. Ils en font le tour lentement en appelant.

« Eh, oh ! Où êtes-vous ?

— Vous êtes blessé ?

— Oh, oh ! Répondez ! »

Un feulement long, un sanglot étouffé s'élèvent de l'intérieur. Les hommes sont devant la porte fermée par une chaîne d'acier et un cadenas de bronze. L'ensemble est neuf, par contre, les crochets sont vieux et rouillés. Ils se consultent du regard.

---

« On y va ?

— Go ! »

D'un coup de pied, David balaye les crochets. La chaîne tombe au sol avec un bruit mat. Le bas de la porte est pris dans la neige sur une vingtaine de centimètres. Les deux hommes tirent sur le vantail qui s'entrouvre. Une odeur pestilentielle les saisit. Les femmes, prudemment restées en retrait, se bouchent le nez. À l'intérieur, les râles sont plus pressants. Jean-Luc noue son foulard devant son visage et sort une petite lampe torche de son sac. Le rayon est fin, mais puissant. La grange est emplie d'os broyés, de restes non identifiables. Au fond, il distingue une masse couleur de blé mûr.

« Oh, oh ! Venez par ici. Nous sommes venus vous sauver. »

Le cri qui lui répond est étouffé, suivi d'un souffle profond. La masse bouge enfin. David a rejoint son collègue. Dans la lueur bleutée, un mufler de fauve apparaît. Les amis reculent, et s'enfuient en tremblant. Ils viennent de voir la plus grosse tête du plus gros tigre du monde. Et cette tête avance en gémissant.

Ils referment le battant de la porte et s'arc-boutent contre en espérant pouvoir contenir le monstre pendant qu'Hélène compose le numéro des urgences.





— 44 —

Malthus Crombert a ouvert une bouteille de Dom Pérignon 1995 pour la circonstance. Les bulles légères dansent dans les flûtes. Face à lui, le major Pascal Martinot lève son verre.

« À la fin de cette affaire !

— À ceux qui l'ont résolue !

— À nous ! »

Le breuvage est juste frappé à point. Malthus remplit de nouveau les flûtes.

« Alors ! Racontez ! »

Martinot pose son champagne sur la table basse et rassemble ses esprits.

« Les techniciens de l'Identité Criminelle ont relevé quatre séries d'empreintes dans la grange : celles de notre victime, Maureen Vermaux, celles de notre veille connaissance Charley Bidon et celles de notre gourou, Constantin d'Armélys alias Omar Barat alias Oskar Zuta. La quatrième série n'appartient à aucun des membres de la secte. Peut-être à l'artisan qui a construit la grange ou un complice inconnu.

— Donc, vous le tenez !

— On a eu un peu de mal à lui arracher des bouts d'aveux. Charley Bidon affirme qu'il ne nourrissait plus le fauve depuis très longtemps. Ce qui n'empêche

pas la complicité, bien sûr. Votre protégée, Isadora Drabel, même si elle n'a jamais mis les mains dans la cachette, ne pouvait ignorer l'existence de la bête. Mais en absence de preuve...

— Tenace, la petite !

— Ça... ! Sacrement retorse ! »

Les deux hommes vident leurs verres qui sont remplis aussitôt. Le major poursuit.

« Reste à déterminer s'il s'agit d'un homicide volontaire ou d'un simple accident, comme le prétend Omar Barat. D'après lui, Maureen, qu'il appelle Bertila, aurait quitté la communauté après une dispute avec la première épouse. Or, il se trouve qu'il promenait le fauve en laisse à la recherche d'une proie, au même moment. Simple coïncidence ! À la vue de la jeune femme, l'animal aurait bondi, échappant à son maître. Maureen-Bertila aurait buté contre un rocher et la bête se serait jetée sur elle. Et il n'aurait pu détacher le fauve de sa victime avant qu'il n'en ait dévoré une partie.

— Un beau conte de Noël !

— Ouais, c'est sûr ! Mais il est difficile de lui faire admettre qu'il a volontairement lancé le fauve à la poursuite de la fugitive. Même si je l'en crois capable ! »

Malthus se lève pour quérir les miniatures, préparées par l'indispensable Nadège, qui tiédissent dans le chauffe-plats. Il pose le plateau au milieu de la table basse et complète les coupes avant de se rasseoir.

« Au triomphe de la justice ! Et pour les *Justes du Nouvel Éden* ?

— Les Affaires Sociales ont jugé que les enfants recevaient une éducation suffisante. La SCI, propriétaire des murs, et le GAEC payent régulièrement leurs impôts et taxes. Ils ne provoquent aucun désordre, ne font preuve d'aucune dérive sectaire... Ils vont continuer tranquillement à vénérer Sainte Florine Meurgotte en attendant le retour de leur Grand Maître qui, à mon avis, ne devrait pas rester éloigné longtemps de ses ouailles. »

Malthus boit une gorgée.

« Et qu'est devenue la fameuse Bête des Vosges ?

— Elle a été confiée au zoo d'Amnéville. C'est la seule structure dans la région capable d'accueillir un tel phénomène. Et mon ami le Professeur Charles Darrouin est heureux comme un roi. Il la mesure, il la pèse, il la décrit, il lui prélève de l'ADN, du sang, des bouts de dents, des bouts de griffes, des touffes de poils. Trois cent soixante-quinze kilos d'expérience en cours. Il est comblé. »

Le major s'empare d'une mini-quiche. Le détective se laisse tenter par une pizza.

« J'ai rencontré Isadora...

— Je sais ! À ce propos, elle vous accuse d'avoir dérobé un objet lors de votre visite. Elle a même déposé plainte.

— Moi ! Voleur ! Mais non, Major, vous ne pouvez croire cela !

— Je suppose que je pourrais perquisitionner cette maison...

— Mais je vous en prie, mon ami, faites ! »

Le major admire un petit friand à la saucisse.

« Je suppose également que ce serait totalement inutile...

— Mais je n'ai jamais rien eu à cacher !

— Bref ! Poursuivez ! »

Malthus savoure une longue gorgée de vin.

« Elle revendique sa position de première et seule épouse et, à ce titre, a convaincu son père, sans trop de mal, vous l'imaginez, de financer un peu de confort dans la maison et d'allouer une confortable somme mensuelle pour l'entretien et la vie quotidienne. Roger Drabezian n'a fait aucun commentaire. Comme chaque fois, il a sorti son chéquier et la belle s'en est allée.

— Elle est réellement son épouse ?

— Tout à fait ! J'ai vu le livret de famille et j'ai contrôlé. Ils se sont mariés en août 2009 à l'Ambassade de France à Nicosie. Les autres épouses n'ont aucune existence légale, mais Isadora-Audevère tient à les associer à toutes les décisions. Elle a même décidé de recruter une nouvelle Bertila avant le retour de son mari afin, dit-elle, que la famille soit complète.

— Une forte femme ! Voici donc les *Justes* à l'abri du besoin...

— Jusqu'au 13 juillet 2013, après... »

Martinot pose son verre vide et fixe le détective.

« Pourquoi le 13 juillet 2013 ?

— Parce que, mon ami, ce sera le six cent soixante-sixième anniversaire du supplice de Fleurine Meurgotte. 666... ça vous dit quelque chose ?

— Le chiffre du Diable !

— Eh oui ! Le numéro de la Bête ! Ce jour-là, ce sera l'Armageddon et les *Justes du nouvel Éden* seront

aux côtés de Dieu pour désigner les impies, les iniques et les débauchés. Après, ils n'auront plus besoin de l'argent du père Drabezian puisque Dieu rouvrira, pour eux, le Paradis Terrestre qui avait fermé ses portes il y a presque cinq mille huit cents ans. Et là couleront le miel et l'onde pure. »

Il partage équitablement le reste de la bouteille et la repose à l'envers dans le seau à glace.

« Pour peu qu'aucun d'eux ne bouffe la pomme, ils sont tranquilles pour l'éternité.

— Je vois que vous êtes bien renseigné. Vous êtes sûr de ne pas avoir vu un livre format *in-quarto*, relié en cuir noir, avec des illustrations à la sanguine...

— *In-quarto*, dites-vous ? Je dois avoir ça, en effet, dans ma bibliothèque... Ça s'appelle *Chansons de Billitys*, c'est une œuvre coquine de Pierre Louÿs, dans une très belle édition... mais la couverture n'est pas noire, désolé... J'ai aussi le *Nécromicon* d'Abdul Al-Hazred... couverture noire, mais les illustrations sont à l'encre de chine.

— Ouais ! Je me plaignais d'Omar Barat, mais il y a des suspects encore plus retors.

— Croyez-moi, mon ami ! Si vraiment Isadora a perdu ce fameux livre, c'est un bien pour l'humanité. Il en a rendu fou plus d'un et risquerait de provoquer encore bien des dégâts.

— Il n'en reste pas moins que...

— Tssit, mon ami ! Buvez donc calmement ce délicieux breuvage que seul un serviteur de Dieu pouvait inventer. »



— 45 —

Madame Elzévia Garamond a reçu une grande caisse, par porteur spécial, qu'elle s'est empressée d'ouvrir en découvrant l'adresse de l'expéditeur. À l'intérieur se trouvent différentes boîtes à l'enseigne des plus prestigieuses pâtisseries et confiseries nancéiennes.

Sur le dessus, enveloppé soigneusement dans plusieurs couches de papier de soie, repose un ouvrage accompagné d'une courte lettre rédigée à l'encre bleu turquoise.

*« Très chère Madame et chère amie,*

*Il est venu entre mes mains ce livre qui, j'en suis sûr, ne présente aucun intérêt littéraire, ni aucun intérêt éditorial. Pourtant, ce volume à l'aspect anodin a suscité bien des malheurs, bien des convoitises et attisé bien des passions. Il a même, il y a fort peu de temps, provoqué la mort d'une jeune femme innocente qui avait cru, un instant, les paroles d'un autre siècle.*

*Je vous confie donc cet ouvrage. Faites-en ce que bon vous semble. Gardez-le, lisez-le, détruisez-le, enfermez-le ou traitez-le à votre guise. Il n'appartient à personne qui soit digne de confiance.*

*Vous pouvez même le vendre à Sir Francis Shrewman,*

---

*votre vieil ennemi, ce qui, à mon sens, serait un cadeau empoisonné.*

*Très chère Madame et chère amie, veuillez croire à mes meilleures pensées,*

*Malthus Crombert.*

*PS : J'espère que le choix des confiseries est à votre convenance.*

*MC »*

La vieille gourmande éventre une boîte de chez *Lalonde* du coin de l'ongle et y pêche un chardon mauve.



— 46 —

Malthus Crombert a posé *La Lozère Nouvelle* au milieu des dossiers encombrant le bureau du major Martinot.

En première page, sous le bandeau et sur quatre colonnes, s'étale une mauvaise photo représentant un corps de ferme devant lequel une pelleteuse a creusé le sol. Le titre est aguicheur :

« DOULOUREUX ÉPILOGUE DANS L'AFFAIRE DES  
DISPARUS DE LOZÈRE. »

On y apprend, entre autres, que depuis les années deux mille, un certain nombre de jeunes femmes majeures et sans attaches dans la région se sont volatilisées, parfois du jour au lendemain, sans vraiment inquiéter leur entourage. Peu de plaintes ont été reçues et aucune enquête sérieuse n'a été diligentée.

Il aura fallu la disparition d'un chien et les récriminations de son propriétaire pour qu'un gendarme décide d'effectuer des fouilles dans le jardin de sieur Jean-Fernand Greuillet, cinquante-quatre ans, bien connu des forces de l'ordre pour différents larcins et surtout pour des soirées fortement arrosées se terminant régulièrement en pugilat. En creusant près de la maison, les gendarmes ont bien découvert le chien,

mais n'ont pas trouvé que ça. Sous une épaisse couche de chaux, les restes d'au moins quatorze femmes ont été exhumés à différents stades de décomposition.

Jean-Fernand Greuillet, interrogé par le juge chargé de l'affaire, proteste de son innocence et accuse son ex-compagne, Élisabeth Morillon, d'avoir été l'instigatrice de ces meurtres. Âgée d'une trentaine d'années, celle-ci l'aurait quitté en 2008 pour suivre un autre homme, le laissant seul avec tous ces corps qui lui font horreur, prétend-il.

*« Élisabeth Morillon fait-elle partie des quatorze victimes, c'est à la science qu'il revient de le dire », conclut l'article.*

En médaillon, en bas à droite, on voit la photo en buste d'une jeune femme au visage quelconque, bouille ronde, longue natte brune, petits yeux sombres trop rapprochés, nez fort, menton épais, opulente poitrine.

Malthus pose le doigt sous le portrait et interroge le major.

« Elle ne vous rappelle pas quelqu'un, cette demoiselle Élisabeth ?

— Bon sang ! »

Le détective retourne le journal vers lui.

« Ça m'a toujours intrigué, cette petite comptable effacée, sans amis, sans connaissances, discrète, presque transparente qui devient soudain exubérante, extravertie, ivre de relations et d'aventures.

— Les gens changent...

— Rarement à ce point-là, mon ami ! À mon avis, je crains bien que Maureen Vernaux ne fasse partie des

quatorze victimes et qu'Élisa Morillon ait profité de sa ressemblance avec elle pour fausser compagnie à Jean-Fernand Greuillet et refaire sa vie ailleurs. Ce qui expliquerait bien des choses, ne trouvez-vous pas ? »

Martinot tapote le journal du bout de l'index.

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je vous laisse juge de vos actes, mon ami. Qu'importe, après tout ! Que ce soit Maureen ou Élisa, elle est morte, dévorée par un prédateur hors du commun, au pied du Hohneck. Si c'est bien Élisa, l'action est éteinte.

— Et si c'est Maureen Vermaux qui est morte au milieu des brimbelliers, il faut bien chercher Élisa Morillon. Et il y a quand même ce Jean-Fernand Greuillet !

— Vous croyez à l'innocence du bonhomme ?

— On peut toujours l'interroger.

— Et exhumer vos trois quarts de cadavre, histoire de voir s'il reconnaît son ex-compagne. »

Malthus réfléchit un instant.

« Et si c'est bien Maureen que vous avez retrouvée, là-haut, qui vous dit que le corps d'Élisa ne fait pas partie des quatorze victimes ? »

L'officier se rencogne dans son fauteuil et croise les mains sur son estomac.

« Je vais quand même faire une note pour mes collègues de Mende.

— En voyant votre signature, ils vont dire que...

— ... que je suis chiant à toujours me mêler de leurs affaires ! Mais que voulez-vous, Crombert, c'est précisément à ça que l'on reconnaît les bons officiers de police judiciaire. »

Il se lève pour ouvrir le frigo à demi dissimulé derrière un placard.

« Tout ça m'a donné soif ! Pas vous ? »

Malthus replie son journal pour faire un peu de place sur le bureau.

*Laumurru Etxea, mai 2012*



À DÉCOUVRIR ÉGALEMENT :

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC — 2006)  
LIZY LA DAME DE MONTMARTRE (SUZY LE BLANC — 2007)  
L'AMOUR ENVERS (SUZY LE BLANC — 2007)  
NÉREÏAH (RÉMY DE BORES — 2008)  
LE SEPTIÈME JOUR (SUZY LE BLANC — 2009)  
LE 4X4 AU BOUT DE LA RUE (GÉRARD COPPENS — 2009)  
MEURTRE À HAROUÉ (RÉMY DE BORES — 2009)  
2047 LES LARMES DES ANGES (RÉMY DE BORES — 2010)  
PETITS BONHEUR EN CHEMIN (SUZY LE BLANC — 2010)  
AU NOM DU PÈRE, DE LA FILLE... (RÉMY & ELVIRE DE BORES — 2010)  
LA DISPARUE DE PALENQUE (GÉRARD COPPENS — 2010)  
PARANOSCOPIE (RÉMY DE BORES — 2011)  
L'ÉVEIL DES SOLDATS D'ARGILE (GÉRARD COPPENS — 2011)  
CLANDESTINE (JEAN-PIERRE VANÇON - 2012)  
LES PRISONNIERS DU BURREN (GÉRARD COPPENS — 2012)

- o -

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE NÉREÏAH ÉDITIONS SUR :

[www.nereiah.com](http://www.nereiah.com)

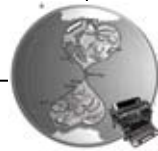
CORRECTION :  
DES MOTS PASSANTS...  
[desmotspassants.unblog.fr](http://desmotspassants.unblog.fr)  
- 0 -

COMPOSITION & MISE EN PAGE :  
RdB-com  
[www.rdb-com.eu/rdbcom](http://www.rdb-com.eu/rdbcom)  
- 0 -

ACHEVÉ D'IMPRIMER :  
EN JUIN 2012  
SUR LES PRESSES DE COPY-MÉDIA  
[www.copy-media.net](http://www.copy-media.net)  
- 0 -

POUR :  
NÉREÏAH ÉDITIONS  
À HAROUÉ  
[www.nereiah.com](http://www.nereiah.com)  
- 0 -

DÉPÔT LÉGAL :  
2<sup>e</sup> TRIMESTRE 2012



NÉREÏAH Éditions

...et la machine à écrire  
devient machine à rêver...